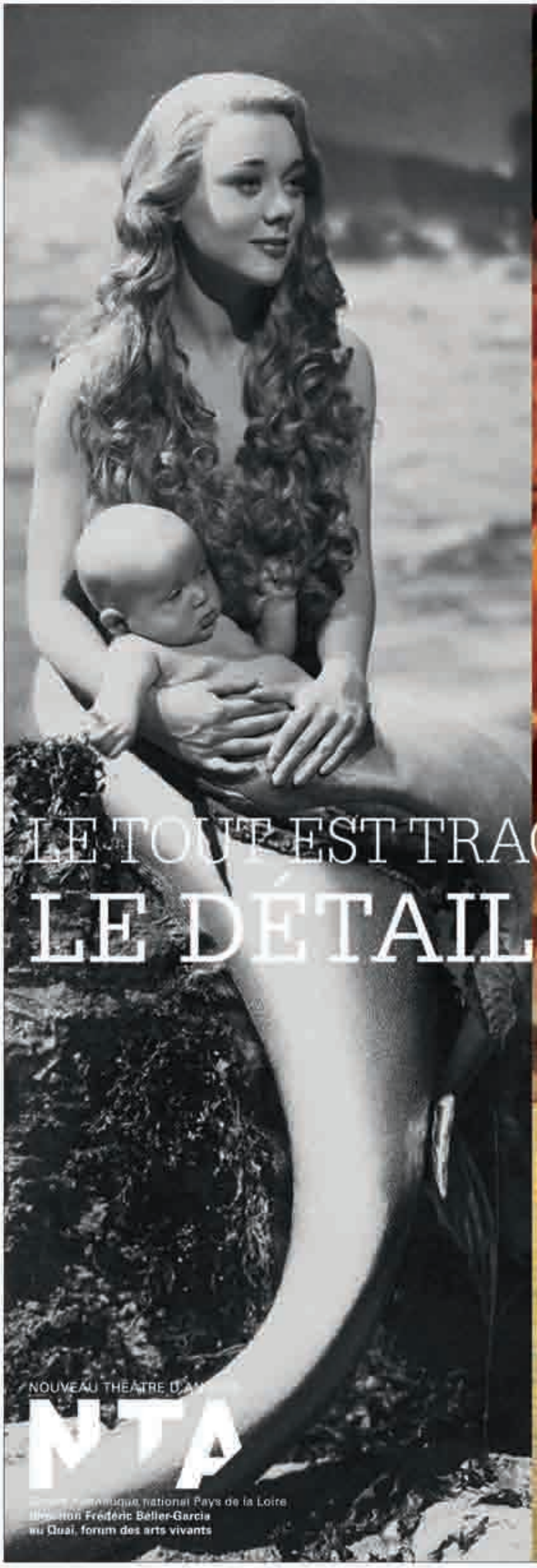
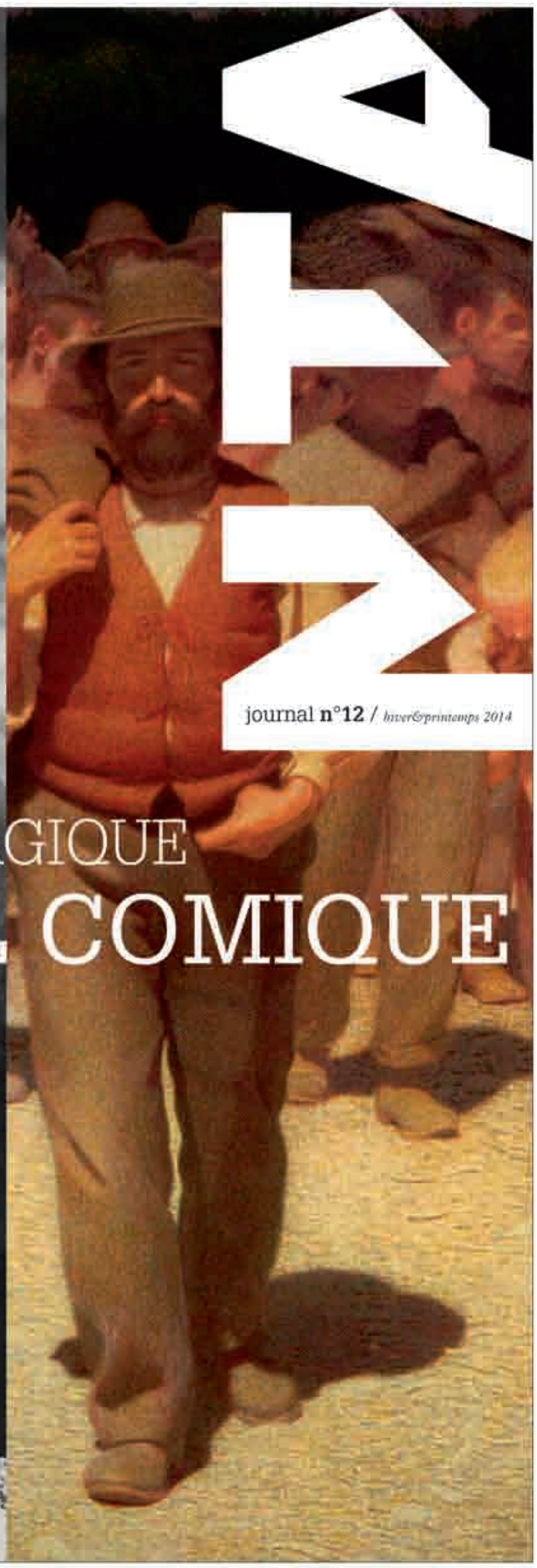
Journal12_NTA_220X320_Mise en page 1 28/01/14 09:36 Page1





NTA

journal **n°12** / *hiver&printemps 2014*

LE TOUT EST TRAGIQUE
LE DÉTAIL COMIQUE

NOUVEAU THÉÂTRE D'AN

Centre dramatique national Pays de la Loire
Direction Frédéric Bélier-Garcia
au Quai, forum des arts vivants

Journal12_NTA_220X320_Mise en page 1 28/01/14 09:36 Page2

LE NOUVEAU THÉÂTRE D'ANGERS

CENTRE DRAMATIQUE NATIONAL PAYS DE LA LOIRE

Appellation trompeuse, le Nouveau Théâtre d'Angers n'est pas si *nouveau*… Le Nouveau Théâtre d'Angers est implanté depuis longtemps dans la ville. Le Centre Dramatique National des Pays de la Loire a été fondé en 1986 sous la direction de Claude Yersin. Pour son public de spectateurs nombreux et fidèles, le Nouveau Théâtre d'Angers est vite devenu le NTA tout court.

Le NTA est dirigé depuis 2007 par un metteur en scène, Frédéric Bélier-Garcia, que le ministère de la Culture a reconduit en 2013 pour un troisième mandat. Au sein du Quai - Forum des Arts Vivants, le NTA réunit une équipe de 14 personnes, attentives au public et aux artistes. Ses locaux : outre les salles de spectacle en partage, le NTA anime une scène de répétition, des espaces pédagogiques, une salle de fonds documentaire ouverte au public, des bureaux et même un espace bar.

Le NTA défend une mission de service public du théâtre selon un Credo immuable : création - production - formation :

L'ÉQUIPE PERMANENTE

- directeur et metteur en scène : **Frédéric Bélier-Garcia**
- délégué général : **Daniel Besnehard**
- administrateur : **Matthias Poulie**
- chef comptable : **Marielle Gallard**
- comptable : **Sylvie Durepaire**
- chargée de production et des tournées : **Pascale Michel**
- assistante administrative : **Marie-Alix Escolivet**
- responsable de l'information : **Françoise Deroubaix**
- responsables des relations avec le public : **Séverine Hamelin, Emmanuel Bretonnier, Jennifer Dodge**
- régisseur général : **Jocelyn Davière**
- régisseurs : **Vincent Bedouet & Jean-Christophe Bellier**

- *chargée de mission au titre du partenariat Culture-Education Nationale : Caroline Séjourné*

NOUVEAU THÉÂTRE D'ANGERS
Centre dramatique national Pays de la Loire
Au Quai - Forum des arts vivants
17 rue de la Tannerie - BP 10103
49101 Angers cedex 02
Tél. 02 44 01 22 44 - Fax 02 44 01 22 55
www.nta-angers.fr
contact@nta-angers.fr

CRÉATION : les pièces produites et créées à Angers tournent sur de grandes scènes publiques dans toute la France. Cette saison a vu notamment la création de *Perplexe* du grand auteur allemand Marius von Mayenburg, reprise au Théâtre du Rond-Point, *Prélude à l'agonie* de Sophie Perez et Xavier Boussiron, et bientôt la première du spectacle *Le Capital*, une création collective de 25 artistes sous la direction de Sylvain Creuzevault. La saison dernière, le NTA a présenté *La Mouette* devant 30 000 spectateurs lors de 50 représentations à Angers, Marseille, Lyon, Nantes, La Rochelle… Ce spectacle sera repris à l'automne 2014 au Théâtre Nanterre-Amandiers.

PRODUCTION : déjà 27 spectacles produits, coproduits, créés depuis l'arrivée de Frédéric Bélier-Garcia à Angers ! *La cruche cassée, Yaacobi et Leidental, Merlin ou la terre dévastée, La danseuse malade, Liliom, Gombrowiczshow, Maxa on the rocks, Notre terreur, Toute vérité, Pour en finir avec Bérénice, Grosse Labo, Yakich et Poupatchée - Comédie crue, Une femme à Berlin, Deux masques et la plume, Louise elle est folle, Bluff, Wonderful world, La princesse transformée en steak-frites, La tragédie du vengeur, Kill the cow, Un ennemi du peuple, Oncle Gourdin, La Mouette, Nouvelle comédie fluviale, Woyzeck, Tout mon amour, Que la noce commence…*

Grâce aux résidences de création, des locaux ainsi que des moyens artistiques et financiers sont mis à disposition des artistes (la Compagnie du Zerep, la Compagnie d'ores et déjà, le collectif des Possédés, Les Lucioles, la compagnie For Happy people & co, etc.). Le NTA soutient aussi fortement des metteurs en scène des Pays de la Loire (récemment Hervé Guilloteau, Guillaume Gatteau, François Parmentier…)

Grâce à l'abonnement pluridisciplinaire du Quai, le public découvre des spectacles remarqués de la scène contemporaine française et internationale. Par ailleurs les Curiositas proposent un espace d'expérimentation ouvert aux compagnies.

FORMATION : le NTA organise depuis 1987 des AFR (Ateliers de formation et de recherche) dirigés par des artistes (récemment Pauline Bureau, Thomas Jolly, Catherine Gandois…). De nombreuses sessions d'initiation théâtrale sont proposées aux enseignants, étudiants, associations…

Sans oublier L'ÉDITION… pour témoigner de toutes ces activités, le Journal du NTA paraît en octobre et en février, et les Cahiers du Nouveau Théâtre d'Angers accompagnent les productions du CDN.

PARTENARIATS : Le NTA construit des passerelles avec l'EPCC-Le Quai, le CNDC, Angers Nantes Opéra, le Festival Premiers Plans, le THV, Les 400 Coups.

SOUTIEN INSTITUTIONNEL : grâce aux subventions du ministère de la Culture et de la Communication, de la Ville d'Angers, de la Région des Pays de la Loire et du Département de Maine-et-Loire, ces activités artistiques peuvent être proposées dans un esprit et des tarifs de service public.

Journal12_NTA_220X320_Mise en page 1 28/01/14 09:36 Page3

SOMMAIRE

LE JOURNAL DU **NTA**

directeur de la publication : Frédéric Bélier-Garcia
coordination : Françoise Deroubaix
rédaction : Frédéric-Bélier-Garcia, Daniel Besnehard, Emmanuel Bretonnier, Françoise Deroubaix, Jennifer Dodge, Séverine Hamelin

conception et réalisation technique :
Imprimerie SETIG Palussière
Angers 02/2014 - papier recyclé

HIVER-PRINTEMPS 2014

▪ 02 LE NOUVEAU THÉÂTRE D'ANGERS
Centre dramatique national Pays de la Loire

▪ 05 EDITO
Frédéric Bélier-Garcia

▪ 06 PERPLEX' PARTY : THÈME AURORE BORÉALE
Perplexe, mise en scène Frédéric Bélier-Garcia

▪ 08 PERPLEXE
Lu dans la presse

▪ 10 SHAKESPEARE EN ANJOU
Henry VI, mise en scène Thomas Jolly

▪ 16 HENRY VI… BREF !
*H6M2 d'*après *Henry VI*

▪ 18 UN HÉROS ORDINAIRE
Mort d'un commis voyageur, mise en scène Claudia Stavisky

▪ 20 ARTHUR MILLER SE SOUVIENT

▪ 22 LE CABARET DE MISS KNIFE
Olivier Py

▪ 24 CRÉATION MONDIALE
Le Capital de Karl Marx, mise en scène Sylvain Creuzevault

▪ 30 LA CONDITION HUMAINE
Le roi se meurt, mise en scène Jean-Louis Raynaud et Didier Lastère

▪ 32 ATELIERS DE FORMATION ET DE RECHERCHE
AFR 93 - *Théâtre et roman total* animé par Julien Gosselin

▪ 33 LA SAISON 2013-2014 DU NTA

▪ 34 IL ÉTAIT UNE FOIS…
Tout semblait immobile, mise en scène Nathalie Béasse

▪ 38 BALMER EST BARDAMU
Voyage au bout de la nuit, mise en scène Françoise Petit

▪ 42 BOUQUINS - NEWS
La Récréation, de Frédéric Mitterrand - *La théorie de l'avant-garde* de Peter Bürger

▪ 44 OPÉRAS HORS LES MURS
Lucia di Lammermoor et *Don Giovanni*, mis en scène par Frédéric Bélier-Garcia

▪ 45 QUAND LIRE C'EST FAIRE
Lectures par le Collectif Platok

▪ 46 ACTIONS < RÉACTIONS

▪ 48 LE NTA DES ÉTUDIANTS

▪ 50 VOYAGE THÉÂTRAL
Bucarest, ville théâtre par Daniel Besnehard

▪ 52 DIASPORA FRANCO-ROUMAINE
par Daniel Besnehard

▪ 55 QUIZZ : CONNAISSEZ-VOUS SHAKESPEARE ?

CRÉDIT PHOTOS :
p. 1 Glynis Johns dans *Miranda* 1948 © DR - *Quarto stato* de Pellizza da Volpedo - p. 2 l'équipe du NTA © Adèle Landreau - p. 4 *Shower* © Kerry Skarbakka - p. 6 et 9 *Perplexe* photos © Brigitte Enguerand - p. 7 *Perplexe* photos © Stéphane Tasse - p. 11, p. 13, 14 et 15 *Henry VI* photos © Nicolas Joubard - p. 16 et 17 *H6M2* photos Danièle Gluck et montage photo Château DR - p. 19 *Mort d'un commis voyageur* photo © Christian Ganet - p. 20 Arthur Miller, photo Everett - p. 21 *Mort d'un commis voyageur* photo © Michel Cavalca CDDS Enguerand - p. 22-23 *Miss Knife chante* Olivier Py © Eric Deniset - p. 24 Karl Marx © DR - La Commune, barricade rue de la Roquette © DR - *17 octobre 1905* par Ilya Repine - p. 25 *L'émeute* par Daumier - p. 26 *Le Capital* en manga © DR - Eisenstein et Marx © éditions Suhrkamp - *Le Capital - Artures* © Yüksel Arslan - p. 27 *Le Capital* à Shangaï © DR - *Marx reloaded* © Jason Barker - *Das Kapital erster Band* © DR - p. 28 Karl Marx et sa famille et Friedrich Engels © DR - p. 29 Pauline Bourse © DR - Curiositas Denis Fouquereau, graphisme © Marc Barotte - p. 30 et 31 *Le roi se meurt* photos © Alain Szczuczynski - p. 32 *Les particules élémentaires* © Michel Palazon CDDS Enguerand - Julien Gosselin © Philippe Huguen - p. 34 *Tout semblait immobile* © Nathalie Béasse - p. 36 Nathalie Béasse © DR - p. 37 de haut en bas *Wonderful world* © Wilfried Thierry - *Happy child* © DR - *Landscape* © DR - *Last cowboys* © Jef Rabillon - p. 38 et 40 *Voyage au bout de la nuit* © Pascal Gély CDDS Enguerand - p. 39 Louis Ferdinand Céline à Meudon © DR - p. 42 Michel Bouquet © DR - Armand Gatti - *Brume de Dieu* © Brigitte Enguerand - p. 43 *Musée du Prado* © Thomas Struth - p. 44 *Lucia Di Lammermoor - Don Giovanni* © Christian Dresse - p. 45 Lectures *Pulvérisés - George Kaplan* © Laurent Alberti - *L'homme du coin* © Sergejs Babikovs - *Le triomphe de l'amour* © Collectif Platok - p. 46 *Le PCR à l'ouest* © Janusz Rewerski - Parcours amateurs © rédaction NTA - p. 48-49 stages étudiants © Jennifer Dodge - p. 50-51 Palatul Parlamentului © Schuh - Bucarest © Daniel Besnehard - p. 52 *La femme comme champ de bataille* © Brigitte Enguerand - *Cyrano de Bergerac* © Cory Weaver & April Busch - p. 53 *Cyrano de Bergerac* © Bernard Michel Palazon CDDS Enguerand - *Titus Andronicus* © DR - Alexandra Badea © DR - Georges Banu © DR - p. 54 portraits © DR - p. 55 © *Shakespeare* © DR - p. 56 Le Quai forum des arts vivants Angers © DR

NOUVEAU THÉÂTRE D'ANGERS
Centre dramatique national Pays de la Loire
Au Quai - forum des arts vivants
17 rue de la Tannerie - BP 10 103 - 49 101 Angers cedex 02
Tél. 02 44 01 22 44 - Fax 02 44 01 22 55
www.nta-angers.fr - contact@nta-angers.fr

« Les vrais drames de l'existence qui nous est destinée, nous n'avons pas le temps de les vivre. C'est cela qui nous fait vieillir… Les rides et les plis du visage sont les marques des grandes passions, des vices, des prises de conscience qui sont venus nous trouver – mais nous, les maîtres du logis, nous étions absents. »

Walter Benjamin. *Le motif de l'envers de la tapisserie* in *L'image proustienne*

Journal12_NTA_220X320_Mise en page 1 28/01/14 09:36 Page5

« Nous ne cesserons pas d'explorer
Et à la fin de notre exploration
Nous arriverons où nous avons commencé
Et connaîtrons ce lieu pour la première fois. »
T.S. Eliot. *Four quartets*

Rares sont ceux qui méritent qu'on les contredise.
Ernst Junger. Aphorismes. ***La délirante.***

EDITO

LE TOUT EST TRAGIQUE, LE DÉTAIL EST COMIQUE.

Après avoir fait déjouer Platon, Darwin et Nietzsche dans ***Perplexe***, exténué le Western dans ***Prélude à l'agonie***, le théâtre gravit maintenant Marx dans ***Le Capital***.
Exercices d'admiration, aussi contradictoires (encore heureux !), qu'impertinents et qu'énamourés de leurs objets, ils partagent une appétence commune à produire **un signalement vif de notre temps.**
Pour traverser l'hiver, nous fendrons les molles glaces d'une actualité fâcheuse, maussade, stérile, et déblayerons, dans le même cahot, le fatras de ses humoristes, commentateurs, exégètes patentés (trop d'humoristes tue l'humour) ; notre grêle esquif fera résonner **Shakespeare, Marx, Céline, Miller, Ionesco**. Avec eux, nous essaierons de relever les affaires du monde à leur qualité tragique, pour y déceler dans ses plis le vrai burlesque inaperçu.

Comme la neige emmaillotant les statues de Versailles, ou Christo emballant le Pont-Neuf, nous dévoilent paradoxalement la forme de ce qu'ils masquent et qu'on avait oubliée dans l'habitude désenchantée du regard quotidien, nous tenterons dans ces fables plus ou moins anciennes de retrouver le galbe seyant de notre monde.
On aspirera ainsi (en toute prétention démesurée) à rendre l'existence si capiteuse qu'on s'enivrerait d'exister, et à arracher la vie à ses somnolences, à ses songes sans puissance.

Frédéric Bélier-Garcia

Journal12_NTA_220X320_Mise en page 1 28/01/14 09:36 Page6

PERPLEX' PARTY

THÈME AURORE BORÉALE

Final en apothéose pour *Perplexe* au Théâtre du Rond-Point ! Après sa création à Angers en novembre, la pièce de Marius von Mayenburg mise en scène par Frédéric Bélier-Garcia a réjoui le public parisien en affichant complet du 4 décembre au 5 janvier… Parions que la scène « soirée sur le thème aurore boréale » a permis à de nombreux spectateurs de faire preuve d'originalité lors des soirées déguisées de la Saint-Sylvestre… *« Artifices vertigineux… pièce en trompe-l'œil… sarabande endiablée… humour noir… comédie philosophique rondement menée… comédiens dirigés à la dynamite… pièce déjantée… sitcom vaudeville-métaphysique… spectacle réjouissant, euphorisant… mise en scène haute en couleur… douce folie contagieuse… loufoquerie salutaire… virtuosité… »* Le quatuor de comédiens de *Perplexe* a séduit les critiques. Retours sur la presse et arrêt sur images pour garder en mémoire cette scène d'anthologie avec Valérie Bonneton, Agnès Pontier, Samir Guesmi et Christophe Paou.

JUDITH : *Nose Blows : curaçao, ginger ale, vodka, cranberry, lime juice, sucre de canne et chips de lard. Elephant Nose Blow.*
EVA : *Aha. Ça a l'air super.*

EVA : *Alors nous aussi nous devons ?*
ROBERT : *Tu veux dire, parce que c'est inévitable ?*

ROBERT : *C'est vrai. J'aimerais bien faire quelque chose en rapport avec le bois.*

JUDITH : *Oublie la musique. Il suffit de te cramponner.*

Journal12_NTA_220X320_Mise en page 1 28/01/14 09:36 Page7

EVA : *Il danse vraiment super. Super, Robert, comme tu danses.*

SEBASTIAN : *Oublie ta femme. Donne-toi à l'élan.*

EVA : *Vous êtes tous demeurés ? Un aveugle le verrait.*
Je suis un volcan.

ROBERT : *Je vais quitter Judith, nous nous installerons dans une petite cabane, toi et moi, là-haut en Laponie, j'attraperai des poissons, et tu brouteras à côté de moi sur le rivage savoureux.*

Journal12_NTA_220X320_Mise en page 1 28/01/14 09:36 Page8

PERPLEXE :

LES INROCKUPTIBLES

Situations instables, identités fluctuantes… Dans *Perplexe*, Frédéric Bélier-Garcia restitue avec brio les artifices vertigineux assemblés par Marius von Mayenburg. Une salle de séjour avec un aquarium où des poissons nagent, indifférents. Ils sont curieusement doublés par d'autres poissons projetés en image vidéo sur les murs ou encore sous forme de ballons gonflés à l'hélium flottant dans l'espace. Ce décrochage d'une dimension à une autre offre un indice de ce qui va suivre. Avant même qu'un couple pénètre dans l'appartement, valises à la main comme s'ils rentraient de vacances, on s'interroge : que va-t-il se passer ? De fait, à peine installés, quelque chose cloche. Une plante qui n'est pas à sa place habituelle, par exemple. Ou ces ordures enfouies sous le canapé. D'ailleurs, ça sent mauvais, remarque l'homme. La présence dans les lieux d'un second couple complique l'affaire. D'une réplique à l'autre, le spectacle est déporté vers de nouvelles pistes, comme soumis aux caprices d'une logique aléatoire.

Perplexe de Marius von Mayenburg multiplie les bifurcations au point que la « réalité » dans laquelle évoluent les protagonistes se redistribue à tout bout de champ sous forme de nouvelles possibilités à leur tour remises en question. Frédéric Bélier-Garcia prend un plaisir évident à cette narration incessamment déjouée et rejouée dans une chronologie bousculée. Citant David Lynch et les frères Coen, cette pièce en trompe-l'œil, dont l'aspect formel évoque les labyrinthes d'un Escher ou d'un Borges, expose une réalité disloquée par un zapping incessant.

Le nazisme, le mythe de la caverne de Platon, la théorie de l'évolution de Darwin, la mort de Dieu – en l'occurrence, le metteur en scène – selon Nietzsche traversent ce qui ressemble à une sarabande endiablée s'enroulant sur elle-même à la façon d'un ruban de Möbius. Avec à la clé la question inévitable du quatrième mur. Une comédie philosophique rondement menée par des acteurs très à leur aise dans ce dévoiement ironique où l'artifice règne en maître, jusqu'à dénoncer ses propres subterfuges.

Hugues Le Tanneur

TÉLÉRAMA. TT

Le quatuor de *Perplexe* est plus dingo. Chez Mayenburg, les rôles s'échangent et se redistribuent dans l'hystérie. Ça pourrait commencer chez un couple de quadras bobos qui revient de vacances dans son appartement prêté à… deux grands enfants ?… deux voisins ?… deux amis ?…. les concierges ? Sauf que les occupants refusent de céder la place et les chassent… Et tout s'enchaîne dans une ronde infernale à la Arthur Schnitzler. Mais d'aujourd'hui. Sans sentiment, sans émotion, juste du sexe, un peu de désir, beaucoup de mauvaise humeur, de mauvaise foi, de rancœur. C'est méchant. Tous incarnant sans complexe homme, femme, enfant, amant, maîtresse, locataire, fille au pair nus ou vêtus, on ne sait plus bien qui est qui, qui aime qui et pourquoi. Mais c'est ici à chacun de nos rôles socio-familio-conjugaux que renvoie avec humour noir Marius von Mayenburg. Et Frédéric Bélier-Garcia dirige à la dynamite Valérie Bonneton, Samir Guesmi, Christophe Paou et Agnès Pontier, superbement agités. Dans l'espace-aquarium où voltigent des requins-ballons, leurs délires font drôlement miroir aux constantes mises en scène de nos propres existences. Privées et publiques, intimes et politiques. Même si la fin vient, in extremis, tout contredire. On n'en est plus à un paradoxe ou une perplexité près…

Fabienne Pascaud

LES ÉCHOS

On sort forcément « Perplexe », mais réjoui de la pièce déjantée de Marius von Mayenburg, mise en scène avec une fantaisie féroce par Frédéric-Bélier Garcia. Ce sitcom-vaudeville métaphysique à l'affiche du Théâtre du Rond-Point met en scène quatre quadras mutants (Eva, Robert, Judith, Sebastian) dans une maison individuelle également mutante. Tour à tour mari et femme, amis, amants, père et fils, jeune fille au pair, en tenues de ville ou déguisés… défaisant le monde dans leur habitation principale ou leur location de vacances à la neige, ils explosent les codes de la petite bourgeoisie moderne.

Les « parties » tournent mal. Les couples s'échangent sur un fox-trot ou sur un blues et quand les femmes préparent des cocktails à la cuisine, les maris s'accouplent sur le canapé, l'un déguisé en skieur, l'autre en élan ! Faire l'amour avec un élan peut changer la vie – la philosophie aussi. C'est ainsi que Sebastian réinvente la pensée de Darwin et de Platon, en sortant nu comme un vers de sa douche.

A la fin, le monde apparaît sans Dieu et… la pièce sans metteur en scène. Métaphore appuyée (du théâtre dans le théâtre avec gros clin d'œil au public) qui gâche un peu le plaisir et la perplexité. À quoi bon chercher une explication au chaos ? Frédéric Bélier-Garcia ne dévie pas de sa route : tout du long, il s'emploie à entretenir le désordre, à cultiver l'absurde dans un décor high-tech kitsch signé Chantal Thomas – entre vrais-faux poissons rouges et dauphins bleus gonflés à l'hélium flottant dans les airs. Les quatre personnages en quête de sens sont interprétés avec virtuosité et humour par Valérie Bonneton (Eva), Agnès Pontier (Judith), Samir Guesmi (Robert) – génial en ado – et Christophe Paou (Sebastian) – génial en élan.

Il faut se laisser embarquer dans leur délire, rire, ne pas trop penser… et l'effet destructeur-euphorisant du spectacle fait alors son œuvre. Mayenburg, le Pirandello allemand, nous a mis sur le flanc.

Philippe Chevilley

PARISCOPE

Réjouissant, ce spectacle qui joue sur les codes du théâtre de l'absurde. Le dramaturge allemand Marius von Mayenburg marche avec aisance dans les univers d'un Eugène Ionesco, voire d'un Harold Pinter. Déconstruisant la narration linéaire, ajoutant une série de rebondissements abracadabrants, s'amusant avec les conventions théâtrales, l'auteur nous offre une œuvre très originale. Construite comme un puzzle dont les morceaux ne s'accrochent jamais vraiment, mettant en scène deux couples de quadras bobos, cette pièce montre en kaléidoscope les désagréments et l'absurdité de notre monde moderne pris aux pièges des codes qu'il a générés. Chaque situation en amenant une autre encore plus loufoque, il est impossible de résumer les histoires sans leur faire perdre leur saveur. Sachez qu'il y aura des plantes vertes, un élan, un volcan, un nazillon, un homme nu… On y parlera d'appartement, d'amour, d'un garnement énervé, de Platon, de la nature… Aucun personnage n'étant ce qu'il prétend être, on attend avec impatience le moment où il va glisser vers autre chose. Ce genre de spectacle est difficile à monter, car au moindre faux pas tout s'écroule. Frédéric Bélier-Garcia a réussi brillamment sa mise en scène, haute en couleur, en effets, en rythme. Ayant son propre sens de l'humour, il l'agrémente même d'une touche personnelle enjouée. S'appuyant sur les décors de Chantal Thomas, les lumières de Roberto Venturi et les costumes d'Elisabeth Tavernier, sa scénographie est comme toujours impeccable et ingénieuse. Et puis, il y a les comédiens. Eux aussi ont la lourde charge de ne pas trop en faire, de rester dans le ton du « normal » tout en prenant une distanciation avec la réalité. Valérie Bonneton, toute à son aise, Agnès Pontier, Samir Guesmi, Christophe Paou sont impeccables dans ce jeu de faux-semblant, de digression perpétuelle, de ruptures de ton et de style. On adore ça !

Marie-Céline Nivière

OUEST-FRANCE

Perplexe, passionnément, à la folie… La nouvelle pièce mise en scène par Frédéric Bélier-Garcia, pour le NTA, se laisse gagner par une douce folie, contagieuse. Au départ, tout semble simple, voire banal. Deux couples, réunis dans un appartement, échangent des dialogues percutants. Mais, par petites touches, l'histoire échappe aux protagonistes pour basculer dans l'absurde. Les situations et les personnages s'enchevêtrent, quitte à donner le tournis au spectateur. Il est entraîné dans un tourbillon de douce folie, où chaque repère vole systématiquement en éclats. Au diapason de la pièce et du propos, les quatre acteurs culbutent les codes du théâtre et de la vie de couple, au sein d'une réalité très mouvante. Comme si les pièces d'un puzzle étaient finalement incapables de trouver leur place.

C'est prodigieusement bien joué. Valérie Bonneton, Samir Guesmi, Christophe Paou et Agnès Pontier remontent en permanence le mécanisme de cette pièce à la précision horlogère. C'est excessivement drôle, aussi, particulièrement lors de la fête masquée. C'est surtout mis en scène au cordeau, tant le colin-maillard existentiel écrit par l'Allemand Marius von Mayenburg nécessite une rigueur absolue. Ainsi, la loufoquerie salutaire de cette pièce intelligente prend toute sa dimension. *Perplexe* fait penser à un palais des glaces : chaque personnage essaie d'en sortir, alors que les miroirs lui renvoient un profil sans cesse différent.

Laurent Beauvallet

Journal12_NTA_220X320_Mise en page 1 28/01/14 09:36 Page9

LU DANS LA PRESSE

Journal12_NTA_220X320_Mise en page 1 28/01/14 09:36 Page10

SHAKESPEARE

Shakespeare n'a jamais mis les pieds en Anjou… Mais ses héros ont arpenté à plusieurs reprises les remparts du Château de notre Roi René, notamment dans *Henry VI*. Ce drame fleuve en 15 actes, avec 150 personnages, est une trilogie foisonnante réputée injouable… Pari fou ? Thomas Jolly relève le défi et grâce à sa compagnie, la Piccola Familia, le public angevin va redécouvrir cette page d'histoire épique qui nous ramène à la Guerre de Cent ans. Le cycle 1 proposé à Angers commence sur le ton de la comédie pour évoluer subtilement vers la tragédie. À la façon des séries TV, il maintient un suspense permanent… et on ne voit pas passer le temps ! À ne pas manquer cet été au Festival d'Avignon, la version intégrale de cette trilogie ! Une passionnante aventure qui célèbre toutes les illusions de la machinerie théâtrale.

HENRY VI

DE **WILLIAM SHAKESPEARE**

MISE EN SCÈNE **THOMAS JOLLY**

Henry VI est une œuvre monumentale du jeune Shakespeare. Elle compte 3 pièces, 15 actes, 150 personnages et près de 10 000 vers pour retracer le récit des cinquante années de règne de cet enfant proclamé roi d'Angleterre à l'âge de 9 mois, (au milieu d'une guerre si longue que pour la nommer l'on dit – en se trompant – qu'elle a duré 100 ans), emporté dans les intestines luttes de la guerre civile dite des « deux roses », jusqu'à son assassinat en 1471 par le futur Richard III. La stupéfiante course d'un règne débuté dans le chaos, exercé dans le chaos, et achevé par le chaos.

Écrite au XVI[e] siècle et relatant quasiment tout le XV[e] siècle, cette œuvre monumentale est de fait installée au tournant de notre Histoire. Et c'est précisément ce qui me fait venir à elle. Elle donne à voir le lent basculement d'une époque ancienne (un moyen-âge finissant…) vers une époque nouvelle (développement de l'imprimerie, du commerce, des armes à feu, découverte des Amériques… bientôt Luther, Galilée, Copernic…) dont j'aime à penser qu'elle serait l'origine de la nôtre. L'abandon, par l'Homme d'un monde de valeurs communautaires pour un monde individualisé. Monter *Henry VI* c'est donc, je le crois, réinterroger notre époque par son commencement. Ce n'est pas une coquetterie, c'est aussi dans ce but que Shakespeare écrit pour les spectateurs du XVI[e] siècle, dans une Angleterre à peine remise des guerres civiles où Elisabeth I[ère] impose son règne, développe et consolide l'idée de Nation.

Mais c'est aussi par la forme que Shakespeare traduit cette immuable déliquescence par l'entremêlement de 3 registres d'écriture : la première partie est construite sur des ressorts comiques, l'interminable guerre dans laquelle sont embourbés les Anglais et les Français devient sous la plume shakespearienne une gigantesque farce. La deuxième partie, plus sophistiquée, se recentre sur l'Angleterre et les prémisses de la Guerre des deux Roses, le traitement est ici davantage psychologique conduisant le récit vers la stupéfaction tragique. Enfin la troisième partie qui relate la guerre civile est un enchaînement de tableaux quasi-cinématographiques qui déploient le chaos, la barbarie. La peinture d'un monde de violence crue.
L'œuvre débute donc de manière accrocheuse par le rire, médium émotionnel universel, pour ensuite mener insidieusement le spectateur vers une forme plus exigeante, celle de la tragédie. Ce procédé dramaturgique est aussi stratégique : ces 3 axes d'écriture (donc de mise en scène) sont, de la part de Shakespeare, un mécanisme d'entrée pour le public dans sa pièce. Une clef.
Cette œuvre est donc pour La Piccola Familia l'aventure théâtrale adéquate pour poursuivre l'affirmation d'un théâtre intelligent, populaire et festif à l'épreuve d'une réalité en manque de curiosité, individualisée et morose.
C'est un projet ambitieux guidé par le désir de s'emparer de l'extraordinaire machinerie théâtrale que Shakespeare développe dans cette "saga" politique et poétique, mélangeant comédie et tragédie, réalité historique et fiction théâtrale… Un formidable terrain de jeu au service de la mise en scène, des acteurs et… du public.

Nous sommes à la moitié du chemin : créé en janvier 2012, le "1[er] cycle" de cette épopée déroule l'intégralité de la première pièce et la moitié de la seconde. 8 heures de spectacle qui se pose à contre-courant de la majorité des productions actuelles…
La Piccola Familia s'attelle ici à un vaste chantier : dans une époque de vitesse croissante et de plaisir immédiat, la notion de durée devant l'œuvre s'inscrit réellement à contre-courant. Pourtant, partout où le spectacle a déjà été donné, les salles ne désemplissent pas au fil des entractes et l'enthousiasme est palpable dès le baisser de rideau. Comment cela nous renseigne t-il sur notre temps, sur les objets culturels qu'on donne à voir et sur les publics ?
J'y vois le signe fort d'un désir, d'une attente du public pour ces objets atypiques, sortant des cadres qu'une politique culturelle de plus en plus austère pose sur la construction des projets. Nous assistons à une lente et insidieuse standardisation des objets culturels qui ne peut suffire au public. Car le public – quoi qu'on en dise, quoi qu'on en pense et quoi qu'on en fasse – est exigeant et je crois en son insatiable soif de curiosité et d'aventure.

Je cite ici Victor Hugo, « Il y a deux façons de passionner la foule au théâtre : par le grand et par le vrai. Le grand prend les masses. Le vrai saisit l'individu ». Je fais mienne cette pensée et La Piccola Familia la vérifie avec *Henry VI*. Les publics – tous les publics sont saisis par cette épopée shakespearienne. […]
L'extraordinaire rassemblement généré par le spectacle est une réponse au vent de division et d'individualisme qui souffle sur notre époque. C'est un constat. Une compagnie comme la nôtre se doit de remettre à jour cette notion de partage et d'échange, fondement de notre société. Le théâtre existe et tient pour cela. Nous aussi.

Thomas Jolly, avril 2012

Samedi 8 février à 15h / T900
PROGRAMME
Durée totale : 8h30 avec 3 entractes

Episode 1
- *La Course de Mars* / 1h45

Entracte 30 minutes
- *Le Festin de Mort* / 1h45

Entracte 1 heure

Episode 2
- *Le Carrousel de la Fortune* / 1h45

Entracte 30 minutes
- *La Plainte de la Mandragore* / 1h15

Il sera possible de dîner lors du second entracte.

Journal12_NTA_220X320_Mise en page 1 28/01/14 09:36 Page11

EN ANJOU

Journal12_NTA_220X320_Mise en page 1 28/01/14 09:36 Page12

Journal12_NTA_220X320_Mise en page 1 28/01/14 09:36 Page13

HENRY VI 1er CYCLE (TRÈS RÉSUMÉ)

1re partie ou épisode I

ACTE I - Alors que le roi Henry V est enterré à Londres, ses proches se disputent le pouvoir pendant la minorité d'Henry son fils. Nous sommes en 1422. Des nouvelles arrivent de France : la perte de nombreuses villes, le couronnement du dauphin Charles VII à Reims (la noblesse française s'étant ralliée au souverain), la défaite des Anglais à Patay et la capture du général Talbot. Avec l'aide de Jeanne d'Arc, Charles VII décide d'attaquer les Anglais qui assiègent Orléans. À Londres, Gloucester s'affronte avec l'évêque Winchester qui rêve de gouverner. À Orléans, deux amis de Talbot sont tués et il jure de les venger. Il ne parvient pas à repousser Jeanne qui entre triomphalement dans Orléans. Le roi lui rend hommage.

ACTE II - Talbot, Bedford et le Duc de Bourgogne préparent un plan pour reprendre Orléans. Talbot est invité chez la comtesse d'Auvergne qui l'admire et peine à croire que cet homme peu attirant est le vrai Talbot. Il lui prouve son identité. À Londres, des jeunes nobles se querellent et forment deux clans, celui de la rose rouge de Somerset et celui de la rose blanche de Richard d'York. Ainsi commence la longue Guerre des Roses qui oppose les Lancastre et les York. Avant de mourir, Mortimer emprisonné reçoit Richard qui jure de reprendre le pouvoir pour les York.

ACTE III - Témoin de la querelle entre Winchester et Gloucester, le jeune Henry VI, qui a 8 ans, accepte de restituer à Richard ses biens et titres confisqués par son père Henry V. En France, Jeanne et ses soldats déguisés en paysans entrent dans Rouen et le roi attaque la ville. Talbot prend la fuite, mais il reviendra en vainqueur. Nous sommes en 1435. Henry vient se faire couronner à Paris et fait de Talbot le comte de Shrewsbury, tandis que tous les partisans des clans opposés s'injurient.

ACTE IV - Henry VI est couronné. Talbot se moque de Falstaff qui a fui devant l'ennemi. Le roi tente de montrer aux clans opposés que les deux roses se valent. Il nomme York régent de France car il a tiré au hasard une rose rouge. Talbot fait le siège de Bordeaux. York et Somerset se querellent sur leurs prétendues incompétences respectives. Talbot ordonne à son fils de fuir le champ de bataille, mais il refuse. Le père et le fils meurent. C'est une victoire française.

ACTE V - Henry cherche à faire la paix et accepte d'épouser la fille du comte d'Armagnac. En France, Jeanne demande en vain l'aide de ses démons pour gagner une bataille. Elle est capturée par Richard d'York. Le comte de Suffolk, qui trouve Marguerite d'Anjou à son goût, voudrait qu'elle épouse Henry VI. Jeanne a renié son père, s'est déclarée enceinte, a invoqué sa noblesse pour éviter le bûcher, mais en vain. Henry accepte d'épouser Marguerite et envoie Suffolk la chercher en France.

2e partie ou épisode 2

ACTE I - Marguerite d'Anjou et Henry VI se sont mariés, avec le soutien de Suffolk. Nous sommes en 1445. Chaque noble donne son opinion avant de quitter les lieux. York révèle son désir de destituer le Lancastre. Gloucester, lui, reste fidèle au roi et ne partage pas les rêves de pouvoir de sa femme. Il est accusé de mal gérer les affaires du royaume. Sa femme Eléonore, par l'intermédiaire d'un prêtre mal intentionné, ennemi de Gloucester, consulte une sorcière et un nécromancien pour connaître l'avenir. Fatale erreur. Ils sont arrêtés.

ACTE II - Les attaques contre Gloucester reprennent. Cependant ce dernier, perspicace, montre ses capacités à démasquer un faux miraculé déclarant avoir recouvré la vue en priant St Alban. Toutefois, sa femme est condamnée à l'exil pour sorcellerie. Elle prévient son époux de rester vigilant. Gloucester ignore ses appréhensions. York reprend l'exposé de son oncle Mortimer pour expliquer son droit à la couronne à Salisbury et Warwick.

ACTE III - Le Conseil du roi convoque et condamne Gloucester, jugé responsable des pertes de territoires français. Etant le premier à pouvoir succéder au roi, il est en danger. Le souverain ne le défend pas. Ses ennemis (Suffolk et le cardinal) décident de l'éliminer. On donne une armée à York pour réprimer une rébellion en Irlande. Le roi s'évanouit devant le cadavre de Gloucester. Il accuse Suffolk mais la reine prend sa défense.

(Ici prend fin la mise en scène de Thomas Jolly pour le cycle I). L'intégrale de *Henry VI* (16 heures de spectacle) sera présentée lors du Festival d'Avignon 2014.

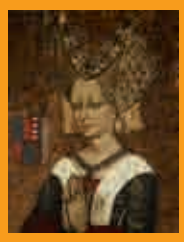
VRAI OU FAUX ?

Shakespeare ne prétend pas être un historien. Il théâtralise l'histoire en s'inspirant des chroniqueurs anglais, sans renoncer aux anachronismes s'ils lui permettent de créer un personnage plus remarquable… Son public avide de rebondissements ne lui reprochera pas cette licence romanesque ! Il prolonge ainsi la vie de cette sorcière de Jeanne d'Arc pour la mettre en concurrence avec cette intrigante, Marguerite d'Anjou, qui ruinera l'Angleterre. Mais où est la vérité historique ?

LE ROI RENÉ (REIGNIER) 1409-1480

Notre bon Roi René figure dans la pièce *Henry VI* sous le nom de Raignier. René est le Duc d'Anjou aux titres multiples (notamment comte de Guise, comte de Provence et de Forcalquier, comte de Piémont, comte de Barcelone, roi de Naples, roi titulaire de Jérusalem, roi titulaire de Sicile, et d'Aragon, et on en passe…) Fidèle du roi Charles VII, il est aussi l'un des compagnons d'armes de Jeanne d'Arc. Shakespeare se moquant de ce « prince miséreux, sans sujets, sans fortune et sans couronne », en fait un père intéressé qui troque sa fille contre le retour de ses provinces perdues.
« *— Puisque tu daignes courtiser son faible mérite — pour faire d'elle la princière épouse d'un tel seigneur, — qu'on me laisse posséder en toute quiétude — mes comtés du Maine et d'Anjou, — à l'abri de toute oppression et des coups de la guerre ; — et, à cette condition, ma fille sera à Henry, s'il le désire.* »
En fait, grâce à ses deux mariages notamment, René n'a rien d'un indigent. Amoureux des arts, propriétaire de nombreux châteaux et domaines, il possède une bibliothèque somptueuse et reste l'un des plus grands mécènes de la fin du Moyen-Âge.

MARGUERITE D'ANJOU (MARGARET) 1430-1482



Margaret apparaît dans *Henry VI* cycles 1 à 3 et *Richard III*. Vrai, Marguerite, fille de notre Roi René, connut un destin exceptionnel puisqu'elle devint reine d'Angleterre en épousant le roi Henry VI en 1445 à l'âge de 14 ans. Elle joua un rôle politique pendant la Guerre des Deux-Roses, notamment durant la période où Henry VI fut atteint d'une maladie mentale. Mais Shakespeare invente : dans *Henry VI*, on voit Margaret pleurer sur la tête coupée de son amant Suffolk, poignarder elle-même le Duc d'York sur le champ de bataille (!) et souffleter sa tête sanglante, faire sauter la tête du captif Salisbury ou présider elle-même à l'incendie de Saint-Albans… Shakespeare sacrifie ici la vérité historique à la pensée dramatique. Marguerite n'était pas cette horrible femme dominante, manipulatrice et avide de pouvoir qu'il présente. Emprisonnée dans un château anglais à la mort du roi, elle est libérée contre une rançon de 50 000 écus payée par Louis XI (son père n'en avait pas les moyens). Louis XI y gagne en échange la cession des duchés d'Anjou, de Bar, de Lorraine et de Provence. Exilée en France, ayant perdu son trône, son mari et son enfant, elle rejoint son père en 1476 à Aix-en-Provence. En 1480, après la mort de ce dernier, Marguerite termine sa vie au manoir de Reculée, à Angers. Shakespeare n'hésite pourtant pas à la faire revenir à la cour de Richard III…

JEANNE D'ARC (JOAN) 1412-1431

La Joan de Shakespeare a peu de points communs avec notre mythique héroïne nationale. Pour les Anglais, elle représente alors une « witch », source de tous les maux, qui ne triomphe que grâce à ses pouvoirs diaboliques (car les soldats de l'armée anglaise sont forcément supérieurs…). Shakespeare suit les chroniqueurs anglais de l'époque dans sa vision démoniaque de La Pucelle d'Orléans. Shakespeare la décrit comme une sorcière et une putain, qui se dit enceinte du Roi René pour échapper au bucher. « *Je suis grosse, sanguinaires homicides ; — si vous me tramez à une mort violente, — ne tuez pas du moins mon enfant dans mon ventre. C'est René, le roi de Naples, qui a triomphé de moi.* »

Journal12_NTA_220X320_Mise en page 1 28/01/14 09:36 Page14

LA PRESSE

Quelle traversée ! Quelle orgie de théâtre ! Quelle audace et quelle générosité ! Le samedi 9 novembre 2013 restera une date dans l'histoire du TNB (théâtre national de Bretagne), dans celle de son festival « Mettre en scène », et dans la vie des spectateurs. Présents depuis le matin dans la grande salle du TNB, ils en sont sortis éblouis, passé minuit, au terme de cet *Henry VI*, trois pièces en une de Shakespeare jouées par la compagnie La Piccola Familia dans la mise en scène de son jeune (né en 1982) et très talentueux animateur, Thomas Jolly. […]

Ce samedi-là, au soir de l'intégrale qui se sera déroulée dans une ambiance plus proche d'un concert de rock que d'une soirée à la Comédie-Française, le public offrit aux acteurs, à toute l'équipe du spectacle et aux techniciens, une standing ovation massive et immédiate qui semblait devoir durer éternellement jusqu'à ce qu'un énième baisser de rideau ne vienne y mettre fin. […]

Thomas Jolly propose un théâtre qui se veut résolument public. Tourné vers le public. En partage. L'histoire des rois anglais est complexe, une famille ramifiée en deux branches (les York et les Lancastre) qui se disputent la légitimité (la Guerre des deux roses, blanches et rouges), est au cœur de *Henry VI* et de l'histoire d'Angleterre (Shakespeare écrit en s'inspirant de faits qui se sont produits un siècle plus tôt). On s'y perd entre les descendants, l'ordre des rejetons et des prétendants au trône. Alors Thomas Jolly intègre dans sa mise en scène trois séances formidables, utiles et drôles, de tableaux généalogiques où chacun explique à sa manière la légitimité d'untel.

De même, il ponctue l'aventure par les interventions d'une femme rhapsode, la finaude Manon Thorel, aux interventions écrites (par elle-même) et improvisées. À chaque reprise après l'un des multiples entractes, elle nous rafraîchit la mémoire, nous résume les épisodes précédents de cette saga en forme de feuilleton, demande si on tient le coup, nous dit qu'on peut dormir si la fatigue se fait sentir, se moque des idées du metteur en scène, des costumes des acteurs (qu'ils ont réalisés eux-mêmes prétend-t-elle), nous parle d'une scène de ménage que l'on vient de voir et de celle que l'on va voir (les acteurs balayant le plateau), bref elle met le public de son côté. Sans putasserie aucune, sans cabotinage, avec une complicité et une empathie telles que le public au bout de deux ou trois fois, attend sa venue et lui fait fête.

Pas de vidéo, pas de micro HF, les acteurs donnent de la voix (certains manquent encore de métier, de modulation, pas grave, ils iront se bonifiant en jouant tant et plus), ils se posent le plus souvent face au public pour mieux se faire entendre et comprendre (on verra dans une moment de révolte populaire du peuple de Londres, une actrice passer dos nu avec inscrit au feutre sur la peau « marre de jouer face public »), toujours un souci constant de compréhension, de plaisir et de contact.

Pas de décors grandiloquents, non plus. Les colonnes du palais ici sont des fûts en tissus qui se replient comme des lampions, les bateaux et les animaux sont en papier, les épées sont des cannes de minigolf ou des rubans chinois, le sang sortant des entrailles est lui-même un ruban rouge, et dans cette guerre qui oppose, entre autres, les Anglais aux Français, les chevaux de ces derniers sont des chaises que l'on chevauche. Le théâtre ici puise dans son enfance, dans l'increvable « on dirait que ». Et quand la scène se passe à Rouen, Bordeaux ou Londres, une inscription en grandes lettres nous le dit.

Thomas Jolly signe la scénographie, simple, celle d'une machine à jouer (du Shakespeare), mais pas seulement. Un escalier monté sur roulettes conduisant au trône, un portique flanqué de portes sonores, une bande étroite s'avançant au centre vers le public, et avant le vacillement du pouvoir, un léger praticable au centre de la scène. […]

Vingt et un acteurs dont le metteur en scène (petit rôle) et sa collaboratrice dramaturgique (Julie-Lerat-Gersant) occupent le plateau. Presque tous jouent plusieurs des 150 personnages qui traversent cette aventure commençant par les funérailles du roi Henry V, le couronnement de son fils devenu roi Henry VI à l'âge de neuf ans. Elle se poursuit par les guerres extérieures et intestines qui déchirent le royaume et s'achèvera avec l'assassinat du roi emprisonné à la Tour de Londres par le futur roi Richard III. C'est une impressionnante plongée dans le monde du pouvoir, de l'autorité suprême et de sa contestation : procès en légitimé, luttes d'influences, de clans, ambitions personnelles, et tout ce qui va avec : trahisons, complots, empoisonnements, assassinats… […]

Le metteur en scène se joue habilement des codes, affronte avec panache les os scéniques (scènes de bataille) et domine les pièges de la durée avec une précoce maîtrise. Thomas Jolly a un sens et un goût constant du music-hall qui est comme la boîte à rythme du spectacle. Et puis soudain, jaillissent des moments d'envolées visuelles et musicales, éberlués de lyrisme : pluie noire tournoyant dans le vent, fuseaux lumineux isolant les corps, lanterna magica… Installant le théâtre dans le temps d'une représentation hors norme les jours d'intégrale, ou une série courant de soir en soir comme un feuilleton, Thomas Jolly entraîne les spectateurs dans une connivence collective. […]

Jean-Pierre Thibaudat. *Rue89*

Pour lire l'intégrale de cette critique nous renvoyons nos lecteurs au toujours passionnant blog de Jean-Pierre Thibaudat, Théâtre et Balagan, sur http://blogs.rue89.nouvelobs.com

Journal12_NTA_220X320_Mise en page 1 28/01/14 09:36 Page15

C'est à toute l'équipe artistique que vont nos bravos. Il y a dans la pièce-fleuve de Shakespeare, quelque chose d'un feuilleton. Thomas Jolly, sans rien perdre de la grandeur tragique de l'épopée, la tire même vers la BD et ce n'est pas pour rien, sans doute, que Jeanne d'Arc, l'une des protagonistes (très fine Flora Diguet) a les cheveux bleus…

L'œuvre de Shakespeare est composée de trois pièces. Quinze actes et 150 personnages, 10 000 vers (c'est Thomas Jolly qui a compté). Elle ne fait pas peur aux âmes vaillantes : Jean-Louis Barrault à l'Odéon-Théâtre de France avec Jean Desailly en roi (1966), Terry Hands avec la Royal Shakespeare Company et notamment Alan Howard et Helen Mirren (1977), Stuart Seide dans la cour d'honneur du Palais des Papes, avec Philippe Demarle dans le rôle-titre (1993), notamment, l'ont montée en partie. Patrice Chéreau en avait mis en scène un fragment avant *Richard III* (qui est la suite) à la Manufacture des Œillets, en 1998.

Ce n'est donc pas une pièce inconnue et elle intéresse chacun, car le roi Henry VI est noble et bon, ce qui change des scélérats habituels… L'action se déploie de la Guerre de Cent ans à la Guerre des Deux Roses, de Londres à Bordeaux, de Paris à Tours, Orléans et Reims. Jeanne d'Arc, tournée en ridicule par Shakespeare, y tient une grande place. Le dramaturge écrit des années après les événements, mais il est très documenté et passionné par l'effondrement de la société dans une Angleterre et une France qui pourraient être florissantes.

Thomas Jolly, qui travaille depuis près de quatre ans sur ce projet, a très intelligemment découpé l'ensemble et su imprimer un rythme soutenu à la représentation. Les scènes se succèdent à toute allure. Tout est très clair. Il ne craint pas la musique ni le son (compositions originales de Clément Mirguet) pour soutenir, donner une ampleur aux tableaux, il signe lui-même une scénographie libre, harmonieuse et très astucieuse et les lumières avec Léry Chedemail.

Il aime le romanesque de la matière que brasse Shakespeare. Il aime voir incarnés les dignitaires du royaume et le petit peuple qui piaffe, les hommes d'église qui sont des manipulateurs, les femmes ambitieuses ou pragmatiques, amoureuses ou calculatrices. Dans *Henry VI,* on voit un enfant hériter de la couronne et son « protecteur », le duc de Gloucester, grandir auprès de lui… et mourir à la fin de la deuxième partie. Le public est immédiatement saisi. La vingtaine de comédiens de la troupe de la Piccola Familia et les quelques aînés qui jouent avec eux, sont engagés de toutes leurs fibres, avec ardeur (si l'on ose dire après une alerte incendie) et esprit. Les scènes tragiques, les scènes cocasses, les scènes de bataille, les scènes sentimentales, tout est donné en fondus enchaînés très subtils et l'on comprend absolument tout de l'action et l'on ne perd pas un détail de ce que nous dit Shakespeare. Un spectacle qui trouvera son achèvement en quatre parties, l'été prochain, à Avignon.

Armelle Héliot. *Le Figaro*

Henri VI offre une fête haletante du théâtre… Il fallait oser, Thomas Jolly le fait : mettre en scène le cycle *Henry VI* de Shakespeare, soit trois pièces qui requièrent dix-sept heures de représentation. L'intégrale sera créée en juillet à Avignon, à l'invitation d'Olivier Py, le nouveau directeur du Festival. En attendant, on peut voir une première partie qui soulève l'enthousiasme du public, comme on a pu le constater dimanche 12 janvier, au Théâtre des Gémeaux, à Sceaux (Hauts-de-Seine) : huit heures d'une fête du théâtre, avec du Grand-Guignol, du suspense, de l'émotion et des effets très spéciaux qui entraînent la foule des personnages dans une saga.

Reste que ce garçon de 31 ans, quasiment inconnu, est le premier, en France, à donner à voir l'intégrale d'*Henry VI*. Avant lui, il y a eu trois tentatives, celles de Jean-Louis Barrault (en 1965-1966), de Denis Llorca (en 1978) et de Stuart Seide (en 1993). Aucune n'a embrassé tout le cycle, souvent considéré comme mineur dans l'œuvre de Shakespeare, parce qu'il n'a pas la profondeur d'*Hamlet* ou du *Roi Lear*.

Des fumigènes comme s'il en pleuvait, de la musique à fond, des guerriers qui chevauchent des chaises en bois et se battent avec des bâtons auxquels sont fixés des rubans : il y a du Grand-Guignol dans cette introduction au règne d'Henry VI, qui voit le grand Talbot, dernier héritier du temps glorieux de la chevalerie, mourir au champ de bataille. Jeanne d'Arc, pour sa part, meurt sur un bûcher de chaises, du plus bel effet. C'est un rajout de Thomas Jolly, qui la réhabilite, en somme : dans la pièce, elle disparaît de l'histoire quand elle est arrêtée. La deuxième pièce sur Henry se resserre sur le royaume d'Angleterre et la cour, où les intrigues se nouent. Le spectacle prend alors une autre tournure : il quitte le domaine de l'excès, sans pour autant abandonner les effets de mise en scène, ni l'esthétique héritée des séries qui cartonnent à la télévision, et dont Thomas Jolly est un adepte. Il en tire d'ailleurs les bonnes leçons : un découpage haletant, qui lui fait mettre des entractes là où on ne les attend pas, de façon à maintenir le public en haleine.

Brigitte Salino. *Le Monde*

Journal12_NTA_220X320_Mise en page 1 28/01/14 09:36 Page16

HENRY VI...

Encore un pari ! Après la démesure d'un spectacle de plus de 8 heures, Thomas Jolly invente un nouveau défi : résumer tout *Henry VI* sur 6 m² (HVI + 6m2 = H6m2, le compte est bon !) et en moins d'une heure ! Et il y parvient bien sûr avec quatre comédiens en verve qui vous refont l'histoire avec trois bouts de ficelle dans la grande tradition du théâtre de tréteaux. Le public scolaire aura la chance de bénéficier de ces séances ludiques. Ajoutons que ce spectacle est présenté en partenariat avec le Château d'Angers qui l'accueille, et que nous remercions chaleureusement au passage.

H6M2

D'APRÈS **WILLIAM SHAKESPEARE**

MISE EN SCÈNE **THOMAS JOLLY**

Henry VI sur 6 m2 et en 45 minutes ! Voici le pari fou lancé par Thomas Jolly à 4 acteurs de La Piccola Familia lors de la création d'*Henry VI* de William Shakespeare...
Ce drôle d'objet est né du travail de recherche. Il a été créé à l'ombre des répétitions et n'avait pas pour finalité de paraître au grand jour... Mais le théâtre, quand il advient est difficile à contenir et nous avons décidé de faire de cet exercice d'acteurs un spectacle baptisé *H6m2*.

H6m2 est une «accroche» vers la grande forme qui du haut de ses 8 heures a de quoi inquiéter et décourager les spectateurs les plus aguerris... Nous l'avons constaté, la durée ne fait pas bon ménage avec notre époque accélérée. Néanmoins (nous l'avons également constaté) l'inquiétude levée, le spectateur ressort ébouriffé et enthousiaste de cette saga shakespearienne qui mêle avec génie comédie, tragédie, politique, burlesque, lyrisme et effroi et dont la structure narrative n'a rien à envier aux grandes séries télévisées... *H6m2* constitue donc une entrée festive, insolente et entraînante dans cette épopée. Nous renouons ainsi avec une idée de théâtre populaire cher à Shakespeare en son temps, car si aujourd'hui la pièce peut effrayer, nous savons qu'à l'époque le public venait en masse se faire raconter leur Histoire...
Court et léger, ce petit spectacle renoue avec une forme de théâtre populaire, un théâtre de tréteaux à ciel ouvert, loin du faste des grands plateaux et de tout ce qu'ils peuvent induire de grandiose... Un théâtre de foire (foireux ?) qui trouve sa force dans la jubilation du jeu et du rapport direct avec le public.

H6m2 est le miroir déformant du grand spectacle qui en 45 minutes met 4 acteurs au défi de résumer l'œuvre de Shakespeare sans décor, sans lumière, sans son... avec une vingtaine d'accessoires et le temps qui joue pour eux. *H6m2* se moque de son grand frère, avec tendresse et désinvolture... il en est pourtant le fruit et contribue à mettre à jour son incroyable modernité de structure et de narration... en le parodiant. Une certaine idée du théâtre, cet art né de la cité pour la cité, ce qu'une jeune compagnie comme La Piccola Familia se doit de perpétuer et aussi d'inventer avec son époque, ses convictions, son insolence et sa détermination.

Thomas Jolly

AUTOUR DE HENRY VI

En partenariat avec l'Université d'Angers et le Château d'Angers
et avec la participation de la Bibliothèque anglophone d'Angers

- Conférence « Shakespeare et Angers, point de vue littéraire »
  par Aurélie Griffin, Docteur en littérature anglaise, Université d'Angers
- Conférence « Shakespeare et Angers, point de vue historique »
  par Jean-Michel Matz, professeur des universités, Université d'Angers
- Rencontre avec Thomas Jolly, metteur en scène
- Winter picnic

- **mercredi 5 février à partir de 18h30**
  Château d'Angers
  Sur réservations à rp@nta-angers.fr

Journal12_NTA_220X320_Mise en page 1 28/01/14 09:36 Page17

BREF !

H6M2

▪ **mercredi 5 février à 21h**
Château d'Angers
(réservé aux détenteurs d'un billet pour *Henry VI* le samedi 8 février)
▪ Tarif unique 8 € la place
▪ Réservations 02 41 22 20 20

Journal12_NTA_220X320_Mise en page 1 28/01/14 09:36 Page18

UN HÉROS

On dit qu'Arthur Miller aimait conclure ses entretiens par un souriant et modeste : « Je crois que j'ai écrit de beaux rôles. » Quel plus beau rôle en effet que celui de Willy Loman, ce loser magnifique en proie aux désillusions qui suivent la faillite du rêve américain dans les années 50 ? François Marthouret incarne avec une profonde intensité ce voyageur de commerce dépassé par le tournant de la vie et la dérive des siens. Cette pièce reçut le Prix Pulitzer en 1949 et, comme tous les grands classiques, elle continue de résonner singulièrement avec les dérives de notre société de consommation.

MORT D'UN COMMIS VOYAGEUR

DE ARTHUR MILLER

MISE EN SCÈNE **CLAUDIA STAVISKY**

Tout commence par un banal accident de voiture. Pour Willy Loman, commis voyageur qui passe ses journées à sillonner les routes et vit dans l'illusion du selfmade man accompli, c'est le premier signe de la déroute de sa vie réelle. Celui qui, afin d'assurer sa réussite et son bonheur familial, a tout misé sur son acharnement au travail avec une foi absolue dans les valeurs d'une société basée sur l'argent et la compétition, va peu à peu voir ses certitudes vaciller.
Par ailleurs, ses espérances de père sont déçues : Biff, le fils de toutes ses espérances, vit de petits métiers dans l'Ouest et n'arrive pas à se fixer. De retour après une longue absence, il vit lui aussi un sentiment d'échec, tout comme son frère Happy, insatisfait malgré tous les prétendus succès professionnels et surtout féminins dont il se vante. Linda, la femme de Willy, fait preuve d'un inconditionnel soutien envers son mari, dont elle seule devine les pensées noires. C'est avec son épouse tragiquement aimante que Willy peut se dévoiler dans toute sa faiblesse, mais c'est aussi contre elle qu'il libère la hargne née de ses frustrations.
Après s'être vu retirer son fixe, il perd son emploi, et se retrouve dans l'impossibilité de payer ses traites. De désillusions en désillusions, il se retrouve confronté à l'évidence de son échec à vivre le fameux « rêve américain ».
Ce chef-d'œuvre d'Arthur Miller n'a jamais semblé aussi actuel. Tragédie d'un héros ordinaire dépassé par un monde qu'il ne comprend plus, sacrifié par l'entreprise pour laquelle il a travaillé toute sa vie et hanté par le déclassement social de sa famille, la lecture de ce texte visionnaire nous renvoie à une réalité tristement banale aujourd'hui.
C'est de cette modernité, bien plus que d'un monument théâtral de l'Amérique d'après-guerre, que Claudia Stavisky s'empare pour creuser le sillon de son travail de création : celui de la mise en scène du dérèglement. Au-delà de la critique du rêve américain, c'est la tension entre l'abstraction du capitalisme et la réalité quotidienne de ceux dont les destins basculent, entre les dysfonctionnements d'un idéal de société et l'intimité d'êtres en proie aux doutes, qu'elle met en lumière. Sans exonérer, ni diaboliser les protagonistes de cette faillite annoncée, l'enjeu consiste à en restituer le visage humain et sensible.

LA PRESSE

Retraduite et mise en scène par Claudia Stavisky, la pièce la plus célèbre du dramaturge américain résonne avec une actualité brûlante.
L'histoire raconte la chute d'un homme « quelconque » ayant usé sa vie au service de son entreprise. Licencié sans ménagement, il est laissé seul avec ses traites et la honte de son échec, face à son épouse et à ses enfants. Ses rêves évanouis, il ne verra d'autre issue que dans le suicide. Installée dans un décor de maison, virant au bar ou à la chambre d'hôtel, la mise en scène de Claudia Stavisky n'élimine pas toutes les scories de l'écriture (ah, la scène, très mélo, où le fils découvre son père avec une prostituée !).
Elle n'en met pas moins en exergue la dénonciation d'un système déshumanisé, fondé sur le cynisme et le profit, la course à l'argent et à la réussite, quel qu'en soit le prix.
Cependant, elle ne s'arrête pas là, s'attachant intimement à la chute du héros « anti-héros », magnifiquement interprété par François Marthouret. Entouré d'une distribution dont le jeu se mesure à son aune, il est le « commis voyageur » aussi complexe que tourmenté, victime autant des illusions et mensonges de sociétés dites d'abondance que du rôle qu'il s'est imposé dans sa famille. Trop accroché à ses certitudes pour les abandonner, il s'enferme dans le déni, délibérément sourd et aveugle, coupé de toute réalité. Héros patriarche déchu, il n'est plus que le fantôme de lui-même, prisonnier de ses grandes espérances évanouies. En marche inéluctable vers la folie. Tel un Roi Lear.

Didier Méreuze. *La Croix*

Une scénographie astucieuse et efficace (Alexandre de Dardel) soutient la vivacité de la représentation : cet espace presqu'abstrait dit pourtant le doux cocon de la maison qu'enfin on va finir de payer et dit aussi le cauchemar kafkaïen que vit Willy ce jour-là…
Ce qui fait la richesse du spectacle, c'est une interprétation remarquable. Des plus petits rôles aux plus importants, chacun est à la fois précis, engagé et porte avec intelligence le destin du personnage. Le quatuor central est remarquable.
Que François Marthouret soit un grand comédien n'est pas une nouveauté. Il a su, à toutes les étapes d'un chemin brillant, aller plus loin, toujours. Avec Willy Loman, c'est comme s'il était aussi Œdipe et Lear : il est au cœur de l'essence tragique de la pièce. Sans aucun effet, avec une simplicité, un dépouillement de tout l'être qui est déchirant. Admirable !

Armelle Héliot. *blog Le Figaro*

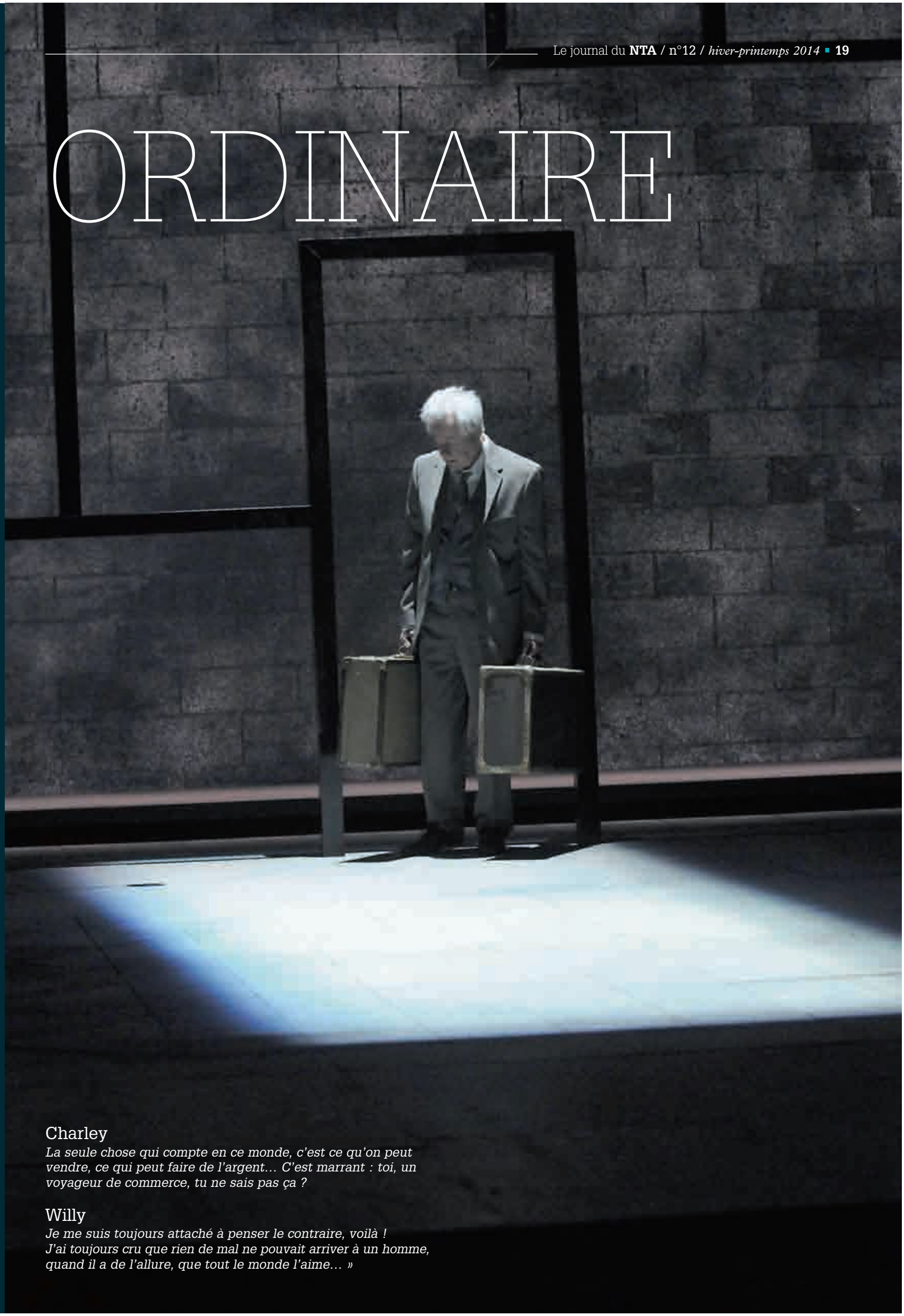
Dire que François Marthouret domine la distribution relève de l'euphémisme. Avec sa voix de bronze sonore, un jeu complexe, une capacité à décliner les émotions les plus contraires, il réalise une véritable performance d'acteur. Stimulés par sa présence, ses partenaires relèvent le gant. Ils forment un quintette soudé dans cette inexorable descente aux enfers qui donne à la pièce la dimension d'un drame antique.

Antonio Mafra. *Le Progrès de Lyon*

- **du mercredi 12 au vendredi 14 février - T900**
- **rencontre à l'issue de la représentation le mercredi 12**
- **spectacle en audiodescription le jeudi 13 février**
- **soirée enfants le vendredi 14 février**

Journal12_NTA_220X320_Mise en page 1 28/01/14 09:36 Page19

ORDINAIRE



Charley
La seule chose qui compte en ce monde, c'est ce qu'on peut vendre, ce qui peut faire de l'argent… C'est marrant : toi, un voyageur de commerce, tu ne sais pas ça ?

Willy
Je me suis toujours attaché à penser le contraire, voilà ! J'ai toujours cru que rien de mal ne pouvait arriver à un homme, quand il a de l'allure, que tout le monde l'aime… »

Journal12_NTA_220X320_Mise en page 1 28/01/14 09:36 Page20

ARTHUR MILLER SE SOUVIENT

L'œuvre intégrale d'Arthur Miller est considérable : dix-sept pièces pour le théâtre, une adaptation d'Ibsen (*L'Ennemi du peuple*, 1951), deux scripts pour le cinéma (*The Misfits* et *Chacun sa chance*), des nouvelles, une comédie musicale (*Up from paradise*, 1974), deux romans (*Focus*, 1945, et *Une fille quelconque*, 1995), un conte pour enfants, des pièces radiophoniques, des préfaces, des articles et essais, des récits de voyages, notamment en Russie et en Chine, et une passionnante autobiographie, *Timebends*, qui éclaire son parcours jusqu'en 1987… Arthur Miller s'est éteint à 89 ans dans sa belle propriété du Connecticut, le 10 février 2005.
En 1998, à l'occasion du presque cinquantenaire de *Mort d'un commis voyageur*, un journaliste du *Michigan quaterly review* s'entretenait avec Arthur Miller dans son appartement de l'East Side, à New York. L'occasion d'évoquer avec lui le succès de ce chef-d'œuvre, depuis la création à Philadelphie à la première de Broadway le 10 février 1949 dans la mise en scène d'Elia Kazan.

« J'ai mis en scène *Mort d'un commis voyageur* en Chine ainsi qu'à Stokholm en suédois. Les réactions de la troupe et du public, avec quelques minimes différences, sont les mêmes que pour d'autres productions dans le monde. Puisque *Le Commis* est si intimement lié à la civilisation américaine, (c'est la pièce américaine par excellence), ces cultures sont-elles si différentes ? Certains usages peuvent être différents. Les gens ne s'adressent pas à leurs parents comme les Américains, et il y a aussi la question de l'intimité. Les Américains se montrent vite familiers, ce qui peut sembler irrespectueux à des gens qui n'ont pas l'habitude d'une familiarité émotionnelle immédiate. En Chine, par exemple, dans la scène où les deux frères ont tous les deux l'air de dormir, lorsque l'un des frères demande à l'autre s'il dort, les Chinois trouvent ça très étrange. Je leur ai demandé : pourquoi est-ce étrange ? Ce serait impoli de le réveiller, m'a-t-on répondu. Toutes les pièces produites à l'étranger montrent des particularismes culturels, mais j'étais content de voir comme l'essence de la pièce pouvait devenir très suédoise ou très chinoise. »

Interrogé sur la longévité du succès de la pièce, Miller s'étonne lui-même.
« C'est quand même une énigme. La pièce a été écrite en 1948, quand commençait le plus grand boom de l'histoire des Etats-Unis. Pourtant une grande part de la population, y compris le Président Truman et moi-même, était prête pour une autre dépression. On n'était sortis de la première dépression que par l'arrivée de la guerre. Ce n'est qu'un an et demi après le début de la guerre, je pense, que l'on a absorbé tous les chômeurs. Donc qu'allaient faire tous ces jeunes types en rentrant chez eux ? Il devait y avoir une autre crise. Il se trouve qu'on s'est complètement fourvoyés. Le fait est que le plan Marshall a fourni à l'Europe l'argent nécessaire pour consommer tout ce que nous pouvions fabriquer. Le boom a commencé ainsi. Nous étions le seul argent réel dans le monde. Toutes les autres monnaies européennes étaient faibles, parfois sans valeur. Nous étions le seul et unique Empire. Je pense qu'aucun d'entre nous n'avait prévu ça. Ou probablement beaucoup l'avaient prévu, mais je l'ignorais.
Le commis voyageur est arrivé en 49, dans un pays qui commençait déjà à prospérer et à suivre un chemin complètement imprévu. La psychologie du public était encore sous le signe de la dépression. La dépression n'avait pris fin que dix ans auparavant, peut-être, et les gens étaient sur un terrain très instable durant ces dix années, à cause de la guerre et de l'incertitude sur l'avenir du pays et de l'économie. Je ne mentionne même pas notre situation avec la Russie. L'atmosphère était alors pleine d'incertitude, mais dans une prospérité grandissante. Quand on considère le revenu de Willy Loman, on parle d'un monde qui est déjà en train de disparaître. En fait je peux même vous dire que moi-même à un moment, j'avais du mal à placer cette pièce dans son époque. J'étais sans cesse surpris lorsque Biff faisait référence à la guerre, parce qu'il me semblait par la suite que cette pièce s'était passée avant la guerre.
Elle est déjà suspendue dans le temps, un peu en apesanteur. Ce n'est pas le documentaire d'une période et ça n'a jamais tenté de l'être. Par conséquent elle échappe à un sentiment de temporalité, je suppose, car je continue à recevoir les mêmes retours étonnés de gens qui pensent qu'elle semble avoir été écrite hier.

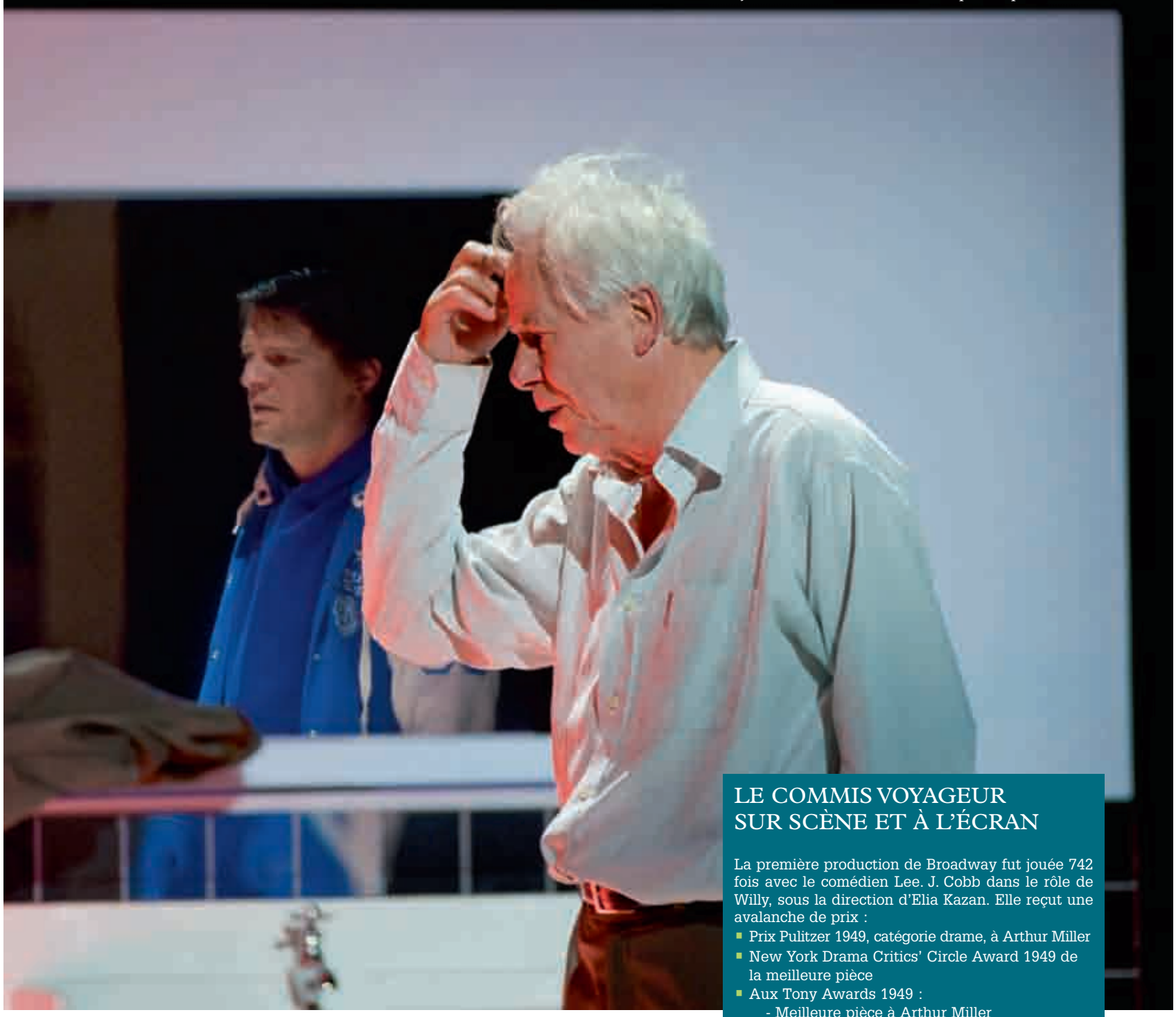
La pièce s'est jouée longtemps à New York, plus de deux ans. Et soudain c'était déjà 1951, et une toute nouvelle tendance s'annonçait. La tempête anti-communiste avait commencé. On n'aurait pas écrit une œuvre aussi clairement critique sur l'Amérique après 1950. En fait je ne vois pas une seule pièce qui ait analysé le capitalisme américain aussi sévèrement.»

Le journaliste lui demandant si les metteurs en scène sont fidèles au texte ou s'ils prennent des libertés comme avec Shakespeare, Miller plaisante : « Ils n'ont pas encore pris de liberté. Ils attendent que je meure. Autant que je sache, ils ont été fidèles au texte. En fait il y a eu un film du *Commis voyageur* fait pas un très bon réalisateur, Wim Wenders, un Suédois (sic). Il a supprimé le personnage de Ben, très bêtement. Mais il a aussi ajouté plusieurs autres choses qui n'avaient rien à voir avec le texte. Il en a fait quelque chose de très suédois. Les personnages étaient très lugubres. Et bien sûr je considère pour ma part qu'il y a beaucoup d'humour dans la pièce, ce qui n'apparaissait pas dans cette réalisation.»

Le journaliste lui parle du personnage de Linda Loman en évoquant le terme de co-dépendance, une notion qui n'existait probablement pas en 1948. Arthur Miller approuve : « Eh bien oui. Il faut être deux pour danser le tango. Elle considère Willy comme quelqu'un de très fragile, très facilement démoli. Et elle doit le soutenir sinon il s'effondre. Dans un sens, c'est comme quelqu'un qui s'occupe d'un malade. Elle essaie de le préserver des mauvaises nouvelles de peur qu'elles ne le démolissent.»

Kullman l'interroge ensuite sur l'influence de *Un tramway nommé désir* de Tennessee Williams, sorti en 1947, deux ans avant *Le commis voyageur*. « Les premières pièces de Tennessee étaient très réalistes, très sociales. Presque avec une conscience de classe. On n'en fait pas grand chose, à juste titre, car elles ne sont pas trop intéressantes. Il a donc dû lutter pour trouver sa propre voix et moi pareil. La plupart des pièces que j'ai écrites avant *Tous mes fils* étaient plutôt expressionnistes. Lui comme moi nous étions rédhibitoires pour un producteur de Broadway. *La ménagerie de verre* n'était pas une production conventionnelle de Broadway. Elle est arrivée comme un cheveu sur la soupe. C'était unique à l'époque. Sa poésie était séduisante. Notre théâtre était soumis à la convention réaliste. On pouvait à peine discerner qui était l'auteur d'une pièce. Il y a eu plusieurs tentatives pour sortir de cette situation. Maxwell Anderson a essayé d'écrire en vers iambiques pour finir avec quelques pièces de musée. Elmer Rice, au début des années vingt, écrivait *Mr Zero*, une œuvre expressionniste expérimentale. Eugene O'Neill bricolait avec toutes sortes de formes pour sortir de la tradition réaliste. Bien sûr, cette lutte remonte au moins à une centaine d'années en Europe, toute une école en France particulièrement, écrivait une langue très peuple. Ce sont les Irlandais qui ont explosé les choses avec J. M. Synge, qui a reconnu que la lutte essentielle, au tournant du siècle, était de trouver un moyen de briser le joug du réalisme de la rue pour réintroduire l'imagerie des poètes. Un certain nombre de gens, dont Tennessee bien sûr et moi, se confrontaient à ce dilemme : comment tenir un public, lui faire éprouver des émotions avec une langue qui ne serait pas exactement familière.
La première réussite de Tennessee, qui fut un vrai pas en avant, fut *La ménagerie* plus que *Le tramway. Le tramway* était plus flashy, plus sexy, une réussite plus commerciale, car son histoire était plus accessible au public. Cette façon de trouver une voix unique m'a inspiré. Il avait quelques années de plus que moi et j'ai ressenti que je pouvais poursuivre dans cette direction avec confiance. J'avais tatonné pendant des années pour trouver ma voix. J'avais voulu écrire une pièce sans transition d'aucune sorte. Il y aurait l'élan direct de l'histoire dès

Journal12_NTA_220X320_Mise en page 1 28/01/14 09:36 Page21



la première minute, chaque scène serait coupée dès que possible et les scènes suivantes commenceraient le plus tard possible. *Le commis voyageur* a été construit comme ça et il n'avait pas grand chose à voir avec Tennessee. Ce qui m'a encouragé, c'est que personne d'autre n'aurait pu écrire *Le tramway*. Voilà une écriture qui appartenait à cet auteur et pas à six autres. On pouvait à nouveau entendre la voix d'un poète au théâtre. J'ai apprécié ça.» Quant à Elia Kazan, il était selon Miller « notre meilleur metteur en scène… Dans *Le commis voyageur* ou *Le tramway*, il arrivait à créer un réalisme psychologique sous une surface non réaliste et ça c'était sa plus grande force à cette époque.»

Interrogé sur le lien entre la politique et l'art dramatique, Miller souligne que l'art dramatique, le théâtre, est manifestement, éminemment public dans un temps historique. « Il prospère lorsque l'évolution d'une société a atteint un certain point. Mais on sait que la politique est incrustée dans toute œuvre d'importance. Je ne comprends pas pourquoi les gens essaient de séparer les deux éléments. C'est une seule corde tressée. On ne peut séparer. Je ne suis pas un spécialiste du grec mais je pense me souvenir que les Grecs appelaient les gens qui n'avaient pas de sens social des idiots, signifiant que le *id*, le ça, était dominant dans leur pensée. C'est ce que le mot signifie. Le souci du destin de l'homme, le destin de leur société, c'est à dire ne pas évoluer vers un désordre néfaste, est implicite dans toutes leurs grandes tragédies, ou parfois explicite. Œdipe n'est pas seulement une pièce sur le mort d'un père et d'une mère. Son désastre arrive parce qu'il y a un fléau qui tue les gens dans cette ville. Ce n'est pas un « soap » sur l'inceste. C'est une tragédie sur le destin d'une communauté. Hamlet n'est pas juste le fils d'une mère qui batifole avec un homme qui a assassiné son mari. C'est le Prince du Danemark et quand il est dit « il y a quelque chose de pourri dans le royaume du Danemark », c'est pour attirer l'attention sur le fait que ce pays doit être gouverné. La politique américaine est implicite dans l'ensemble du *Commis voyageur*. *Le commis voyageur* est proche de l'occupation universelle de la société contemporaine – pas seulement en Amérique mais partout. Tout le monde vend et tout est à vendre.

d'après le *Michigan Quaterly Review*, interview réalisé par Colby H. Kullman

LE COMMIS VOYAGEUR SUR SCÈNE ET À L'ÉCRAN

La première production de Broadway fut jouée 742 fois avec le comédien Lee. J. Cobb dans le rôle de Willy, sous la direction d'Elia Kazan. Elle reçut une avalanche de prix :

- Prix Pulitzer 1949, catégorie drame, à Arthur Miller
- New York Drama Critics' Circle Award 1949 de la meilleure pièce
- Aux Tony Awards 1949 :
  - Meilleure pièce à Arthur Miller
  - Meilleur auteur à Arthur Miller
  - Meilleur acteur dans un second rôle catégorie pièce, à Arthur Kennedy
  - Meilleurs décors à Jo Mielziner
  - Meilleur producteur à Kermit Bloomgarden et Walter Fried
  - Meilleur metteur en scène à Elia Kazan
- Theatre World Award 1949 à Cameron Mitchell

Jayne Mansfield joua dans une production à Dallas, en octobre 1953. Sa performance attira l'attention de Paramount Pictures qui décida de l'engager pour ses films.

La pièce a été reprise à Broadway à quatre reprises,
En 1975 avec George C. Scott qui fit aussi la mise en scène dans le rôle de Willy, et Harvey Keitel en Happy.
En 1984 avec Dustin Hoffman
En 1999 avec Brian Dennehy
En 2012 dans une mise en scène de Mike Nichols, avec Philip Seymour Hoffman.

Christopher Lloyd (Doc Brown dans *Retour vers le futur*) incarna aussi le *Salesman* en 2010 à la Weston Playhouse de Weston, Vermont.
Volker Schlöndorf en a tourné une version pour la télévision en 1985, avec Dustin Hoffman, Kate Reid, John Malkovich, Stephen Lang et Charles Durning. Le film fut nominé aux Emmy awards et reçut quatre récompenses au Golden Globe.

Journal12_NTA_220X320_Mise en page 1 28/01/14 09:36 Page22

LE CABARET DE

Olivier Py est le premier artiste à la tête du Festival d'Avignon depuis Jean Vilar… Un événement… Olivier Py est aussi auteur et nous a promis pour l'édition 2014, une comédie politique qu'il est en train d'écrire, *Orlando ou l'Impatience*. Mais en attendant ce rendez-vous, on se réjouit de retrouver Olivier Py dans son rôle favori : celui de Miss Knife, reine de la nuit. Plumes, paillettes et faux-cils chargés de rimmel, Miss Knife est une diva aux allures d'Ange bleu, qu'il décrit comme « la comédie satirique de l'ensemble de mon œuvre». Au fil de 17 romances, teintées d'humour, douloureuses ou insolentes, accompagnées d'excellents musiciens, un tour de chant décalé aux troubles parfums de nostalgie, accueilli en partenariat par Angers Nantes Opéra et le Nouveau Théâtre d'Angers.

OLIVIER PY / STÉPHANE LEACH

C'est la nuit, dans ce paradis de tristesse où les hommes se parlent pour se dire ce qu'ils n'osent pas se dire le jour, qu'elle apparaît. Dans son strass d'un autre âge, sous ses plumes noires, perchée sur d'infinis talons aiguilles, elle égrène des romances douloureuses ou insolentes. Exaltant tous les espoirs déçus, les amours détraquées, les rêves piétinés et les jouissances troubles, elle enjôle le public et le fait participer à son sacrifice de music-hall. Car il s'agit d'entendre au cœur de la nuit les mélodies et les poèmes inquiets qui raccommodent notre rapport au monde.

« C'est parce que je suis en phase avec moi-même depuis mon plus jeune âge que j'ai pu me travestir. Quand vous avez perdu beaucoup de plumes dans vos combats, il vous reste une solution : les mettre sur vos fesses ! Toute cette souffrance d'être un homme, j'ai voulu en faire quelque chose. Sans tomber dans la singerie de la castration, je voulais me débarrasser de cette créance du désir masculin qui créé du désir. Je me suis donc transformé en femme, en Miss Knife.
C'est une créature de rêve dans tous les sens du terme. Je l'aime parce qu'elle représente tous les vécus de toutes les figures de femmes que j'ai rencontrées, admirées, ou imaginées. […] J'ai cela au plus profond de moi-même. Je ne joue pas Miss Knife, elle fait partie de moi. Elle, c'est moi. Quand je me travestis, je ne fais pas cas de mon identité sexuelle. On n'est pas assigné à son identité sexuelle lorsque l'on fait le travesti. »

Olivier Py

Journal12_NTA_220X320_Mise en page 1 28/01/14 09:36 Page23

MISS KNIFE

REVUE DE PRESSE

Strass, plumes blanches ou noires, talons aiguilles et maquillage outrancier, la miss Knife d'Olivier Py a parfois des allures d'Ange bleu et de Marlène Dietrich, parfois les airs plus sombres de Barbara. Les chansons sont mélancoliques ou pleines d'humour. Elles parlent d'amour et de domination, jamais vraiment au premier degré, toujours décalées. En travesti foufou, Olivier Py nous séduit et nous émeut avec ses romances douloureuses. Que le futur directeur du Festival d'Avignon fasse preuve de cette insolence et de cette liberté d'esprit nous ravit.

Sylviane Bernard-Gresh. *Télérama*

Olivier Py crée un personnage inouï. La classe cravachée de Marlène, les fêlures de tendresse et l'ironie de Barbara, l'esprit aiguisé de Juliette, la fulgurance explosive d'Ingrid Caven… Un spectacle viscéral, bouleversant et intense !

La Terrasse

Plumes, paillettes et lamés déclinés en blanc, en noir et pour finir en rouge ; porte-jarretelles sur fesses rebondies ; larges épaules dénudées ; rimmel, faux-cils et sur la tête un chapeau-claque. Du travesti de cabaret Olivier Py porte avec délectation tous les falbalas. Sitôt que Miss Knife surgit sur la scène… ce n'est pas la diva qui sourit sous le projecteur, mais le clown triste. Rictus rouge sur masque blanc, habit de fête et cœur en berne, c'est Arlequin rongé par Pierrot… Implacables et hors mode, plus proche du Léo Ferré des années 50 que du rock contemporain, les textes sont trempés dans une noirceur que ne tempère nul attendrissement. Comme le dit Miss Knife : « Après deux chansons désespérées, voici une chanson désespérante. »

René Solis. *Libération*

D'ici cette date encore lointaine, place à « Miss Knife », sa « créature de rêve », avec ses nuitsd'amour et sa tristesse, ses plumes et ses rêves piétinés, ses souvenirs des cafés du 5e et son fabuleux *Tango du suicide*. Py donne de la hanche, du battement de cil, montre sa culotte, revêt une peau de gorille, joue la séduction, le sourire, un brin de dureté parfois, et tient le rythme, entouré de quatre musiciens complices. Il n'est jamais vulgaire, mais un travesti haut de gamme, cru et mélancolique. Les paroles des chansons sont de sa plume, les musiques de Stéphane Leach ou Jean-Yves Rivaud.

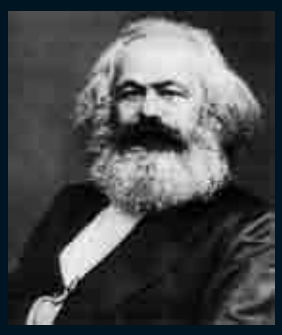
Odile Quirot. *BlogNouvelObs*

▪ **mardi 18 février à 19h30 - Grand Théâtre**

Journal12_NTA_220X320_Mise en page 1 28/01/14 09:36 Page24

CRÉATION

Après *Le père tralalère* et *Notre terreur,* deux spectacles d'exception, le Nouveau Théâtre d'Angers coproduit et accueille la première en France des nouveaux travaux de Sylvain Creuzevault et de ses camarades. Après la Révolution française, ils partent sur les traces des secrètes structures du mode de production capitaliste qui orchestrent les chants harmonieux et disharmoniques de notre vie sociale, avec pour passeur le très shakespearien Karl Marx et son opéra de critique et d'intelligence, *Le Capital*.
Sera-ce Enfer, sera-ce Paradis ? Ils nous ont assuré, ce sera une Difficile Comédie.



LE CAPITAL

DE **KARL MARX**

MISE EN SCÈNE **SYLVAIN CREUZEVAULT**

Dans une époque où, d'après eux, nous faisons insensiblement nôtre l'idée selon laquelle moins nous penserions plus nous serions heureux, il nous ont promis un spectacle irritant. Creuzevault a prévenu : « Il ne s'agira pas de rêves, ni d'utopie ; et de théâtre politique, c'est comme de rapport sexuel, il n'y en aura plus ! Ce sera de la comédie, pure, dure ». Nouvelle répétition où l'écriture est construite au fur et à mesure des jours, La Difficile Comédie prend son temps. Julien dit : « Moins d'accumulation de spectacles, plus de métier à tisser ». Vous les rencontrerez, ils ont leur franc-parler, et de la bonne humeur, et leurs femmes sont très belles.

Qui n'a pas rêvé du *Capital* ? Qui n'en a pas cauchemardé ? Texte douloureusement élaboré et inachevé, fruit d'un travail extraordinaire, édité en 1867, chant inaugural des consciences prolétaires et des combats socialistes révolutionnaires – manuel de méthode critique échevelé pour les uns, pour d'autres bon pour les poubelles de l'histoire ; en vérité très inconnu de la plupart des jeunes générations.
Ici, *Le Capital* est un nœud à défaire pour défiler la société de travail. Détours de l'imagination, écriture difficile, mises en situations des catégories théoriques, transformation de la critique en théâtre, exigence de la passion, mais aussi exercice de l'humour noir, ils nous ont confié qu'ils feront le spectacle le plus drôle du monde, et ceci avec les monstruosités inconcevables dont est capable le vampire mondial dans sa force historique.
Ils écrivent, parlent, dessinent, lisent, jouent, cherchent analogies, dressent tableaux, tracent routines, et chôment évidemment. L'une des comédiennes, Noémie, dit : « Les Traités d'économie politique sont la plupart du temps accoudés au zinc des vieux bistrots. C'est là seulement que s'enchevêtrent matière poétique et poétique de la matière ».

En mai 2013, ils nous ont laissé une petite note à votre attention que nous reproduisons ici intacte :
« Seulement un petit mot pour éviter d'éventuels malentendus. Nous ne peindrons pas en rose, loin s'en faut, le personnage du capitaliste et du propriétaire foncier, ni celui de l'archaïque ouvrier, ni Jacques Bonhomme le paysan, ni les pétro-subjectivités urbaines, ni les métaphysiciens de réseaux, ni les endettés du monde entier. Mais ces personnes n'interviennent dans La Difficile Comédie que comme personnification de catégories économiques, comme les grimaces des structures internes qui finissent par ôter toute possibilité d'apercevoir les visages dessous, au point de se demander si jamais ils eurent d'autres traits. Mais moins que toute autre encore notre perspective, qui consiste non pas à aimer les hommes mais ce qui les dévore, ne saurait rendre un individu singulier responsable de rapports et de conditions dont il demeure socialement le produit, quand bien même il parviendrait à s'élever, subjectivement, au-dessus de ceux-ci. »

Le Capital sera joué plus d'une centaine de dates sur d'importantes scènes publiques de France. De sa création mondiale au NTA en mars 2014, au printemps 2015, le spectacle ira à la rencontre des spectateurs à Valence, Toulouse, Tarbes, Marseille, Lorient, Montpellier, Grenoble, Annecy, Alès, Perpignan, Béziers, Mulhouse, en passant par un long séjour à Paris, à La Colline avec le Festival d'Automne, et des détours à Lisbonne au Portugal et à Barcelone en Espagne. Date fatidique, c'est le 18 mars 2014, jour anniversaire de l'insurrection de la Commune de Paris, que *Le Capital* sera offert en partage au public angevin.

- **du mardi 18 au vendredi 28 mars - T400**
- **Lundi au mercredi 19h30, jeudi et vendredi 20h30, samedi à 18h (relâche le dimanche)**
- **soirée enfants le 22 mars**

Le Capital est « un insolite opéra, à mi-chemin de Büchner et Wagner, autant que de Shakespeare et Brecht, qui met en scène le vampire occidental dans sa force historique, sa violence organique, ses ruses infinies ou, si l'on veut, sa « nature », entendons : sa prodigieuse aptitude à épouser, jusque dans les catastrophes inconcevables, l'apparence de la nécessité naturelle, à renaître de ses cendres, à vivre si goulûment de la mort elle-même. »
Jean-Pierre Lefebvre in avant-propos à Karl *Marx, Le Capital, Livre I*, Presses Universitaires de France, 1993, ouvrage publié sous la responsabilité de Jean-Pierre Lefebvre.

Journal12_NTA_220X320_Mise en page 1 28/01/14 09:36 Page25

MONDIALE

En septembre 2013, Sylvain Creuzevault donnait à lire à l'occasion de la présentation de saison au public angevin ce texte en s'excusant de ne pouvoir y participer, étant retenu en Lozère pour des répétitions :

Shakespeare fait quelque part la remarque que le monde entier est un théâtre. Il a oublié d'ajouter : forcé. Le mode de production capitaliste de la vie sociale est à la fois sa propre scène, son propre décor, son propre texte, ses propres acteurs, dont les spectateurs ne peuvent être, d'occasion, spectateurs, que parce qu'ils en sont d'abord les acteurs forcément enrôlés, pris dans les rets d'un texte dont ils ne peuvent être les auteurs, puisque le capitalisme est par essence, un théâtre sans auteur.
Karl Marx a passé sa vie à tenter de faire apparaître cette absence : vous conviendrez qu'il n'est pas facile, mesdames et messieurs, de faire apparaître une absence en tant qu'absence sans que sa forme d'apparition par là-même la nie. Il y faut toute une force d'abstraction. À la surface de la vie sociale, les effets de cette absence apparaissent, eux bel et bien présentement en nous comme masques qui trompent sur leur lieu de naissance. L'absence est un lieu de rencontre assez particulièrement amusant pour se donner rendez-vous, et généralement on ne s'y voit guère.
Karl Marx a taillé une poésie avec ce qui dévore les hommes, afin qu'ils puissent finir un jour par dévorer la vie. Il voulait avec son œuvre terrible provoquer en nous-mêmes un combat difficile : celui qui oppose l'absence réelle de cet auteur du théâtre forcé qu'est le monde et la présence réelle d'un spectre qui continue plus que jamais – bien que sa forme soit pour le moment indéfinie, peut-être même à jamais indéfinissable – de hanter ce monde. Nous ne nommerons pas la chose ici de peur que son Nom ne procède à la disparition de la hantise. Ce serait quitter le Théâtre pour entrer dans l'Assemblée.
Notre théâtre, quant à lui, n'est pas le lieu qui peut accueillir *Le Capital* en tant qu'analyse critique de l'Économie Politique. Il peut en revanche exposer chacun des tourments de ses sujets automates. Il peut se moquer de chacun de nous, et en chacun de nous de cette illusion aimable et primordiale selon laquelle nous serions libres. Ah ! Scusi ! Pauvres hères que nous sommes ! Car, de Liberté, nous n'en voyons pas même le début du commencement de l'cuisse, comme d'ailleurs nous n'en avons jamais aperçu précisément l'début du concept. La liberté on sait pas du tout ce que c'est. Tout aussi bien, elle pourrait être ce qui consiste à avoir seulement conscience de son absence. Tout au plus, puissé-je avancer une hypothèse : que vivre libre sous un mode capitaliste de la production revient à une liberté sous condition de produire La condition fondamentale d'existence du capitalisme : la survaleur. Pour vivre libre, il me faut avec de l'argent faire + d'argent. Il me faut être un faiseur-de-plus comme l'écrit Marx. Sine qua non.
Une autre hypothèse en découle : la Liberté, devenue le fétiche des sociétés modernes dans lequel règne le mode de production capitaliste, s'annonce comme une immense accumulation de ressentiments. Argent et Liberté ne sont qu'une et même chose, à l'infime différence près évidemment que nous sommes assurés avec de l'argent d'obtenir contre lui n'importe quelle liberté (une marchandise), et qu'il est plutôt assuré qu'on obtienne, en échange d'être ce qu'on ignore encore que la Liberté fait être, des nèfles. Vous comprendrez que ça excite la guerre civile.

Dans la rue, c'est une tragédie, même banale. Sur les planches, c'est une farce, même banale. Mais nous avons tant de figures du coup, des galeries pleines de figures : la Commedia dell'arte nous jalouse. Faire du théâtre, fût-il, et il le sera, le plus difficile qui soit, du *Capital,* c'est faire dans l'masque, sorte de boutique dans laquelle on trouve véritablement n'importe quoi. Une hypocrisie de l'hypocrisie.
Mais je vous l'ai déjà écrit sous forme rigolée : de théâtre politique il n'y en a pas. De fonction sociale à la représentation, nenni ! On ne nous y reprendra plus. Nous protégeons le théâtre, nous tenterons de ne pas lui faire subir ce que notre temps nous fait subir : cet effondrement généralisé de la sensibilité dans l'idéologie marchande. Ce n'est certes pas la tâche du théâtre que de nous faire sortir du capitalisme, mais il peut bien par contre nous faire rire au point que du sujet capitaliste sorte de nous. De te fabula narratur.
Une précision pour finir : il existera une séparation entre le théâtre tel que je continue de le penser, c'est-à-dire comme Art de l'acteur, entre lui, sa pratique, son écriture, et quelque singerie d'opinion d'ordre politique qu'on aura gré de me mettre sur le dos, et auxquelles la célébrité de notre auteur ne serait pas le cas échéant sans responsabilité. Ainsi je vous le dis direct : je hais notre temps, comme d'autres jadis haïssaient leur père. Et je cherche à me faire anti-contemporain par un long, immense et raisonné hurlement de la pensée. Ainsi faisons de la fumée sans feu : je suis anti-capitaliste, anti-progressiste, anti-rencontre avec le public, ne m'intéresse qu'à ce qui me fait perdre mon calme, ab irato mains nues, ne trouve pas particulièrement de charme à l'atome, notre avenir.

Sylvain Creuzevault. 4 septembre 2013

Journal12_NTA_220X320_Mise en page 1 28/01/14 09:36 Page26

TENDANCE MARX

Le Capital de Karl Marx ne figure pas dans la liste des best-sellers de la rentrée, et pourtant… cet ouvrage de plus de 1000 pages ne s'est jamais si bien vendu, si l'on en croit la maison d'édition Karl Dietz qui a dû temporairement annoncer la rupture des stocks en Allemagne… La crise est passée par là et qui mieux que Karl Marx pour tenter de comprendre les soubresauts d'un monde malade. Si _Le Capital_ continue de passionner les économistes du XXIe siècle, il semblerait inspirer surtout les artistes. Marx est tendance… La preuve en quelques œuvres originales…

KARL MARX EN MANGA

Le Capital vu par les Japonais se décline en images. Un manga mi-roman mi-document où un certain Robin qui vend des fromages sur un marché rencontre Daniel, un jeune financier aux dents longues… Robin se rebelle contre l'idéal de classe moyenne de son père. Grâce aux capitaux fournis par Daniel, Robin crée une fromagerie industrielle. Mais pour rentabiliser, il faut augmenter les cadences de production et réorganiser le travail des ouvriers… Et nous voici au cœur des rouages du capitalisme.… Ajoutons que la préface est signée Olivier Besancenot. **(Edition Soleil)**

KARL MARX EN DVD

En 1927 Sergueï Eisenstein qui avait envie de réaliser un film d'après *Ulysse* décide plutôt de filmer *Le Capital* en s'inspirant des méthodes littéraires de James Joyce. Bien sûr il ne trouve personne pour financer ce projet colossal : ni la société de distribution Gaumont ni le Comité central ni les compagnies hollywoodiennes.
80 ans plus tard, le cinéaste allemand Alexander Kluge parvient à réaliser une adaptation du « Kapital » dans le prolongement du projet d'Eisenstein, soit un film de 10 heures (qui est sorti en 3 DVD), sous le titre *Nachrichten aus der ideologischen Antike. Marx, Eisenstein, Das Kapital*. Des critiques l'ont comparé à une sorte de « marathon marxiste » où de nombreux invités se succèdent. On y rencontre notamment la biographe d'Eisenstein, Oksana Bilgakova, le philosophe Peter Sloterdijk, l'actrice Sophie Rois, le réalisateur Tom Tykwer, le poète Hans Magnus Enzensberger et de nombreuses personnalités allemandes. Tous ces intervenants multiplient citations, conclusions ou digressions, en alternance avec des séquences cinématographiques et des pages pleines d'humour avec le chanteur de cabaret Helge Schneider ou un groupe d'hommes de Néanderthal lisant Marx...
Nachrichten aus der ideologischen Antike. Editions Suhrkamp

KARL MARX EN PEINTURE

Yüksel Arslan est un artiste originaire d'Istambul. En 1975 il publie *Le Capital-Artures soit 30 tableaux d'après Le Capital de Karl Marx*. Une œuvre qui sera exposée à la Galerie 3 + 2 à Paris en 1979. « Le 4 juillet 1969, je prends une petite décision : mettre en images *Le Capital*. Faire une série : *Le Capital-Artures* ! Je me retire du petit Monde des Arts pour lire "la Grande œuvre", et travailler jour et nuit pendant six ans à la réalisation de certains tableaux (la Crise, la Circulation du Capital, la Plus-Value, l'Accumulation du Capital...) avec les notes et dessins préparatifs dans mes cahiers, dure de sept à huit mois. Avant même de terminer la rédaction de l'Avertissement du livre que je projette de publier, les éditeurs font la queue chez moi.»
**Le Capital - 30 tableaux d'après Karl Marx,
éditions Maloine 1975**

Journal12_NTA_220X320_Mise en page 1 28/01/14 09:36 Page27

KARL MARX EN MUSICAL

La plupart des comédies musicales voient le jour à Broadway. Mais c'est en Chine que des producteurs audacieux ont eu l'idée d'adapter en danse et en chansons… *Le Capital* de Karl Marx. Le musical est créé en 2010 sur la scène du Théâtre Majestic à Shanghai avec une star locale, Xu Zheng. En deux heures, on y voit beaucoup de références quotidiennes : une scène de danse est inspirée par la vague de suicides dans le groupe Foxconn à Shenzhen. De nombreux salariés exploités se sont suicidés en se défenestrant. Dix des 14 sauts ont été mortels. Le spectacle sera léniniste, pas lénifant, avait promis le metteur en scène He Nian. L'agence Xinhua a fait ainsi l'éloge de la pièce : «un mélange d'humour noir, de satire réaliste et de comédie musicale de Broadway». «Le spectacle aidera les gens de la rue à comprendre pourquoi la crise financière s'est produite», affirmait un professeur d'économie de Shanghai. Le final était naturellement une version à la chinoise de l'*Internationale*.

MARX EN CARTOON

Dans **Marx Reloaded**, l'Anglais Jason Barker enquête sur la pertinence des idées de Marx dans le contexte de la crise économique et financière de 2008-09 en interrogeant d'éminents spécialistes de Marx : Michael Hardt, Antonio Negri, Nina Power, Jacques Rancière, Peter Sloterdijk, Alberto Toscano. Le tout est entrecoupé de séquences animées. On y voit Marx discuter avec Trotsky qui offre à Marx, derrière ses lunettes de soleil, le choix entre la pilule bleue ou rouge en pariant sur le sort de l'humanité, ou Marx esquiver les balles à l'aide de son livre *Le Capital* en ralentissant le temps… Des parodies de *Matrix*, bien sûr…

KARL MARX À LA RADIO ET AU THÉÂTRE

Helgard Haug et Daniel Wetzel, à la scène « Rimini Protokoll », ont eux aussi adapté *Le Capital*. D'abord pour la scène au théâtre de la ville de Düsseldorf en 2006, une pièce qui a obtenu le « Mülheimer Dramatikerpreis », un prix très recherché sur les scènes allemandes. Leur pièce radiophonique *Karl Marx, Le capital, Tome premier* a ensuite remporté le prix allemand le plus prestigieux, le «Hörspielpreis der Kriegsblinden ». Pour ces metteurs en scène, « *Le Capital* est un texte dramatique : non pas une comédie, mais une pièce tragique ».

ET EN POCHE

Le Capital Livre 1 (992 pages)
Editions Presses Universitaires de France - PUF
Avant-propos, introduction et notes par Jean-Pierre Lefebvre.

EXTRAIT

À première vue, une marchandise semble une chose tout ordinaire qui se comprend d'elle-même. On constate en l'analysant que c'est une chose extrêmement embrouillée, pleine de subtilités métaphysiques et de lubies théologiques. Tant qu'elle est valeur d'usage, elle ne comporte rien de mystérieux, soit que je la considère du point de vue des propriétés par où elle satisfait des besoins humains, ou du point de vue du travail humain qui la produit et lui confère ainsi ces propriétés. Il tombe sous le sens que l'homme modifie par son activité les formes des matières naturelles d'une façon qui lui est utile. La forme du bois, par exemple, est modifiée quand on en fait une table. La table n'en reste pas moins du bois, chose sensible ordinaire. Mais dès qu'elle entre en scène comme marchandise, elle se transforme en une chose sensible suprasensible. Elle ne tient plus seulement debout en ayant les pieds sur terre, mais elle se met sur la tête, face à toutes les autres marchandises, et sort de sa petite tête de bois toute une série de chimères qui nous surprennent plus encore que si, sans rien demander à personne, elle se mettait soudain à danser.

Karl Marx in *Le Capital*, Livre I, chapitre 1, PUF, 1993, traduction Jean-Pierre Lefebvre

BIBLIOGRAPHIE

Abrégé du Capital de Karl Marx par Carlo Cafiero
Cet abrégé de 1878 nous livre l'essentiel de l'analyse faite par Karl Marx dans le Livre I du Capital, du régime capitaliste. Destiné à un public populaire, ce «digest» a été approuvé par Marx lui-même.
(Editions Le Chien rouge)

Le capital au XXIe siècle par Thomas Piketty
À partir d'un immense travail statistique, cet ouvrage analyse la dynamique de la répartition des revenus et des patrimoines du XVIIIe siècle à nos jours, avant d'en tirer des conclusions prospectives pour notre siècle. **(Le Seuil)**

Marx. Relire Le Capital par Franck Fischbach
Où l'on montre que Marx ne peut être actuel qu'à la condition qu'on actualise *Le Capital.* **(Editions PUF)**

La fin de l'homme rouge ou le temps du désenchantement par Svetlana Alexievitch
Cette journaliste russe donne la parole à *l'Homo sovieticus*, élevé dans le culte de Lénine, Staline et de l'héroïque Armée rouge, et pris dans la tourmente de l'effondrement de l'utopie communiste. Des témoignages bouleversants. Prix Médicis essai 2013. **(Editions Actes sud)**

« Un demi-siècle après lui, il n'est pas un marxiste qui puisse se vanter d'avoir vraiment compris Karl Marx.»
Lénine

Journal12_NTA_220X320_Mise en page 1 28/01/14 09:36 Page28

HOMMAGE À KARL MARX PAR SON AMI FRIEDRICH ENGELS

Philosophe et théoricien socialiste allemand, Friedrich Engels fut le grand ami de Karl Marx. C'est ensemble qu'ils rédigèrent un texte destiné à rendre accessibles à tous les principes communistes, le *Manifeste du Parti communiste*, publié anonymement en février 1848. Après la mort de Marx, Engels assurera, à partir des brouillons laissés par son auteur, la rédaction définitive des tomes II et III du *Capital*.
Marx fut enterré dans l'indifférence générale le 17 mars 1883 au cimetière des indigents de Highgate à Londres. Peu de gens se réunirent sur sa tombe : Engels, Lessner, Liebknecht, Longuet, Lafargue… Engels prononça le discours ci-dessous, qui résume admirablement l'œuvre entière de cette vie.

« Le 14 mars, à trois heures moins le quart, le plus grand penseur de notre époque a cessé de penser à jamais. L'ayant laissé seul deux minutes nous l'avons retrouvé endormi… pour toujours. Qui saurait mesurer la perte qu'ont faite en lui la science de l'histoire et le mouvement prolétarien ? On ne découvrira que trop tôt la lacune que la mort de cet homme immense va laisser à combler dans le monde. Darwin a découvert la loi qui régit l'évolution de la nature organique, Marx a trouvé celle qui régit l'évolution de l'histoire humaine : le simple fait, – jusqu'alors étouffé par les envahissements de l'idéologie, – que les hommes doivent manger, boire, se loger et se vêtir avant de pouvoir s'occuper de politique, d'art, de science ou de religion ; que la production des matériaux immédiatement indispensables à la vie, le développement économique d'un peuple ou d'une certaine époque, forment la base sur laquelle se développent les institutions politiques, les idées juridiques, les opinions artistiques et même les conceptions religieuses de ce peuple ou de cette époque et que ce sont elles qui les expliquent, loin d'en être la conséquence comme on le pensait avant Marx. Mais ce n'est pas tout. Marx a trouvé aussi la loi qui régit le mouvement de la production capitaliste de nos jours et de la société bourgeoise qu'elle a formée. En découvrant la plus-value il a introduit la lumière dans les ténèbres que l'économie bourgeoise et les critiques socialistes n'avaient pu encore éclairer.

Deux découvertes de cet ordre peuvent suffire à une vie. Heureux celui qui en eût fait une. Mais dans tous les domaines que Marx a soumis à son analyse, et ces domaines sont légion, il ne s'est jamais contenté d'un examen superficiel ; dans tous, même en mathématiques, il a découvert quelque chose. Tel était le savant. Mais le savant chez Marx n'était même pas la moitié de l'homme. La science était à ses regards une force qui meut l'histoire, une puissance révolutionnaire. Quelque joie qu'il pût concevoir d'une découverte scientifique dont les effets ne se pouvaient encore prévoir, il était plus heureux encore de celles qui amenaient immédiatement une révolution de l'industrie et une évolution de l'histoire. Aussi a-t-il suivi avec le plus grand soin les découvertes qu'on a faites dans le domaine de l'électricité, et notamment, en dernier lieu, celles de Deprez. Car Marx fut avant tout un révolutionnaire. Collaborer de façon ou d'autre à renverser la société capitaliste et l'organisation de l'État qu'elle a créée, contribuer à la libération du prolétariat de notre époque qu'il avait éclairé d'abord sur sa situation, sur ses besoins, et sur les conditions de son affranchissement, telle était sa vraie vocation.

Son élément était la lutte. Il a lutté avec une passion, une persévérance et un succès bien rares. En 1842, c'est dans la *Rheinische Zeitung*, en 1844 dans le *Vorwärts* de Paris, en 1847 dans la *Deutsch Brüsseler Zeitung*, en 1848 et en 1849 dans la *Neue Rheinische Zeitung* ; enfin, de 1852 à 1861, dans la *New York Tribune* ; ajoutez une foule de brochures de combat, et les travaux que Marx a fournis dans les diverses sociétés de Paris, de Bruxelles et de Londres, jusqu'au jour où l'Association Internationale des Travailleurs est venue couronner le tout […] et vous aurez encore un résultat dont un homme peut être fier quand bien même il n'eût rien fait d'autre. » Et c'est pourquoi Karl Marx fut l'homme le mieux haï et le mieux calomnié de son temps. Absolutistes ou républicains, les gouvernements l'ont chassé ; conservateurs ou démocrates, les bourgeois l'ont diffamé à l'envi. Il a balayé ces insultes comme des toiles d'araignée et n'y a prêté d'attention que sous la pression de circonstances impérieuses. Il est mort honoré, aimé et respecté par des millions de collaborateurs révolutionnaires, des mines de Sibérie jusqu'en Californie, en passant par l'Europe et l'Amérique ; et je puis dire que, s'il avait encore bien des adversaires politiques, il n'avait pas un ennemi personnel. Son nom vivra dans la suite des siècles ; son œuvre aussi. »

Friedrich Engels
cité dans *Karl Marx vie et œuvre* de Otto Rühle,
traduction Alexandre Vialatte. Éditions l'Entremonde

KARL MARX : 1818 - 1883

5 MAI 1818 - Naissance de Karl Heinrich Marx à Trèves, en Allemagne, fils de Heinrich Marx, avocat issu d'une famille de rabbins et de marchands, converti au protestantisme, et de Henriette née Pressburg.

26 AOÛT 1824 - Marx est baptisé dans le luthéranisme, tout comme son frère et ses cinq sœurs.

MARS 1836 - Marx part poursuivre ses études de droit à Berlin. Il présentera sa thèse de doctorat *Différence de la philosophie de la nature chez Démocrite et Epicure*, à l'Université d'Iéna.

OCTOBRE 1842 - Marx devient rédacteur en chef du *Rheinische Zeitung* et s'installe à Cologne. La Gazette est interdite en janvier 1843.

19 JUIN 1843 - Marx épouse son amie d'enfance Jenny von Westphalen, issue d'une famille aristocratique prussienne, avec laquelle il s'est fiancé secrètement en 1836.

11 OCTOBRE 1843 - Karl et Jenny Marx arrivent à Paris et s'installent rue Vaneau

28 AOÛT 1844 - Marx rencontre Friedrich Engels, de passage à Paris.

SEPTEMBRE 1845 - Marx et Engels commencent l'écriture de *L'Idéologie allemande*.

JANVIER 1847 - Marx s'installe à Bruxelles et y publie *La misère de la philosophie*.

FÉVRIER 1848 - Marx et Engels publient en brochure le *Manifeste du Parti communiste*, 1ère déclaration de la doctrine socialiste.

27 AOÛT 1849 - Marx arrive à Londres, 4, Anderson Street à Chelsea.

14 AVRIL 1852 - Franziska, fille de Karl et Jenny Marx, meurt à Londres.

AOÛT 1852 - Marx publie son 1er article dans le *New York Daily Tribune*.

JANVIER 1859 - Marx termine sa *Contribution à la critique de l'économie politique*.

16 AOÛT 1867 - Marx achève la correction des dernières épreuves du 1er tome du *Capital* qui sera publié le 14 septembre.

2 AVRIL 68 - Sa fille Laura épouse Paul Lafargue.

23 SEPTEMBRE 1871 - À l'issue de la Conférence de Londres de l'AIT, Marx fait adopter le principe de la constitution du prolétariat en parti politique dans chaque pays.

JUILLET 1872 - Le 1er volume de *Das Kapital* est publié en français.

2 DÉCEMBRE 1881 - Jenny Marx meurt d'un cancer au foie à Londres.

20 FÉVRIER 1882 - Marx commence un séjour à Alger et revient à Londres en octobre en passant par Cannes et Monte-Carlo.

11 JANVIER 1883 - Jenny Longuet (fille de Marx) meurt d'un cancer à Argenteuil.

14 MARS 1883 - Karl Marx meurt paisiblement à Londres, dans son fauteuil.

Journal12_NTA_220X320_Mise en page 1 28/01/14 09:36 Page29

CURIOSITAS

Suite du cycle Curiositas initié en 2011… Deux nouveaux-rendez-vous hors piste, objets inédits, de toutes formes et de format inhabituel (souvent moins d'une heure). Répétées durant 3 jours, les Curiositas sont ouvertes au regard du public le quatrième jour. Pour cette troisième saison 2013-14, le NTA propose une contrainte : s'appuyer sur des textes non dramatiques et privilégier des questions issues du champ des sciences humaines. Les Curiositas de cette cuvée printanière sont confiées successivement à deux jeunes artistes de la région, Pauline Bourse et Denis Fouquereau.

PRENDRE LA PAROLE / PRENDRE LE PLATEAU SUR LES TRACES DE DELEUZE

Pauline Bourse

« L'art c'est ce qui résiste »
Gilles Deleuze (*Pourparlers*, 1972-1990)

Dans un de ses cours donné à l'Université de Vincennes en 1983, Gilles Deleuze interroge la prise de parole. Dans une société où les médias nous poussent à témoigner, donner notre opinion sur tous les sujets, Deleuze cherche alors à rendre consistance aux mots. Je souhaite utiliser ce cours comme point de départ, en partant de l'a priori que le théâtre est un endroit où l'on prend la parole et où l'on prend part à la cité (comme on prend le plateau). Interroger ainsi cette prise de parole théâtrale, autant que politique et frotter la philosophie de Deleuze – qui a beaucoup théorisé le cinéma – au théâtre.

Quels poids des mots (face au choc des photos) ? Pourquoi prendre la parole ? Qu'avons-nous à dire ? Est-ce que nous pouvons tout dire ? Avons-nous des choses à dire ? Qui parle ? Quand prendre la parole ? Quelle différence entre expression, témoignage, babillage, discours et parole artistique ? Comment le théâtre s'empare-t-il des mots ?
« Parler ça peut vouloir dire que chacun s'exprime. C'est le contraire de la philosophie. (…) La philosophie qu'est-ce que c'est ? La philosophie c'est quelque chose qui vous dit d'abord : tu ne t'exprimeras pas. (…) Il faut arriver à résister à ces forces qui nous forcent à parler quand on a rien à dire. C'est fondamental. »
Pour ce laboratoire, je serai accompagnée des comédiens Emilie Beauvais, Élise Roth, David Seigneur et Éric Charon.

Pauline Bourse

La compagnie Möbius Band

La compagnie Möbius-Band est installée à Tours depuis 2010. Elle cherche à mener des recherches dramaturgiques et scéniques, en adoptant pour la scène des textes non dramatiques et en collaborant avec des danseurs, plasticiens, vidéastes, musiciens. Ses créations traitent de la société contemporaine de manière détournée – en la poétisant par la langue et par la forme – afin de donner la distance nécessaire pour la penser. Elles proposent des expériences théâtrales ludiques qui s'appuient sur l'imaginaire. La compagnie invite ainsi à réfléchir tant sur ce qui fait théâtre que sur notre société. La compagnie a réalisé *À Gorge dénouée,* d'après les poèmes de l'auteur roumain Ghérasim Luca, et les adaptations théâtrales des romans de J. Gr. Ballard (*La Foire aux atrocités*), d'Arno Schmidt (*Miroirs noirs)* et de Louis-Ferdinand Céline (*Voyage au bout de la nuit).* En novembre 2013, elle crée *Bataille sur le grand fleuve,* un spectacle sur la colonisation française en Afrique noire.

Diplômée du master Mise en scène et dramaturgie de l'Université de Paris X-Nanterre, Pauline Bourse dirige la compagnie Möbius-Band depuis 2006. Depuis 2012, elle mène également des lectures publiques de textes théâtraux publiés chez Quartett. Elle a travaillé comme assistante à la mise en scène auprès de Bruno Geslin, Joël Jouanneau et Mireille Larroche. En 2013-2013, elle est professeure de théâtre au Conservatoire à Rayonnement Régional d'Angers. Elle anime régulièrement depuis 2012 des masterclass dans les conservatoires de théâtre de Nantes, Blois et Tours.

- **jeudi 3 avril 2013 à 18h et 21h / Scène de répétition NTA**
- **entrée libre sur inscription à rp@nta-angers.fr**

AUTOUR DU SUPER HÉROS

Denis Fouquereau

Bonjour à toutes et à tous.
Si j'ai présentement l'honneur que vous soyez en train de me lire dans cette colonne, c'est parce que le NTA m'a proposé de m'occuper d'un Curiositas.
Et, si je me souviens bien, j'ai dû répondre quelque chose du style «bah oui d'accord carrément».
Mais, franchement, moi, je suis comme vous.
Puisque, en fait, un Curiositas, qu'est-ce que c'est au juste...
Je n'en sait trop rien.
Mais... Je crois bien que c'est justement ça qui est potentiellement intéressant. Peu importe où l'on va, ce qui compte c'est comment on y va. Un petit peu comme dans une aventure en somme (attention je ne parle pas du département, il ne s'agit pas de prendre son baluchon et de sauter dans le premier train pour Montdidier). Enfin voilà, il me faudra tout de même partir d'une idée pour tenter de jouer à ce jeu du Curiositas.
C'est marrant ça comme appellation «Curiositas». Mmmh.
Alors... Par exemple, je ne sais pas vous, mais je trouve que «Curiositas» ça fait un peu super héros... Un peu comme Fantomas genre... En plus curieux et en moins soupe au lait... Un super héros qui serait doué de... Curiosité... Ce serait ça son super pouvoir !
Alors voilà, je pourrais m'amuser avec Curiositas à m'interroger sur ce phénomène de super héros, si cher à nos adolescents en pleine mutation corporelle. Pourquoi pas... En tout cas, afin de me plonger dans un processus de laboratoire, j'ai bien envie d'articuler cette recherche théâtrale avec des ambiances musicales et graphiques. J'inviterai à mes côtés un dessinateur, et pourquoi pas des musiciens, voire un prof de biologie, etc...
Ce seront mes compagnons de plateau et, tous ensemble, nous allons Curiositer. Mais tututut ! Je ne vais pas tout dévoiler maintenant.
Je préfère laisser la surprise, à vous, ainsi qu'à moi-même surtout ! Puisque, de toute façon, notre travail ne débutera qu'à compter du 7 avril.
Alors, en attendant, portez-vous bien !

Denis Fouquereau

Denis Fouquereau

Après le conservatoire d'art dramatique, il s'intéresse à la pratique du clown via différents stages avec notamment Alain Gautré, Tayeb Hassini, tout en continuant le théâtre, en participant à plusieurs ateliers de formation et de recherche du NTA (Babette Masson, Paul Desvaux, Jean-Louis Benoît). Il joue dans *Mr. Mockinpott* de Peter Weiss mis en scène par Loïc Méjean. Suivront *Héraclès, 12 Travaux* écrit et mis en scène par Laurent Rogero. Il joue également dans des spectacles de Frédéric Bélier-Garcia : *Yakich et Poupatchée* de Hanokh Levin, *La Princesse transformée en steak-frites* de Christian Oster, *Le Barbier de Séville*, opéra de Rossini. Il collabore avec des compagnies régionales comme la Cie Map, Madame Suzie, le Théâtre Icare. Il a également travaillé en partenariat avec Angers Nantes Opéra dans le cadre d'accompagnements d'élèves-spectateurs sous forme d'ateliers théâtre. Récemment il crée avec David Migeot *C'est un métier d'homme*, de L'Oulipo.
Parallèlement il a pratiqué la musique au sein de la fanfare À la gueule du Ch'val. Chanteur auteur interprète, il fut membre du groupe Henri Léon et les Autres (chanson théâtralisée) et a créé le spectacle musical *Les Reprises de l'Impossible* avec une mise en scène de Philippe Chasseloup.

- **jeudi 10 avril 2013 à 18h et 21h / Scène de répétition NTA**

Journal12_NTA_220X320_Mise en page 1 28/01/14 09:36 Page30

LA CONDITION

« J'ai toujours été obsédé par la mort. La mort, c'est la condition inadmissible de l'existence. », disait Ionesco. C'est en 1962 qu'il tente d'exorciser cette angoisse dans *Le roi se meurt*. Le roi Bérenger Ier se croit immortel. Il veut bien mourir, mais plus tard, quand il aura le temps, quand il décidera… Pourtant autour de lui son royaume est à l'agonie. Passant par des phases de déni, de révolte puis de résignation, il finit par se se détacher des liens matériels pour accepter l'inéluctable, sa propre fin. Le Théâtre de l'Ephémère du Mans relit cette farce métaphysique, où se côtoient poésie insolite et rire tragique. Un spectacle proposé dans le cadre de Voisinages.

LE ROI SE MEURT

DE **EUGÈNE IONESCO**

MISE EN SCÈNE **DIDIER LASTÈRE** ET **JEAN-LOUIS RAYNAUD**

LE ROI SE MEURT

Il était une fois un roi très vieux et très puissant, qui commandait aux astres et aux hommes, qui avait fondé toutes les villes, inventé toutes les machines, écrit toutes les œuvres, et qui était si occupé qu'il avait fini par croire qu'il était immortel.
Ce jour-là le Roi s'est réfugié dans les sous-sols de son palais en ruines, et tandis que le pays continue à se délabrer et qu'en surface la révolte gronde, la cour s'emploie à lui décrire son déclin irréversible, la dégradation de son pouvoir et de ses forces physiques, lui demande de lâcher prise.

Le Roi refuse d'admettre l'inéluctable :
« Je mourrai quand je voudrai, je suis le roi, c'est moi qui décide. »
La Reine Marguerite annonce alors le compte à rebours fatidique : « Tu vas mourir dans une heure et demie. Tu vas mourir à la fin du spectacle. »

Evidemment ce roi n'est pas un roi, il est chacun de nous, roi de sa propre vie. Et cette pièce n'est pas une pièce mais une tentative d'apprivoisement de cette histoire banale, extraordinaire et choquante qui nous rassemble : la mort nécessaire pour que la vie continue…
Avec ce texte puissant et insolite, d'une surprenante modernité et empruntant aux accents shakespeariens, Eugène Ionesco nous rappelle également que si Le Roi se meurt, c'est l'idée même de pouvoir absolu qui disparaît avec lui.

EUGÈNE IONESCO
ENTRETIEN AVEC PAUL LOUIS MIGNON

Paul-Louis Mignon : *La mort est-ce un thème qui vous hante ?*
Eugène Ionesco : C'est un problème qui hante tout le monde je crois, quotidiennement, et cette pièce est une sorte de libération de cette angoisse. Et de cette libération devraient en profiter j'espère aussi les spectateurs.

Paul-Louis Mignon : *Comment avez-vous eu l'idée du héros, de ce roi ?*
Eugène Ionesco : Ce roi s'appelle Bérenger comme le personnage principal de plusieurs de mes pièces. (…) Pour moi c'est l'homme universel. Tout homme est une sorte de roi qui est au centre de l'univers. L'univers lui appartient jusqu'au moment où tout cela s'écroule.

Paul-Louis Mignon : *Et l'univers de Bérenger est ici en train de mourir, de s'effondrer ?*
Eugène Ionesco : C'est lui-même qui s'effondre, c'est lui-même qui disparaît. Alors tout disparaît avec lui. Ce royaume énorme qui est le monde et qui est le nôtre tant que nous sommes là.

Paul-Louis Mignon : *Le roi Bérenger a deux femmes. Pourquoi ?*
Eugène Ionesco : Oui, il est bigame mais nous avons tous deux épouses : c'est la vie et la mort.

Paul-Louis Mignon : *Quelle est la signification du personnage du médecin qui est aussi un bourreau ?*
Eugène Ionesco : Ce médecin-bourreau représente en quelque sorte la conscience collective, la conscience objective. Il y avait donc les deux femmes autour du roi et il devait y avoir le chœur. C'est plutôt un modèle classique de théâtre, il fallait donc un chœur. Juliette la servante, le garde et le médecin forment ce chœur.

Paul-Louis Mignon : *Et donc au lever du rideau le roi apprend qu'il va mourir dans une heure et demie ?*
Eugène Ionesco : C'est ça. Et en une heure et demie il s'effraie évidemment, il n'y croit pas et puis alors il a peur et ensuite il se met en colère, il est vexé. Comment doit-il mourir sans qu'il accepte lui-même et puis sa peur se mêle à la résignation, à la nostalgie et petit à petit il abandonne, il abandonne son royaume, il abandonne les siens, ou il est abandonné par les siens, il s'oublie lui-même et dépouillé de tout, nu, il peut mourir.

Entretien du 13 janvier 1963. INA

LE DERNIÈRE MESSAGE DE IONESCO
Sur la pierre tombale de Ionesco au cimetière Montparnasse figurent ces mots :
« Prier le Je Ne Sais Qui
j'espère : Jésus-Christ. »

Journal12_NTA_220X320_Mise en page 1 28/01/14 09:36 Page31

HUMAINE

LE ROI

Je mourrai, oui, je mourrai. Dans quarante ans, dans cinquante ans, dans trois cents ans. Plus tard. Quand je voudrai, quand j'aurai le temps, quand je déciderai.

voisinages

- **du mardi 22 au vendredi 25 avril - T900**
- **rencontre à l'issue du spectacle le 23 avril**
- **soirée enfants le 25 avril**

Journal12_NTA_220X320_Mise en page 1 28/01/14 09:36 Page32

ATELIER DE FORMATION
ET DE RECHERCHE

Les Ateliers de formation et de recherche du NTA se succèdent depuis 1987. En incluant dans son projet artistique une activité de formation théâtrale destinée aux comédiens professionnels, dans les Pays de la Loire, le Nouveau Théâtre d'Angers a déjà proposé 92 Ateliers de Formation et de recherche, dirigés par des metteurs en scène ou des comédiens aux parcours exemplaires (voir « l'inventaire 2007-2010 » dans le numéro 6 du Journal).
Après un premier AFR animé, en début de saison, par le Théâtre des Lucioles (Elise Vigier, Pierre Maillet et Marcial Di Fonzo Bo) autour de Martin Crimp, le NTA a le plaisir d'accueillir un autre artiste remarqué : Julien Gosselin. Ce metteur en scène qui a séduit le Festival d'Avignon 2013 avec *Les particules élémentaires* de Michel Houellebecq, animera l'AFR n°93 en travaillant sur un autre roman contemporain.

AFR N° 93
THÉÂTRE ET ROMAN TOTAL

Il y a un an, mon équipe et moi-même travaillions sur *Les Particules élémentaires* de Michel Houellebecq, pour le présenter au Festival d'Avignon. Avant cela, je n'avais jamais touché au roman comme matière théâtrale et je crois qu'en moi s'opérait une forme de scission molle entre ce que je lisais en tant que metteur en scène et ce qu'étaient mes lectures personnelles. Ce que je recherchais pour le théâtre était pourtant clair : des textes contemporains, des formes poétiques puissantes, une construction qui chercherait du côté de tous les modes littéraires (narration, dialogue, poème, monologue, chanson...) une vision la plus panoramique possible du monde, une densité intellectuelle, un défi pour moi et pour les acteurs. Tout cela, bien évidemment, je l'ai trouvé dans le roman contemporain, du moins dans sa frange courageuse, celle du roman total, des romanciers d'aujourd'hui ambitieux thématiquement et littérairement. Mon travail de metteur en scène, je le sais, suivra encore ce chemin-là, et je souhaite pour cet atelier de formation et de recherche explorer aussi ces contrées. À l'heure ou j'écris ces lignes, je ne sais pas encore sur quel auteur précis se portera mon choix, mais il s'agira bien de roman contemporain, peut-être Houellebecq une nouvelle fois, peut-être pas.

Le roman, dans son adaptation à l'espace théâtral, offre une garantie tout à fait excitante. Il permet aux acteurs, comme au metteur en scène, de chercher. Il les oblige même à cela. La mise en scène d'un roman demande à tous de trouver des solutions, un maximum de solutions, pour qu'il passe au plateau. Le metteur en scène, ici, peut difficilement tout penser seul, derrière son petit bureau. Alors, nous chercherons ensemble, et parfois nous trouverons des solutions. Nous tâcherons d'explorer un maximum de modes, la narration, le poème, le simple dialogue théâtral aussi. Je serai accompagné de Guillaume Bachelé, qui fait la musique de nos spectacles. Tout ce que nous ferons sera, je le souhaite, en interaction avec lui.

Je veux que nous soyons ambitieux pour cet atelier.
J'amènerai avec moi un grand roman et il y aura du travail.
Deux données de départ suffisantes pour que la rencontre soit belle, et qu'on s'amuse un peu à faire du théâtre.

Julien Gosselin

LE METTEUR EN SCÈNE : JULIEN GOSSELIN

À l'âge de 19 ans, Julien Gosselin est reçu au concours de l'EPSAD (école professionnelle supérieure d'art dramatique à Lille, direction Stuart Seide) l'année même où il passe le baccalauréat. Trois ans plus tard, il sort de l'Ecole en tenant un rôle dans *Quel est l'enfoiré qui a commencé le premier ?* de Dejan Dukovski, mis en scène par Stuart Seide. Il s'affirme très vite comme metteur en scène et chef de troupe avec *Gênes 01* de Fausto Paravidino, d'où naîtra le collectif « Si vous pouviez lécher mon cœur » dont la première création, *Tristesse animal noir* d'Anja Hilling, sera programmée dans la première édition de Prémices ainsi qu'au Théâtre de Vanves. Repéré par Stanislas Nordey et Vincent Baudriller, Julien Gosselin est leur invité pour l'édition 2013 du Festival d'Avignon avec *Les Particules élémentaires* de Michel Houellebecq. En tant qu'acteur, on a pu le voir notamment au côté de Marina Hands dans *Lucrèce Borgia* mis en scène par Lucie Berelowitsch, *La précaution inutile ou le Barbier de Séville* de Beaumarchais, mis en scène par Laurent Hatat, (assistanat et jeu).

- **du lundi 16 juin au vendredi 4 juillet**
- **inscription : voir ci-dessous**

Contrairement à l'idée requise,
La parole n'est pas créatrice d'un monde ;
L'homme parle comme le chien aboie
Pour exprimer sa colère, ou sa crainte.

Michel Houellebecq, *La possibilité d'une île*

SCOOP !

En cadeau pour nos fidèles spectateurs et lecteurs, nous levons un coin de rideau sur la programmation de la saison 2014-15…
Le spectacle *Les Particules élémentaires* de Michel Houellebecq, mis en scène par Julien Gosselin, sera accueilli par le NTA en mai 2015…

CONDITIONS D'ADMISSION ET D'INSCRIPTION
La participation des stagiaires aux Ateliers de formation du CDN est gratuite. Les candidats, âgés de plus de 18 ans, enverront à l'adresse ci-dessous, par courrier ou email, un dossier curriculum vitae détaillé : photo d'identité, lettre indiquant les raisons qui le déterminent à vouloir s'inscrire pour participer à l'Atelier.
renseignements / inscription par email : marie-alix.escolivet@nta-angers.fr
Ateliers de Formation et de recherche - Centre dramatique national Pays de la Loire - Le Quai, 17 rue de la Tannerie / 49100 Angers
Tél. 02 44 01 22 44

Journal12_NTA_220X320_Mise en page 1 28/01/14 09:36 Page33

Saison 2013/14

ANNA	Scénario **Pierre Koralnik** / musique **Serge Gainsbourg** mise en scène **Emmanuel Daumas**	15 et 16 octobre **T900**
EN TRAVAUX	Texte et mise en scène **Pauline Sales**	4 au 6 novembre **THV Saint-Barthélemy**
PERPLEXE	**Marius Von Mayenburg** mise en scène **Frédéric Bélier-Garcia**	14 au 30 novembre **T400**
TAG	**Karin Serres** mise en scène **Anne Contensou**	26 novembre au 6 décembre **Salle Claude Chabrol**
ANTIGONE	**Sophocle** mise en scène **Adel Hakim**	10 au 12 décembre **T900**
PRÉLUDE À L'AGONIE	conception et mise en scène **Sophie Perez** & **Xavier Boussiron**	18 au 20 décembre **T900**
BRITANNICUS	**Racine** mise en scène **Jean-Louis Martinelli**	14 au 16 janvier **T900**
LE CAS JEKYLL	**Christine Montalbetti** d'après **Stevenson** mise en scène et jeu **Denis Podalydès**	22 au 24 janvier **T900**
HENRY VI	**William Shakespeare** mise en scène **Thomas Jolly**	Samedi 8 février **T900**
H6M2	d'après **William Shakespeare** mise en scène **Thomas Jolly**	3 au 6 février **Château d'Angers**
MORT D'UN COMMIS VOYAGEUR	**Arthur Miller** mise en scène **Claudia Stavisky**	12 au 14 février **T900**
MISS KNIFE CHANTE OLIVIER PY	**Olivier Py**	mardi 18 février **Grand Théâtre**
LE CAPITAL DE KARL MARX	mise en scène **Sylvain Creuzevault**	18 au 28 mars **T400**
LE ROI SE MEURT	**Eugène Ionesco** mise en scène **Didier Lastère** & **Jean-Louis Raynaud**	22 au 25 avril **T900**
TOUT SEMBLAIT IMMOBILE	mise en scène et scénographie **Nathalie Béasse**	12 au 16 mai **T400**
VOYAGE AU BOUT DE LA NUIT	**Louis-Ferdinand Céline** mise en scène **Françoise Petit**	samedi 24 mai **Grand Théâtre**

NOUVEAU THÉÂTRE D'ANGERS

NTA

Centre dramatique national Pays de la Loire
direction Frédéric Bélier-Garcia

Abonnement au Quai-forum des arts vivants :
spectacles proposés par
Le NTA-Centre dramatique national Pays de la Loire
Le CNDC-Centre national de danse contemporaine-Angers
l'EPCC Le Quai
renseignements & réservations :
02 41 22 20 20 - www.lequai-angers.eu

Nouveau Théâtre d'Angers
Centre dramatique national Pays de la Loire
direction Frédéric Bélier-Garcia
Le Quai-forum des arts vivants - Cale de la Savatte
tél. 02 44 01 22 44 - fax. 02 44 01 22 55
www.nta-angers.fr - contact@nta-angers.fr

Journal12_NTA_220X320_Mise en page 1 28/01/14 09:36 Page34

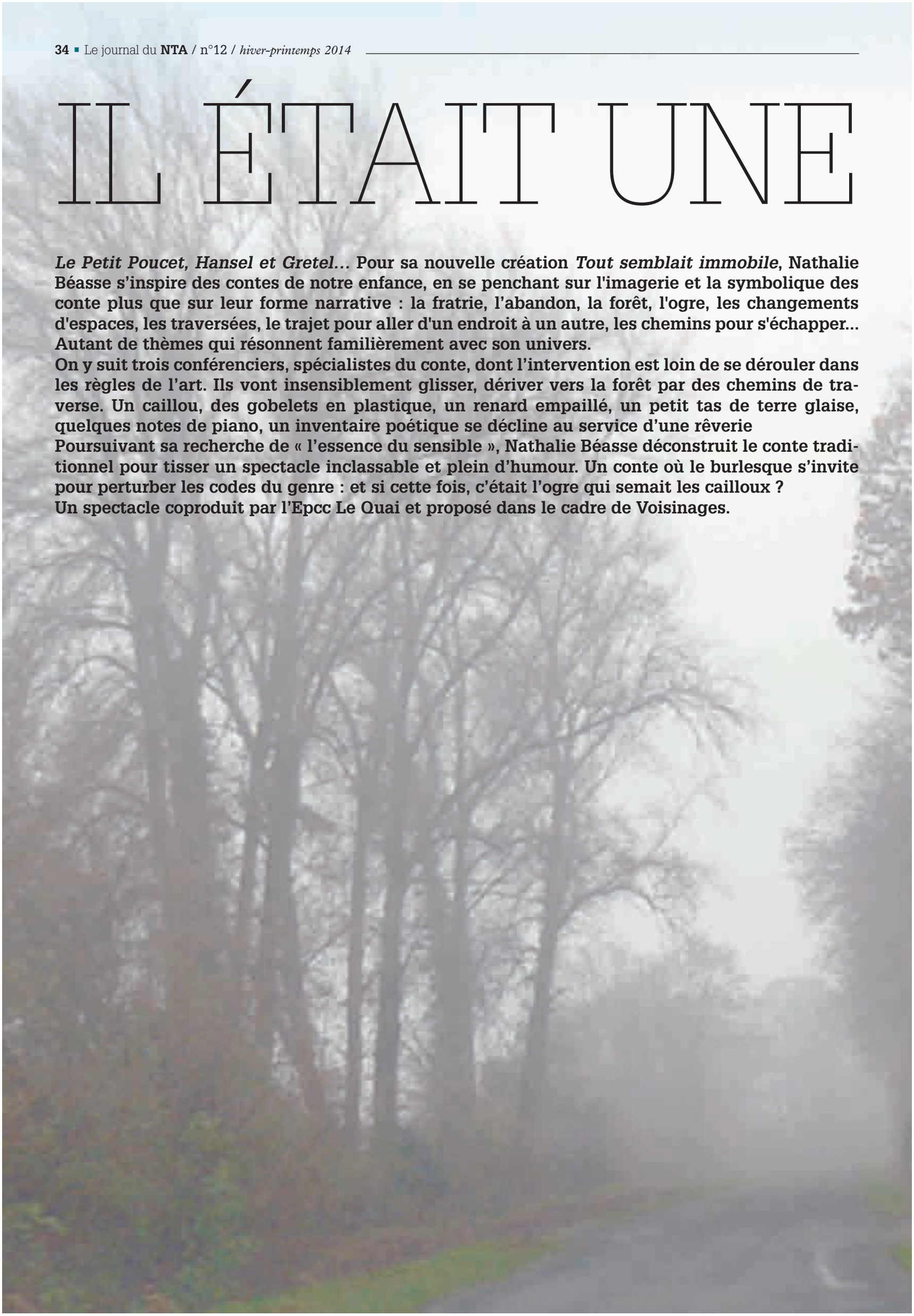
IL ÉTAIT UNE

Le Petit Poucet, Hansel et Gretel… **Pour sa nouvelle création *Tout semblait immobile*, Nathalie Béasse s'inspire des contes de notre enfance, en se penchant sur l'imagerie et la symbolique des conte plus que sur leur forme narrative : la fratrie, l'abandon, la forêt, l'ogre, les changements d'espaces, les traversées, le trajet pour aller d'un endroit à un autre, les chemins pour s'échapper… Autant de thèmes qui résonnent familièrement avec son univers.**

On y suit trois conférenciers, spécialistes du conte, dont l'intervention est loin de se dérouler dans les règles de l'art. Ils vont insensiblement glisser, dériver vers la forêt par des chemins de traverse. Un caillou, des gobelets en plastique, un renard empaillé, un petit tas de terre glaise, quelques notes de piano, un inventaire poétique se décline au service d'une rêverie

Poursuivant sa recherche de « l'essence du sensible », Nathalie Béasse déconstruit le conte traditionnel pour tisser un spectacle inclassable et plein d'humour. Un conte où le burlesque s'invite pour perturber les codes du genre : et si cette fois, c'était l'ogre qui semait les cailloux ?

Un spectacle coproduit par l'Epcc Le Quai et proposé dans le cadre de Voisinages.



Journal12_NTA_220X320_Mise en page 1 28/01/14 09:37 Page35

FOIS...

TOUT SEMBLAIT IMMOBILE

MISE EN SCÈNE ET SCÉNOGRAPHIE **NATHALIE BÉASSE**

voix images

- **du lundi 12 au vendredi 16 mai - T400**
- **soirée enfants le vendredi 16 mai**

Journal12_NTA_220X320_Mise en page 1 28/01/14 09:37 Page36

NATHALIE BÉASSE : EN CONNEXION AVEC L'ENFANCE

Qu'est-ce qui vous a conduit à cette nouvelle création sur le conte ?
Depuis assez longtemps, j'avais dans la tête l'idée du conte. Ma façon de découper la narration en tableaux, en chapitrages, avec des prologues... Dans *Happy Child* et *Wonderful World*, il y avait déjà ces thèmes communs au conte : la forêt, la fratrie, l'enfance... Je me suis dit qu'il y avait quelque chose à faire, puisqu'inconsciemment je me rapprochais de cet univers. J'ai donc choisi le conte comme point de départ et l'ai placé au centre du travail. Nous avons lu des contes de tous pays, ainsi que des textes théoriques, d'analyse, de psychanalyse. Dans chaque pays, nous avons retrouvé la même trame que celle du Petit Poucet ou de Hansel et Gretel.
Nous n'avons pas travaillé sur un conte, mais plutôt sur ces histoires de rites de passages, de séparation avec les parents, de départ vers l'inconnu. À partir de ces thèmes, je me suis interrogée sur ce qu'est un conte. Et sans y apporter de réponse, j'ai cherché à le déconstruire et poser de nouvelles questions.

Il y a beaucoup d'humour dans ce spectacle...
C'est vrai que l'humour domine davantage dans ce projet. Mais il y a toujours un fil tendu entre tragédie et comique.

J'aime rire, je travaille en riant chaque jour. C'est une nécessité pour moi de passer par le rire car ce qui m'intéresse, c'est la pulsation, être en rapport direct avec les émotions, être dans le présent et dans la vie, avec une salle active.

Dans ce spectacle, nous sommes dans le rire du corps, sans pudeur. C'est un humour qui n'est pas provoqué, qui arrive malgré soi et on peut être mal à l'aise du burlesque du corps, ce n'est pas un rire simple. Le corps devient un paysage : on esquisse un ogre, un gros bonhomme, une sorcière, avec presque rien, sans se dire que c'est fait pour rire.

Quelle est la place de la musique dans votre travail ?
La musique est un point de départ dans mon travail. Que ce soit Godspeed You! Black Emperor, Radiohead, Tom Waits, Bach ou Schubert, je laisse aller mes idées, mes rêves, mes cauchemars. J'y mets des images et j'évite de passer par le psychologique ou l'intellectuel. Dans le spectacle, il n'y a qu'une seule musique envoyée et ensuite il y a le piano, un élément à la présence forte.

Il y a encore de l'enfance dans ce spectacle, plus encore que dans Happy Child. *Que cherchez-vous dans cette période déterminante de la vie ?*
J'essaie d'être en connexion avec l'enfance. La vie est triste si on n'est pas dans le jeu. Et le jeu a un rapport fort au plateau de théâtre. Les enfants ont une facilité à passer d'une chose à une autre, à changer d'état. On peut retrouver cela dans la construction fragmentaire de mes créations.

Les enfants jouent sans réfléchir à ce qu'ils font, ils se racontent des histoires avec peu de choses, ils se laissent emporter par la contemplation... C'est aussi ce que je cherche : le lâcher-prise à la fois physique et imaginaire, que l'on perd souvent en étant adulte. C'est un travail plus sur l'essence que sur le sens.

En grandissant, on se met dans des postures, on s'empêche d'avoir des fous rires lorsqu'on ne doit pas, par exemple. J'aime les casser. J'ai beaucoup travaillé avec des adolescents psychotiques et il y a un rapport à la folie très intéressant lorsqu'on se dit que l'on peut tous passer de l'autre côté. J'essaie aussi de casser ce mur entre la scène et le public, mais sans provocation, très doucement. Là, c'est une bassine qui va se balancer entre les deux. Et pour la première fois, je travaille l'adresse public.

Le rythme fragmenté est ponctué de points d'orgue dramatiques. Que cherchez-vous à provoquer ?
Tout d'abord, j'aime les glissements d'une scène à l'autre. Par exemple, lorsque les conférenciers racontent l'histoire des parents, puis deviennent les parents, on observe comment on peut faire apparaître un personnage en deux minutes. D'ailleurs, j'avais peur que le temps de se costumer soit trop long, mais finalement cela fait partie du spectacle, donc on essaie de trouver le temps juste. Tout est chorégraphié. Cette perturbation du déroulement des choses est aussi un questionnement du réel.

Dans les montées émotionnelles (plutôt que dramatiques), je ne veux pas m'installer dans une émotion. Tout comme dans la vie, je cherche du mouvement dans les états. Donc je vais vite casser les choses, pour ne pas avoir le temps de rentrer dans un rapport psychologique, pour provoquer des émotions à fleur de peau.

Il y a davantage de textes aujourd'hui, comment travaillez-vous cette nouvelle matière ?
C'est une écriture commune avec les comédiens, sauf pour le texte de fin qui est du poète Philippe Poirier. On peut croire que certains moments sont improvisés, mais tout est très écrit, très calculé.
J'ai envie d'aller vers un auteur, c'est à la fois un défi et des contraintes. Cela fait treize ans que je travaille à partir du vide, et c'est aussi génial que vertigineux. Donc, le conte est une étape.

Autrefois, les mots m'intimidaient, j'avais l'impression qu'ils enfermaient du sens, qu'ils disaient déjà tout, tandis que les images projettent des choses plus diverses. Maintenant, j'ai envie d'être passeur, d'écouter le message d'un auteur. Je vais continuer à travailler sur le corps et les émotions, rechercher l'intime plutôt que la théâtralité. Le texte est pour moi comme un prétexte, c'est tout ce qui se raconte à côté qui m'intéresse.

Entretien, Elsa Kedadouche le 29 mars 2013

NATHALIE BÉASSE : PARCOURS

Nathalie Béasse se forme en arts visuels aux Beaux-Arts puis au Conservatoire national de Région d'Angers. Son travail s'est nourri des apports du Performing-Art et des expérimentations à la H.B.K. Braunschweig en Allemagne. Expérience de croisement des formes artistiques, qui de 1995 à 2000 la conduit à participer au collectif ZUR (Zone Utopiquement Reconstituée) qui regroupe des plasticiens, scénographes et performers à Angers.

Elle s'oriente vers une recherche plus autonome et personnelle (*Tria Fata*, 1997), crée sa propre compagnie en mars 1999 (conventionnée par la DRAC Pays de la Loire en 2004). Une première phase de création interroge la relation du corps à l'objet et à la narration, et la frontière entre le théâtre et la danse : *Trop-plein* (1999), prix du jury professionnel et prix du jury étudiant au Festival International de Théâtre des Amandiers de Nanterre, *Last cowboys* (2001), *Landscape* (2004). Le projet *In Situ* (2005-2007) constitue ensuite une recherche sur la relation au temps, à l'espace et à la présence avec l'introduction de l'image-film. Quatre prototypes sont créés : *doorstep/in situ 1, goodnight/in situ 2, sunny/in situ 3 et so sunny/in situ 4*.
Le Centre National de Danse Contemporaine d'Angers accompagne de 2006 à 2008, la compagnie à travers un laboratoire de recherche et des temps de création. Le Quai-forum des arts vivants et ses trois structures (NTA, CNDC et EPCC Le Quai) soutiennent le travail de Nathalie Béasse en coproduisant ses créations.
Elle participe à la réalisation (chorégraphie) du clip de Dominique A, *Hasta,* et collabore à d'autres projets d'artistes (*Brome...*). Elle crée *Happy Child* en 2008 et *Wonderful world* en 2011.

Par ailleurs, Nathalie Béasse mène depuis plusieurs années des ateliers avec des adolescents psychotiques et a monté un projet avec des détenus de la Maison d'arrêt d'Angers en 2008.

Tout semblait immobile 2013

Wonderful world 2010 (photo 1)

Happy child 2008 (photo 2)

In situ 2005 - 2007

Landscape 2004 (photo 3)

Last cowboys 2001 (photo 4)

Trop plein 1999

Journal12_NTA_220X320_Mise en page 1 28/01/14 09:37 Page37

LA PRESSE

Veste en velours côtelé et jupe sous le genoux : deux conférenciers apparaissent subrepticement dans un coin de la salle encore éclairée. Ils s'installent à leur table, règlent les micros et disposent quelques livres devant eux. Ensemble, ils attendent leur collègue, manifestement en retard. Et en à peine quelques minutes, la salle est hilare. *Tout semblait immobile* commence fort, et ne décevra pas. Tour à tour poétique et drôle, le spectacle de Nathalie Béasse se construit autour du conte, celui de Perrault, des frères Grimm et de Bruno Bettelheim. On y croise des loups qui hurlent et des forêts qui font peur. On suit les cailloux du Petit Poucet, on aperçoit de loin la maison de la sorcière d'Hansel et Gretel.
Mené tambour battant par trois excellents comédiens (Camille Trophème, Erik Gerken et Etienne Fague), *Tout semblait immobile* rappelle à nos bons souvenirs l'odeur opaque des greniers.

Elsa Pereira. *Time Out*

Ce trio d'orateurs est burlesque à souhait et suscite dès son apparition les rires de la salle. D'ailleurs très vite, la situation dérape et nous entraîne littéralement au cœur de l'imaginaire des contes, en l'occurrence *Le Petit Poucet* et *Hansel et Gretel*.
Car elle est comme ça, Nathalie Béasse, elle n'a pas changé, elle aime toujours autant les dérapages inattendus, ne pas se complaire dans une situation, dans une ambiance, dans un ton. Le spectacle oscille ainsi entre franche drôlerie et émotions brutes. Le plateau au départ dénudé (une table, trois chaises, un paravent) se remplit au fur et à mesure d'objets de toutes sortes tombant des cintres. Mais ici l'enchantement de ces apparitions n'est pas surligné. Car l'imaginaire se déploie ailleurs. Comme dans ses précédentes créations, Nathalie Béasse (qui vient des Arts Plastiques autant que du théâtre) aime utiliser les matières comme vecteurs essentiels de sensations et d'images. Avec peu, elle raconte beaucoup. D'un arbre, elle fait une forêt.
(…) *Tout semblait immobile* réussit la gageure de s'adresser à un public adulte autant qu'au jeune public (à partir de 8 ans) sans tomber dans l'édulcoration niaiseuse et l'explication à outrance. Un délice.

Marie Plantin. *Pariscope*

Du conte, le travail de Nathalie Béasse et de ses comédiens recrée non seulement la structure, mais la souplesse, la magie inventive qui se joue de la matière, la légèreté. Et le tableau final fait soudain voir nos stratégies de vie, nos occupations ordinaires, nos accumulations d'objets exactement pour ce qu'elles sont : de petits cailloux blancs gauchement semés sur le chemin pour ne pas se perdre.

Marion Alev. *Au poulailler.com*

Le spectacle déjoue sans cesse les suppositions par des accidents matériels, intellectuels… au point de nous faire expérimenter la notion de danger. Voilà des histoires à frémir ou à rire (pas à dormir) debout. Nous empruntons des chemins qui bifurquent entre la fiction et la réalité, la conférence et la fiction. Pour créer cette ambiguïté, Nathalie Béasse fait feu de tout bois : jeu sur l'entrée des personnages, sur les sons. Grâce à trois comédiens épatants : Camille Trophème, Étienne Fague et Érik Gerken, elle crée des êtres de fiction (sortes de Professeurs Tournesol hilarants) tout en jouant sur des références à la réalité.
Il y a là une belle réflexion, ouverte et comique sur le conte, en particulier sur la fascination de l'horrible, les mécanismes d'exclusion. On n'est pas au bout de ses surprises !

Laura Pas. *Lestroiscoups.com*

Journal12_NTA_220X320_Mise en page 1 28/01/14 09:37 Page38

BALMER EST

Publié en 1932, *Voyage au bout de la nuit* manqua de deux voix le Prix Goncourt… (au profit de Guy Mazeline… que tout le monde a oublié…!) Considéré aujourd'hui comme le chef-d'œuvre de la littérature française du XX^e^ siècle, le premier roman de Louis-Ferdinand Céline est adapté au Théâtre par Nicolas Massadau. Tout commence en 1914 lorsque Ferdinand Bardamu, jeune rebelle un peu naïf s'engage dans la Première guerre mondiale. Tour à tour soldat, puis réformé, on suit les étapes de son parcours : la guerre, New York, l'Afrique, pour le retrouver fatigué de vivre dans la peau d'un médecin de banlieue. Habité par le personnage de Bardamu, Jean-François Balmer fait entendre les fulgurances du verbe célinien dans toutes leurs nuances.

VOYAGE AU BOUT DE LA NUIT

DE **LOUIS-FERDINAND CÉLINE**

MISE EN SCÈNE **FRANÇOISE PETIT**

Retourner dans la Nuit, c'était ma grande préférence. Toutes les nuits, celle de la guerre à Noirceur sur la Lys, celle de l'Afrique, "emplâtre noir et fondu que je guignais avec envie", les ténèbres des rues à New York, les brumes enfumées de la banlieue. « Du jus de fumée qui trempe la plaine »

Aux différentes étapes du voyage, Bardamu tourne toujours son regard vers le ciel, lourd de masses nuageuses menaçantes, reflet de ses peurs profondes. Il faut apprendre à marcher dans le noir, d'abord à tâtons, et puis avancer coûte que coûte. « On s'enfonce, on s'épouvante d'abord dans la nuit, mais on veut comprendre quand même et alors on ne quitte plus les profondeurs ».

Dans ce combat qu'est vivre, les sombres horizons aux épaisseurs surajoutées composent l'atmosphère de sa route. Quelques lueurs, quelques furtifs éclairs, quelques splendeurs qui retombent vite en lambeaux comme autant d'espoirs déçus. La lumière n'est ici que le faire-valoir de l'ombre. Bardamu s'enfonce avec délectation dans la Nuit, sa quête est la voie menant au bout… Cette fin qu'il lui faudra bien atteindre ou jamais…alors il saura ce qu'il était venu chercher dans l'aventure. « Tu finiras par le trouver le truc qui leur fait si peur à eux tous et qui doit être au bout de la nuit. C'est pour ça qu'ils n'y vont pas eux au bout de la nuit.»

C'est cette nuit-là, palpable, enveloppante, celle qui prend tout, et sépare des gens du jour, celle que je veux faire exister sur le plateau avec ces ciels toujours en mouvance, qui s'évanouissent et se recomposent au fil du texte et de l'action. Les ciels qui nous racontent l'implacable solitude du voyage. La vie, c'est ça, un bout de lumière qui finit dans la nuit.

Françoise Petit

Je n'avais pas beaucoup de choses pour moi, mais j'avais certes de la bonne tenue, on pouvait le dire, le maintien modeste, la déférence facile, et la peur toujours de ne pas être à l'heure, et encore le souci de ne jamais passer avant une autre personne dans la vie, de la délicatesse enfin...

C'est çà mon Céline, c'est celui-là qu'il faut mettre dans sa gibecière pour aborder le Voyage, un homme naïf qui va traverser ahuri un abattoir international en folie, dont il va s'échapper vivant mais pas indemne, marqué à la tête et pour toujours.

On découvre dans son passé ridicule tellement de ridicule, de tromperie, de crédulité, que l'on voudrait peut-être s'arrêter tout net d'être jeune, attendre la jeunesse qu'elle se détache, attendre qu'elle vous dépasse, la voir s'en aller, s'éloigner, regarder toute sa vanité, la voir encore repasser devant soi, et puis soi partir, être sûr qu'elle s'en est bien allée sa jeunesse, et tranquillement alors repasser tout doucement de l'autre côté du temps pour regarder vraiment comment qu'ils sont les gens et les choses.

Jean-François Balmer

▪ **samedi 24 mai à 20h30 - Grand Théâtre**

Journal12_NTA_220X320_Mise en page 1 28/01/14 09:37 Page39

BARDAMU

EXTRAIT

Une fois qu'on y est, on y est bien. Ils nous firent monter à cheval et puis au bout de deux mois qu'on était là-dessus, remis à pied. Peut-être à cause que ça coûtait trop cher. Enfin, un matin, le colonel cherchait sa monture, son ordonnance était parti avec, on ne savait où, dans un petit endroit sans doute où les balles passaient moins facilement qu'au milieu de la route. Car c'est là précisément qu'on avait fini par se mettre, le colonel et moi, au beau milieu de la route, moi tenant son registre où il inscrivait des ordres.

Tout au loin sur la chaussée, aussi loin qu'on pouvait voir, il y avait deux points noirs, au milieu, comme nous, mais c'était deux Allemands bien occupés à tirer depuis un bon quart d'heure.

Lui, notre colonel, savait peut-être pourquoi ces deux gens-là tiraient, les Allemands aussi peut-être qu'ils savaient, mais moi, vraiment, je savais pas. Aussi loin que je cherchais dans ma mémoire, je ne leur avais rien fait aux Allemands. J'avais toujours été bien aimable et bien poli avec eux. Je les connaissais un peu les Allemands, j'avais même été à l'école chez eux, étant petit, aux environs de Hanovre. J'avais parlé leur langue. C'était alors une masse de petits crétins gueulards avec des yeux pâles et furtifs comme ceux des loups ; on allait toucher ensemble les filles après l'école dans les bois d'alentour, où on tirait aussi à l'arbalète et au pistolet qu'on achetait même quatre marks. On buvait de la bière sucrée. Mais de là à nous tirer maintenant dans le coffret, sans même venir nous parler d'abord et en plein milieu de la route, il y avait de la marge et même un abîme. Trop de différence.

La guerre en somme c'était tout ce qu'on ne comprenait pas. Ça ne pouvait pas continuer.

Il s'était donc passé dans ces gens-là quelque chose d'extraordinaire ? Que je ne ressentais, moi, pas du tout. J'avais pas dû m'en apercevoir…
Mes sentiments toujours n'avaient pas changé à leur égard. J'avais comme envie malgré tout d'essayer de comprendre leur brutalité, mais plus encore j'avais envie de m'en aller, énormément, absolument, tellement tout cela m'apparaissait soudain comme l'effet d'une formidable erreur.

« Dans une histoire pareille, il n'y a rien à faire, il n'y a qu'à foutre le camp », que je me disais, après tout…

Au-dessus de nos têtes, à deux millimètres, à un millimètre peut-être des tempes, venaient vibrer l'un derrière l'autre ces longs fils d'acier tentants que tracent les balles qui veulent vous tuer, dans l'air chaud d'été.

Jamais je ne m'étais senti aussi inutile parmi toutes ces balles et les lumières de ce soleil. Une immense, universelle moquerie.
Je n'avais que vingt ans d'âge à ce moment-là. Fermes désertes au loin, des églises vides et ouvertes, comme si les paysans étaient partis de ces hameaux pour la journée, tous, pour une fête à l'autre bout du canton, et qu'ils nous eussent laissé en confiance tout ce qu'ils possédaient, leur campagne, les charrettes, brancards en l'air, leurs champs, leurs enclos, la route, les arbres et même les vaches, un chien avec sa chaîne, tout quoi. Pour qu'on se trouve bien tranquilles à faire ce qu'on voudrait pendant leur absence. Ça avait l'air gentil de leur part. « Tout de même, s'ils n'étaient pas ailleurs ! — que je me disais — s'il y avait encore eu du monde par ici, on ne se serait sûrement pas conduits de cette ignoble façon ! Aussi mal ! On aurait pas osé devant eux ! Mais, il n'y avait plus personne pour nous surveiller ! Plus que nous, comme des mariés qui font des cochonneries quand tout le monde est parti.

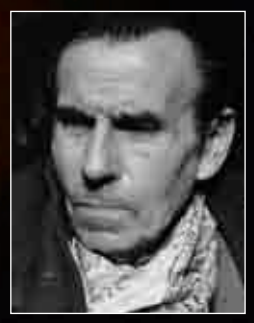
Je me pensais aussi (derrière un arbre) que j'aurais bien voulu le voir ici moi, le Déroulède dont on m'avait tant parlé, m'expliquer comment qu'il faisait, lui, quand il prenait une balle en plein bidon.
Ces Allemands accroupis sur la route, têtus et tirailleurs, tiraient mal, mais ils semblaient avoir des balles à en revendre, des pleins magasins sans doute. La guerre décidément, n'était pas terminée ! Notre colonel, il faut dire ce qui est, manifestait une bravoure stupéfiante ! Il se promenait au beau milieu de la chaussée et puis de long en large parmi les trajectoires aussi simplement que s'il avait attendu un ami sur le quai de la gare, un peu impatient seulement.

Moi d'abord la campagne, faut que je le dise tout de suite, j'ai jamais pu la sentir, je l'ai toujours trouvée triste, avec ses bourbiers qui n'en finissent pas, ses maisons où les gens n'y sont jamais et ses chemins qui ne vont nulle part. Mais quand on y ajoute la guerre en plus, c'est à pas y tenir. Le vent s'était levé, brutal, de chaque côté des talus, les peupliers mêlaient leurs rafales de feuilles aux petits bruits secs qui venaient de là-bas sur nous. Ces soldats inconnus nous rataient sans cesse, mais tout en nous entourant de mille morts, on s'en trouvait comme habillés. Je n'osais plus remuer.

Le colonel, c'était donc un monstre ! À présent, j'en étais assuré, pire qu'un chien, il n'imaginait pas son trépas ! Je conçus en même temps qu'il devait y en avoir beaucoup des comme lui dans notre armée, des braves, et puis tout autant sans doute dans l'armée d'en face. Qui savait combien ? Un, deux, plusieurs millions peut-être en tout ? Dès lors ma frousse devint panique. Avec des êtres semblables, cette imbécillité infernale pouvait continuer indéfiniment… Pourquoi s'arrêteraient-ils ? Jamais je n'avais senti plus implacable la sentence des hommes et des choses.

Louis-Ferdinand Céline. *Voyage au bout de la nuit*

LE VOYAGE ET SES CONTEMPORAINS



Le livre de M. Louis Ferdinand Céline couvre six cents pages ; tant de grossièretés et d'obscénités le déparent qu'on ne peut en parler qu'avec précaution.
Imaginez une espèce d'autobiographie frénétique et truculente, qui tour à tour évoque M. Blaise Cendrars, M. Aragon ou Laurent Tailhade.
Le talent de l'auteur est incontestable ; son imitation de la langue parlée brille par un naturel et une fécondité rares. Les premiers chapitres, quoique d'une violence si continue que les effets s'y perdent, ont de la tenue. Le ton dégénère ensuite, et la littérature envahit peu à peu le style. Le héros, d'abord à la guerre, puis étudiant puis colonial, enfin médecin de banlieue, semble voir l'existence à travers d'étranges lunettes. Il est doué pour la satire. Mais il trouve moyen d'être bien fastidieux à force de verve, et bien gris à force de couleur.
André Thérive, in *Le Temps*, 24 novembre 1932

Pour nous la question n'est pas de savoir si la peinture de M. Céline est atroce, nous demandons si elle est vraie. Elle l'est. Et plus vrai encore que la peinture, ce langage inouï, comble du naturel et de l'artifice, inventé, créé de toutes pièces à l'exemple de la tragédie, aussi loin que possible d'une reproduction servile du langage des misérables, mais fait justement pour exprimer ce que le langage des misérables ne saura jamais exprimer, la sombre enfance des misérables. Oui, telle est la part maudite, la part honteuse, la part réprouvée de notre peuple. Et certes, nous conviendrons volontiers qu'il est des images plus rassurantes de la société moderne, et par exemple l'image militaire : à droite les Bons Pauvres gratifiés d'un galon de premier soldat, de l'autre côté les Mauvais, qu'on fourre au bloc… Seulement n'importe quel vieux prêtre de la Zone, auquel il arrive parfois de confesser les héros de M. Céline, vous dira que Céline a raison.

Georges Bernanos, in *Le Figaro*, 13 décembre 1932

Ce livre asphyxiant dont on n'a que trop parlé à l'occasion des derniers prix, et dont il ne faut conseiller la lecture à personne, possède le pouvoir de nous faire vivre au plus épais de cette humanité désespérée qui campe aux portes de toutes les grandes villes du monde moderne.
François Mauriac, in *L'Echo de Paris*, 31 décembre 1932

J'ai éprouvé à le lire un lourd ennui, et j'ajoute que ce n'est pas seulement de l'ennui que j'en ai retiré… Je n'y ai trouvé, en effet, ni sujet ni composition, et la structure en est d'une assez grossière simplicité. C'est ce que l'on pourrait appeler un récit « à tiroirs » sans intrigue, sans action et qui consiste en une suite de tableaux et d'épisodes destinés à nous donner des vues sur la vie, les êtres et sur le narrateur de cette fastidieuse, morne et répugnante confession qui pourrait se continuer indéfiniment, qui commence sans raison et se termine de même. Le narrateur est un sombre bavard et un raseur impitoyable dont il nous faut écouter l'intarissable monologue.

Henry de Régnier, in *Le Figaro*, 3 janvier 1933

Bardamu a perdu sa patrie, méprise les gens ; sa mère, il l'appelle « chienne », ses maîtresses « putains » ; il est indifférent à tous les crimes, et ne possédant aucunes données pour « se rallier » au prolétariat révolutionnaire, il est tout à fait mûr pour accepter le fascisme.

Maxime Gorki

Journal12_NTA_220X320_Mise en page 1 28/01/14 09:37 Page40

LA PRESSE

Une traversée du siècle

Parce qu'elle vient de la rue, emprunte au parler populaire et s'enchante de concurrencer la gouaille des camelots, la langue de Louis-Ferdinand Céline a quelque chose qui appelle le théâtre. Mais elle est passée par un tel filtre, une telle transmutation littéraire, un tel génie, qu'elle est très difficile à porter sur scène. La langue des romans, bien sûr, pas celle des pièces, puisque Céline a écrit un peu de théâtre (des œuvres dramatiques pas négligeables, comme *L'Église*).
Jusqu'à aujourd'hui, seul Fabrice Luchini avait su faire entendre le *Voyage au bout de la nuit.* C'était il y a une vingtaine d'années. Debout, en imperméable, le texte sous le bras, il avait l'air d'un étudiant, d'un passant, qui, tout à coup, recrachait, revivait le texte de Céline. C'était stupéfiant. À présent, c'est Jean-François Balmer qui se lance dans l'entreprise délicate de donner une vie théâtrale au *Voyage*. Cela n'a aucune parenté avec ce qu'a fait Luchini. Et c'est d'une force égale.

Quatre épisodes, quatre stations

L'adaptateur, Nicolas Massadau, a préservé les quatre pôles principaux du livre. Ainsi, bien que fort réduit, le texte garde sa continuité et une impression de totalité. Voici d'abord Bardamu-Céline dans la guerre de 14-18, perdu dans la folie et l'absurde, se débattant dans l'incohérence, faisant face à la frousse, au sang, au discours de l'héroïsme, au hasard des rencontres étranges. Puis nous sommes en Afrique, dans une chaleur écrasante, en bateau, à pied, au cœur d'une nature qui ne convient pas au voyageur.
L'étape suivante, c'est l'Amérique avec son goût du travail et de l'or qui ne plaît guère au visiteur ; là, Bardamu compense ses éternels dégoûts avec une prostituée au grand cœur. Enfin, retour en France, à la banlieue, à Rancy : l'exercice de la médecine n'est pas une sinécure ! On touche du doigt la misère, à tout instant. «Faut se dépêcher, faut pas la rater, sa mort», dit le narrateur qui a mesuré sa traversée du temps et de la nuit – pour nous, lecteur et spectateur, une traversée du XX^{e} siècle.
Françoise Petit a conçu un spectacle en quatre stations. Sur un plateau presque nu – il y a un banc, un coffre et, surtout, une sorte de lande que prolongent des ciels filmiques insensiblement traversés de nuages –, l'acteur solitaire s'exprime, assis, debout, marchant. Il est lent, massif, la voix posée, tenue, éclatant parfois dans des accents de douleur ou de colère. Il change légèrement de tenue d'un épisode à l'autre, il porte même un casque colonial pendant le moment africain, il est le plus souvent en pardessus. Il ne s'adresse pas ouvertement à la salle. Il parle pour lui-même. Disant le *Voyage au bout de la nuit*, il fait un voyage intérieur.

La nuit du monde et de l'être humain

C'est une nuit du monde et de l'être humain qu'a – très bien – mise en scène Françoise Petit. Ce dialogue de l'ombre et de la lumière, du silence et de la parole, a patiemment été mis au point. Une première version avait été présentée l'an dernier au théâtre Les Gémeaux de Sceaux : c'était alors une sorte de symphonie inachevée. À présent, le spectacle a trouvé sa forme parfaite, sa respiration suspendue, sa violence secrète.
Rien à voir avec l'interprétation de Fabrice Luchini, qui était attaché au bonheur de l'invention de la langue et à l'humour désespéré et scintillant. Jean-François Balmer porte, lui, autant le personnage que le récit. Il est Bardamu souffrant, ahuri, incrédule, blessé, horrifié. Tout en prenant le parti de l'incarnation, il est aussi un interprète philosophique, transformant en méditations brûlantes les points de vue égrenés par l'écrivain dans la sinuosité de ses phrases. Balmer empoigne Céline avec une étonnante puissance musclée et souffrante.
Un grand moment.

Gilles Costaz. *Le Point*

Jean-François Balmer, passeur fascinant de Céline

Au Théâtre de l'Œuvre, le comédien traverse *Voyage au bout de la nuit* sous la direction de Françoise Petit. Décor de nuages nocturnes en vidéo, lumière, musique et son très travaillés, donnent à ce moment porté par une interprétation exceptionnelle, une étoffe poétique profonde.
Cela commence Place Clichy… juste au-dessus du Théâtre de l'Œuvre…
Cela commence par un défilé militaire, avec musique au loin qui grandit peu à peu, tandis que surgissent Robinson et Ferdinand…

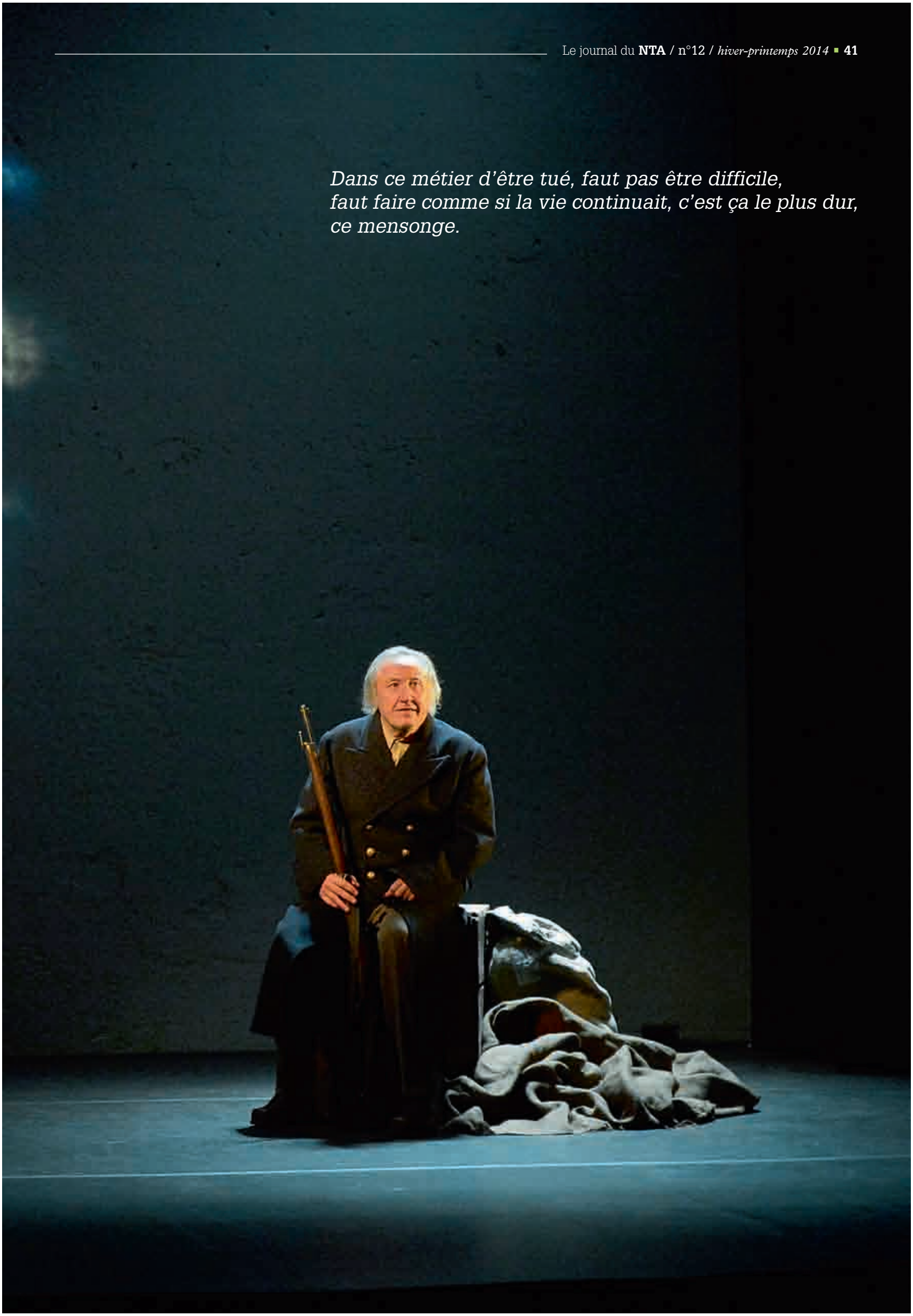
Le spectacle se développe selon quatre chapitres : la guerre, l'Afrique, l'Amérique, la banlieue. «Ça a débuté comme ça.»…jusqu'à la fin… jusqu'à… «…qu'on n'en parle plus.» Ce qui est très beau, dans ce grand travail, c'est la cohérence de l'ensemble : c'est un spectacle symphonique avec un grand soliste.
L'équipe artistique est demeurée la même. Une scénographie très pure, signée François Petit qui dirige à la perfection un interprète puissant, très bien cadré, mais libre, en même temps.
Elle a réglé les déplacements, les postures du «narrateur» avec beaucoup de grâce. Il y a quelque chose de naturel dans la manière d'occuper le plateau.
Les lumières de Nathalie Brun sont délicates et entrent en un dialogue subtil avec les images de Tristan Sébenne : des cieux tout en nuages de transparence de nacre à épaisseur de plomb en passant par le duveteux des blancs et des gris et le granité de la suie. C'est tout à fait beau, d'une beauté fascinante mais qui ne détourne pourtant pas l'attention du cœur du travail : la voix de Jean-François Balmer, sa manière de tenir des rythmes, de changer de registre, de moduler ce texte. Le son et la musique, choisis par Thibault Hédoin agissent de même. Jamais illustratifs, mais inscrits dans le mouvement même du spectacle, le soulignant discrètement, apportant des contrepoints fabuleux.
Une heure quarante-cinq durant, Jean-François Balmer saisit le public qui ne décroche pas une seconde de ce récit. Il se plie aux tons, aux voix, aux styles. Il a trouvé l'exacte distance qui permet d'incarner mais qui permet également de montrer, littéralement, l'écriture. On est suspendu à ce récit. Pour qui connaît ce livre immense qu'est *Voyage au bout de la nuit,* le plaisir est de redécouvrir la touffeur, la puissance, la voix même de Céline ou en l'occurrence de Ferdinand Bardamu.
Jean-François Balmer parvient à donner toutes les couleurs de l'œuvre, de l'imprécation à la douceur, du rejet à l'empathie, de l'emportement à l'apaisement. C'est merveilleux car, par-delà le chef-d'œuvre, cette rupture historique qu'introduit Céline dans la littérature française – et mondiale au-delà – il y a le grand roman d'aventure qu'est *Voyage au bout de la nuit.*

Il y a le cœur, les humeurs aigres, la férocité, la terrible lucidité, la rugosité et la tendresse, il y a tout ce qui fait du *Voyage* un chef-d'œuvre de la littérature mondiale, tout ce qui fait de Bardamu et des personnages, de Robinson à Molly, des êtres d'encre et de chair, des humains tellement humains, des frères.

Armelle Héliot. Blog Le Figaro

Journal12_NTA_220X320_Mise en page 1 28/01/14 09:37 Page41

Dans ce métier d'être tué, faut pas être difficile, faut faire comme si la vie continuait, c'est ça le plus dur, ce mensonge.



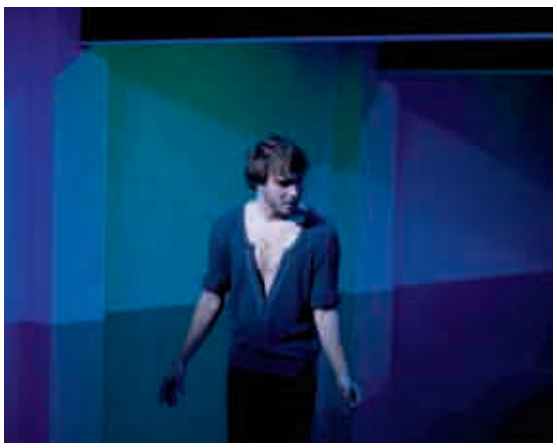
Journal12_NTA_220X320_Mise en page 1 28/01/14 09:37 Page42

BOUQUINS NEWS

Du passage de Frédéric Mitterrand dans « la cage aux lions de la politique » est né *La Récréation*, publié sous la direction de Betty Mialet aux Editions Robert Laffont. Ce livre foisonnant de 720 pages, couvre l'actualité – plutot fastidieuse – d'un ministre en exercice : voyages officiels, casse-tête des nominations, commissions techniques, visites de chef d'œuvre en péril, remises de décorations, soirées de gala interminables. En dépit de son agenda saturé ou à cause de cela – pour ne pas se perdre totalement dans la course aux apparences – Frédéric Mitterrand a tenu au quotidien son journal privé. Il l'a fait en écrivain. Observations fines et jugements assumés, loin de toute langue de bois dans une écriture précise souvent incisive, parfois cruelle, souvent drôle, Frédéric Mitterrand « scanne » la comédie du pouvoir. Il en profite aussi pour pointer sans nulle tendresse les petitesses de créateurs imbus d'eux mêmes et les egos de quelques potentats des scènes publiques. Mais quand, ôté le fard médiatique, l'auteur évoque sa mère, ses amis, ses amours culturels, La Récréation s'impose comme le livre d'un artiste sensible, celui-là même qui rédigea *La mauvaise vie* ou filma *Lettres d'amour en Somalie*. Merci encore à Betty Mialet de nous avoir autorisés à reproduire quelques pages qui disent l'admiration de l'auteur pour de grands créateurs de théâtre : Claude Regy, Armand Gatti, Michel Bouquet…

Daniel Besnehard

SOUVENIRS D'EN FRANCE



Mercredi 24 mars 2010

Michel Bouquet, le charme incarné, la mémoire délicieusement fertile, et la politesse des anciens temps, notamment à l'égard de sa femme qui parle tout le temps et ne cesse de l'interrompre sans qu'il manifeste la moindre impatience. Il me confie : « Évidemment, mes opinions n'étaient pas tout à fait les siennes. Mais l'histoire, la langue, la culture ! Incarner votre oncle au cinéma, quelle chance ! Je l'ai vécu comme un plaisir et comme un honneur. »

Mardi 25 janvier 2011

Brume de Dieu au charmant théâtre La Ménagerie de verre que je ne connaissais pas. Il s'agit d'un monologue adapté d'un auteur norvégien, dont je n'avais jamais entendu parler non plus, qui écrit dans une langue des confins du Grand Nord que même ses concitoyens doivent traduire pour la comprendre. Tout pour plaire à Claude Regy qui met en scène. Résultat : une des plus belles soirées depuis longtemps, texte magnifique et jeune comédien fantastique de vingt-deux ans, Laurent Cazanave. Le dispositif scénique imposant un revêtement très fragile pour refléter la lumière, il est rigoureusement interdit de le fouler en gardant ses souliers. Le maître y veille depuis le fond de la salle, et comme il a la réputation de ne pas être commode, tout le monde obtempère. Donc je traverse la scène en chaussettes pour aller féliciter le comédien à l'issue de la représentation. Voix tonnante de l'irascible vieillard : « Qu'est-ce qui m'a foutu un gougnafier pareil qui marche sur la scène sans ôter ses souliers ! », le tout agrémenté de quelques qualificatifs encore moins amènes. Comme je me déplace dans une semi-obscurité, j'ai beau tendre mes chaussures à la main pour prouver mon innocence, les malédictions continuent à pleuvoir. Puis la tempête s'apaise, on a dû lui glisser que c'est le ministre qui est l'objet de son courroux, et comme j'arrive enfin à sa portée, toujours en chaussettes : « Ah bon, c'est vous, je n'avais pas vu : vous aviez retiré vos souliers. » Il s'en va en bougonnant. Le genre de malentendu qui me met en joie.

Samedi 26 mars 2011

Armand Gatti, c'est une terra incognita pour le ministère. On en est resté à sa collaboration avec Jean Vilar, qui remonte à plus de soixante ans, et au soutien que lui accordait Malraux, ce qui n'est pas tout récent non plus. On lit distraitement les articles qui lui sont consacrés et qui rendent compte de ses expériences théâtrales avec des jeunes partis en vrille, des détenus, des immigrés qui n'ont jamais eu droit à la parole, et tant pis si les critiques sont toujours élogieuses, on ne va pas voir ses spectacles ; on lui accorde juste assez d'argent pour se donner bonne conscience, ce qui n'est vraiment pas grand-chose. On en a un peu peur, comme de tout ce qui est inclassable et ne rentre pas dans les tiroirs bien rangés du ministère. Sa réputation d'agitateur libertaire inflexible, la petite bande qui travaille avec lui et qu'on ne connaît pas, tout ce militantisme sur le front de la misère culturelle et de l'abandon social qui n'a jamais été récupéré par la gauche du confort intellectuel, ça sent trop le phalanstère, le loin d'ici, le vieux et le passé. Au fond, il a bientôt quatre-vingt-dix ans et on attend qu'il meure, le communiqué de condoléances bien senti du ministre est déjà dans les tuyaux. Je veux aller le voir, je veux l'aider, je veux qu'il puisse continuer.

Une petite rue au fin fond de Montreuil. Des entrepôts en ruine et des restes d'usine. Décor d'Alexandre Trauner.

Je m'attends à tout : un accueil maussade, une arrivée comme celle d'un chien dans un jeu de quilles, voire pas d'accueil du tout et la porte close. C'est tout le contraire, une gentillesse et une empathie merveilleuses. Dans son pavillon bourré de souvenirs d'une vie follement aventureuse dédiée à tous les combats contre l'injustice, il m'embarque pour une formidable traversée du siècle portée par un verbe magnifique. Autour de lui, des gens qui ont la moitié de son âge qui l'accompagnent, le soulagent de sa fatigue, mettent en forme les projets qu'il porte. Rien d'une secte, juste un engagement obstiné et désintéressé. À côté, l'atelier théâtre avec le toit qui fuit, le chauffage qui marche mal et plusieurs spectacles par an qui font salle comble.

Frédéric Mitterrand. *Récréation*.
Editions Robert Laffont

Journal12_NTA_220X320_Mise en page 1 28/01/14 09:37 Page43

THÉORIE DE L'AVANT-GARDE

DE **PETER BÜRGER**

Quarante ans après sa parution en Allemagne, un ouvrage clef de l'esthétique allemande jamais encore traduit et publié en France, sort aux Editions Questions Théoriques. *Théorie de l'avant-garde* écrite par Peter Bürger en 1974, inspiré et dissident d'Adorno et de Walter Benjamin, n'a rien perdu de son actualité.
Au fil de chapitres comme *L'avant-garde comme autocritique de l'art dans la société bourgeoise, Sur le problème de l'autonomie de l'art dans la société bourgeoise, La négation de l'autonomie de l'art dans les avant-gardes, Avant-garde et engagement,* sa publication donne l'occasion d'interroger l'héritage des avant-gardes dites « historiques » (surréalisme, dada, constructivisme russe) dans le contexte de l'art contemporain et, plus largement, de la culture de masse postmoderne, mais aussi de rendre compte de leurs échecs, de leurs « futurs passés » comme de leur réactivation problématique.

EXTRAIT

Si la thèse de l'éclatement de l'héritage de l'avant-garde est juste, elle contient alors implicitement une réponse à la question toujours présente de la possibilité d'une avant-garde aujourd'hui. Si l'avant-garde ne nous est plus accessible comme un tout, si l'unité de la pratique artistique et du changement social est désormais tombée en ruine, alors la question est sans objet. La seule question qui vaille devient celle d'un art susceptible de mettre un terme à l'arbitraire de la néo-avant-garde dans le présent. Il ne s'agit de rien moins que d'un art nécessaire.

Peter Bürger. *Théorie de l'avant-garde*
traduction Jean-Pierre Cometti

« Là où l'art cède à la compulsion du nouveau qui lui est imposée par la société marchande, il devient impossible de le distinguer de la mode »

Peter Bürger, *Théorie de l'avant-garde*
(Ed. Questions Théoriques)

Journal12_NTA_220X320_Mise en page 1 28/01/14 09:37 Page44

HORS LES MURS

Après la création d'une pièce contemporaine de l'auteur allemand Marius von Mayenburg, retour à l'opéra pour Frédéric Bélier-Garcia, qui reprend deux grands classiques qui figurent parmi les favoris du public : *Lucia di Lammermoor* de Donizetti à Marseille et *Don Giovanni* de Mozart à Toulon.

DEUX OPÉRAS DE L'EXCÈS

MIS EN SCÈNE PAR **FRÉDÉRIC BÉLIER-GARCIA**

LUCIA DI LAMMERMOOR

De quoi parle donc *Lucia*? D'où nous vient cette curieuse fascination pour ces êtres si enclins à leur douleur? De toute part, *Lucia di Lammermoor* raconte le manque, tous les manques, la force, le vertige, l'ivresse du manque. Manque d'amour, manque de l'objet aimé (pour Lucia), manque de fortune (pour Enrico), manque de gloire (pour Edgardo), manque à vous rendre furieux, lâche ou fou. Ce manque est origine tout à la fois de l'amour et de la folie. Et c'est dans l'ivresse de ce manque que prospèrent les fantasmes, les mirages et les visions. De cette nuit des chasseurs sur laquelle s'ouvre l'œuvre jusqu'au « cri » musical de la folie qui nous en délivre, cet opéra plonge dans le puits sans fond de la désespérance, avec une sorte d'enivrement solaire du malheur.

Pour moi, monter *Lucia di Lammermoor* signifie succomber à cette fascination du plongeur, celle-là même qui résonne dans « Regnava nel silenzio » quand Lucia entre dans la fontaine, a ce charme sombre des profondeurs. Tout l'opéra de Donizetti, dans ses circonvolutions dramatiques, ses départs et ses retours, n'est là que pour creuser, saisir ce sentiment, ce mouvement du cœur, ce pincement de l'âme qu'est le manque. Peut-être, parce que, comme le dit Françoise Dolto, « aimer est ce mouvement du cœur vers l'image de l'absent. Si nous n'avions jamais été séparés dans le temps et dans l'espace de ceux avec qui nous avons éprouvé le plaisir d'être ensemble, nous ne saurions pas ce qu'est aimer ». Mais Donizetti et Cammarano ne s'embarrassent pas de psychologie, ils fondent, coulent cette face sombre, cette tristesse essentielle de l'amour.

Frédéric Bélier-Garcia

direction musicale Alain Guingal - mise en scène Frédéric Bélier-Garcia - assistante Caroline Gonce - décors Jacques Gabel - costumes Katia Duflot - lumières Roberto Venturi avec notamment Eglise Gutiérrez ou Zuzana Marková, Marc Barrard ou Gezim Myshketa, Giuseppe Gipali ou Arnold Rutkowski, Wojtek Smilek ou Nicolas Testé (rôles en alternance)

▪ **du vendredi 31 janvier au jeudi 6 février / Opéra de Marseille**

LA PRESSE

Frédéric Bélier-Garcia a transposé l'action à l'époque romantique de Lord Byron. Des projections de forêt, un lustre qui descend et monte, des praticables, des mouvements réglés au cordeau… font de cette mise en scène une belle réussite.

Le Canard enchaîné

DON GIOVANNI

Dépassant l'anecdote, Mozart retrace ici la dernière journée d'un séducteur avant l'enfer avec une force expressive foudroyante. Le grotesque, le tragique et le fantastique y sont mêlés dans la quintessence du génie mozartien. Commandé par l'Opéra de Prague, *Don Giovanni* est le deuxième des trois opéras que Mozart composa sur un livret de Lorenzo da Ponte.

Don Giovanni est une œuvre de transition (nous sommes à deux ans de la Révolution française), qui marque la fin d'un siècle et annonce celui à venir. Les romantiques ne s'y sont pas trompés, qui ont vu dans le libertinage du héros « la soif de l'infini dans la volupté » (Musset). Sur le plan musical, cette transition est tout autant sensible. Mozart y récapitule les formules de l'opéra du passé et invente celles du drame musical moderne. Jouissant d'une grande popularité auprès du public, cette œuvre, que l'on a souvent considérée comme « l'opéra des opéras » selon le mot de Richard Wagner, est incontestablement une des figures majeures du répertoire lyrique.

direction musicale Giuliano Carella - mise en scène Frédéric Bélier-Garcia - décors Jacques Gabel - costumes Catherine Leterrier - lumières Roberto Venturi avec Michał Partyka, Nina Bernsteiner, Jacquelyn Wagner, Anna Kasyan, Szabolcs Brickner, Simone Del Savio, Scott Wilde, Damien Pass - Production de l'Opéra de Marseille

▪ **Les mardi 20, vendredi 23, dimanche 25 et mardi 27 mai / Opéra de Toulon**

LA PRESSE

Frédéric Bélier-Garcia réussit un *Don Giovanni* impressionnant de cohérence, de concision et de justesse. Une direction d'acteurs exigeante fait de ce spectacle un haletant moment de théâtre, mais respectueux avant tout du délicat équilibre mozartien entre *dramma* et *giocoso*, dans une effervescence aussi légère que lucide.

Opéra Magazine

TCHEKHOV EN MUSIQUE À L'ANO

La Dernière Fête de **Kurt Bikkembergs**

« Tableaux chantants» librement inspirés de *Oncle Vania, La Mouette, Ivanov, Les Trois sœurs, La Cerisaie* de Anton Tchekhov

Spectacle conçu par Dirk Opstaele

S'inspirant librement de chœurs traditionnels, Kurt Bikkembergs a composé tout spécialement pour un chœur d'Angers Nantes Opéra a cappella et métamorphosé ainsi cette « tchekhoviade » en tableaux chantants que l'Ensemble Leporello, cocasses héritiers belges de la Comédie italienne, peuple de personnages à la touchante drôlerie, à la naïve poésie d'adultes en mal d'enfance.

jeudi 13, vendredi 14, dimanche 16 février/ Grand Théâtre

www.angers-nantes-opera.com

Journal12_NTA_220X320_Mise en page 1 28/01/14 09:37 Page45

QUAND LIRE C'EST FAIRE

Saison 3 déjà ! Le collectif Platok poursuit, en partenariat avec le NTA, le cycle de lectures consacré à la découverte du théâtre contemporain. Les textes ont été choisis en étroite collaboration avec le pôle auteur du Centre National du Théâtre, faisant la part belle aux pièces primées lors des plus récents palmarès. Cinq soirées-lectures dédiées au théâtre d'aujourd'hui, en présence des auteurs, et qui rendent compte des enjeux de notre modernité. Grand Nord, Tchétchénie, Shanghai, Dakar, Lyon, Bucarest… Une femme perdue dans la neige, deux inconnus au fil d'une nuit d'été, un mystérieux groupe dénommé Kaplan ou encore une journaliste en plein conflit… À déguster autour d'un verre au Bar du Quai, des écritures nouvelles et fortes, qui interrogent le monde dans lequel nous vivons…

UN TEXTE, DES CORPS, DES VOIX

COLLECTIF PLATOK

L'HOMME DU COIN
de Ronan Chéneau
Un homme est seul chez lui alors qu'il devrait être au travail. Il est correcteur dans une maison d'éditions. Il décrit minutieusement ce qu'aurait dû être sa journée : concentration intense, interactions avec ses collègues, rêveries. Mais maintenant, rien ne sera plus comme avant.

DIA DE MUCHO, VISPERA DE NADA
de Jacques Albert
Laponie suédoise. On marche pour le plaisir avec des skis et un peu de vodka. Hélène et Jean s'aiment et se le montrent. Puis, le monde s'éloigne, s'estompe, dans le blanc du blizzard, dans la tempête, dans la folie.
Jeudi 27 février 18h30 (deux lectures)

PULVÉRISÉS
d'Alexandra Badea
La vie en entreprise aux quatre coins du monde : une ouvrière chinoise, un superviseur de plateau sénégalais, un français, entre deux vols, responsable assurance-qualité et à Bucarest, une ingénieur d'études et développement. Alexandra Badea nous livre une série de portraits tranchants et décortique sous nos yeux un système généré par la mondialisation.
Jeudi 20 mars 18h30

GEORGE KAPLAN
de Frédéric Sonntag
Quel est le lien entre un groupe activiste clandestin en pleine dissolution, une équipe de scénaristes à la recherche d'un concept de série télé et une grande puissance invisible aux prises avec un danger qui menace la sécurité intérieure du pays ? Un seul nom : George Kaplan
Jeudi 15 mai 18h30

Le Centre National du Théâtre est un centre de ressource et de conseil sur le théâtre, lieu de « résonances » unique de ses pratiques contemporaines. Il soutient notamment les nouvelles écriture théâtrale par la mise en place bimensuelle de la Commission Nationale de l'Aide à la création de textes dramatiques, octroyant une vingtaine de prix dans quatre catégories : "textes dramatiques", "traductions", "dramaturgies plurielles" et "encouragement". Il est également à l'origine du Grand Prix de Littérature dramatique.
www.cnt.asso.fr/

ET AUSSI

PLATOK AU PLATEAU
Le Triomphe de l'amour de **Marivaux**
mise en scène **Laurent Le Doyen**
La princesse Léonide, descendante du trône usurpé de Sparte, est amoureuse d'Agis, l'héritier légitime. Elle désire lui rendre son titre. Mais le jeune homme a grandi dans la haine de la princesse, chez un austère philosophe. Léonide devra donc se travestir en homme et user des jeux de la séduction pour ravir le cœur d'Agis.
Subtilité de l'intrigue, richesse de la langue, une pièce haletante où les femmes mènent la danse...
avec Julien Cheray, Thomas Landemaine, Raphaëlle Langlare, Elisa Lécuru, Alice May, Philippe Piau, Yvan Richard

24, 25 janvier : Théâtre Foiral, Chemillé (49) - 30 et 31 janvier : Théâtre des Dames, les Ponts-de-Cé - 6, 7 et 8 février : Théâtre Berthelot - Montreuil-sur-Seine (93) - 14 février : Théâtre Philippe Noiret - Doué-la-Fontaine (49) - 19 au 22 février : Théâtre du Champ de Bataille - Angers (49) - 27 mars : Salle Vasse - Nantes (44) - 17 et 18 juillet : Château du Plessis-Macé (49)

Ne partez pas en guerre tout seul contre les foules
d'après **Ivanov** de **Tchekhov** - mise en scène **Damien Blumenfeld**
Ivanov a 35 ans, il est brillant, novateur, puissant. Mais soudain il sombre et rien ne peut le retenir. Pas même Ana, sa femme. Pas même Sacha, sa jeune amoureuse. *Ne partez pas en guerre tout seul contre les foules*, c'est l'histoire d'une chute. D'une chute sociale et intérieure. Dans ce monde que l'on dit en durcissement, on entend les histoires de celle ou de celui qui « pète un plomb », qui « ne fait plus rien », qui « craque complètement. Alors que « tout allait bien ». Monter *Ivanov* aujourd'hui c'est parler de ceux qui s'écroulent. Et de ceux, de celles qui tentent de les relever.
Une pièce intime, jouée en déambulation dans des maisons, des appartements, des châteaux, des foyers et des lieux d'accueils de théâtres...
Un spectacle hors-scène qui fait du spectateur un véritable témoin.
avec Thomas Drelon, Elisa Lécuru et Alice May

vendredi 11 avril : Villages en Scène - St Lambert-du-Lattay (49)

▪ **Toute l'actualité du Collectif Platok à suivre sur www.platok.fr**

Journal12_NTA_220X320_Mise en page 1 28/01/14 09:37 Page46

ACTIONS

PARCOURS AMATEURS
SAISON 3 AVEC MARIE GAULTIER

Après les deux premiers parcours de formation dirigés par Anne Contensou, le parcours amateurs de cette saison est animé par Marie Gaultier, soit cinq week-ends de travail collectif pour présenter une petite forme théâtrale au printemps 2014.
Ce troisième Parcours amateurs a démarré le week-end du 22 novembre, ils sont 12 à s'être engagés dans cette aventure : cinq hommes et sept femmes. Salariés, retraités, ou en recherche d'emploi, ils ont tous en commun le goût du plateau.
La comédienne et metteur en scène Marie Gaultier a choisi de travailler sur le texte *La peau d'Elisa* de Carole Fréchette. Après deux week-ends de travail – soit quasiment à la moitié du parcours de cinq week-ends – quelles sont ses impressions ? :
« Avec le groupe, nous expérimentons, nous recherchons ; ils son très partants et enthousiastes mais comment faire pour que le nombre soit une force pour restituer la particularité de ce monologue ? Diversifier les voix sans perdre le propos ? La difficulté réside aussi dans le fait qu'il n'y a aucun dialogue dans ce texte. Il faut que le comédien amateur accepte de ne rien faire, ne pas parasiter la parole par des gestes ou actions…»
Le travail sera présenté au public le **dimanche 6 avril à 16h** dans la scène de répétition du NTA.

Renseignements et réservations : rp@nta-angers.fr

MARIE GAULTIER

Marie Gaultier intervient également auprès du NTA dans le cadre de l'action culturelle que le Nouveau Théâtre d'Angers mène auprès du public collégien et lycéen, notamment sur *Brûler les planches* qui est une action de découverte du vocabulaire, des métiers de la régie son et lumière et de sensibilisation à la pratique artistique. Dix classes de collège jumelées avec le NTA bénéficient d'un parcours privilégié puisqu'après avoir travaillé avec elle lors de ces séances, ils pourront le 11 février découvrir son spectacle *Le PCR à l'ouest* mis en scène par Jacques Templeraud, sur le texte intégral et original de Charles Perrault. Ce sera l'occasion pour eux lors d'une rencontre à l'issue de la représentation de parler de son métier de comédienne, et de son travail autour du conte.

TAG, C'EST PAS FINI !

Plus de 1300 collégiens et lycéens ont pu découvrir en novembre et décembre dernier, le texte de Karin Serres *TAG* mis en scène par Anne Contensou. Pour finaliser tout le travail initié il y a deux ans autour de *TAG* avec les enseignants, cinq classes du Lycée du Fresne, David d'Angers, Sainte-Marie, Mongazon et Renaudeau ont engagé un travail d'écriture autour du spectacle. Après avoir accueilli dans leur classe la metteure scène à la suite de la représentation, les élèves vont écrire et mettre en espace une bande annonce du spectacle qu'ils présenteront à Karin Serres et Anne Contensou du 24 au 26 février prochain. Retour avec Anne Contensou sur cette aventure théâtrale :

Que t'apportent en tant que metteur en scène ces rencontres avec un public lycéen ?
C'est toujours passionnant de rencontrer les élèves après des représentations, surtout dans la période qui suit une création. On a la chance d'avoir un retour direct sur un objet qu'on a poli en secret pendant des mois, et sur lequel on n'a plus beaucoup de recul. L'échange très direct avec les ados permet de renouveler son propre regard sur le spectacle, et de faire qu'il advienne vraiment… Comme un visa de passage !

As-tu été surprise par leur lecture du spectacle ?
Bien sûr ! Et j'adore ça ! Leurs points de vue sont riches et toujours exprimés avec beaucoup d'honnêteté. Et surtout, le spectre de leurs interprétations est souvent beaucoup plus large qu'on ne l'aurait imaginé. *TAG* est un spectacle très polysémique, il appelle le spectateur à s'engouffrer dans ses zones d'ombres… et je ne pensais pas que les lycéens iraient aussi loin dans leurs investigations. J'ai été frappée par ces discussions et ces débats qui démarraient au quart de tour, quelle que soit la classe ou l'option. Je n'avais jamais vu tant d'engagement des élèves dans des rencontres, tant de capacité à se mobiliser pour parler d'un spectacle. Et cela en dépassant très rapidement la question du «j'aime» ou «j'aime pas». On a parlé de «sens», on parlé de «choix», de «points de vue»… bref, on a parlé d'art.

Qu'est-ce qui t'intéresse dans ce travail d'écriture qu'ils vont effectuer ?
Dès l'origine du projet, Karin Serres et moi voulions le placer sous le signe de la pluralité et du partage. Ces petites productions représentent une de ces occasions de circularité. Le spectacle *TAG* joue sur les codes de la série, ce qui le rend assez polymorphe. Il comporte plusieurs épisodes, un générique, des chansons… Il appelle donc naturellement d'autres formes qui viendront le compléter. Les bandes annonces que les lycéens vont réaliser en classe apporteront encore une autre part d'identité à cette création, elles constitueront un fragment de son histoire.

Anne Contensou.
Entretien réalisé par Emmanuel Bretonnier

▪ ***TAG* en version théâtre-concert se jouera le 5 avril à 20h30 au Château du Plessis-Macé**

Journal12_NTA_220X320_Mise en page 1 28/01/14 09:37 Page47

RÉACTIONS >

PARCOURS DE FORMATION « PÔLE »

Dans le cadre du PREAC (Pôle de ressources spectacle vivant d'Angers pour l'éducation artistique et culturelle), le NTA propose trois week-ends de formations.

DU TEXTE AU PLATEAU : DÉCOUVRIR LES AUTEURS D'AUJOURD'HUI

avec Hélène Gay, comédienne metteur en scène et Anne Contensou, metteur en scène

Un week-end de découverte des auteurs contemporains de théâtre pour faciliter le choix des œuvres à monter avec son groupe, pour élargir notre connaissance des textes d'aujourd'hui. Nous alternerons causerie littéraire, lecture à voix haute et mise en voix au plateau. Les deux artistes intervenantes vous feront découvrir leurs coups de cœur, les textes qu'elles ont mis en scène, la diversité des formes mais aussi des œuvres plus curieuses.
La première journée encadrée par Anne Contensou sera consacrée aux auteurs pour la jeunesse.
Samedi 1er février et dimanche 2 février 2014

CHORALITÉS

avec Didier Lastère, comédien, metteur en scène, co-directeur du théâtre de l'Ephémère

Une nouvelle relation au jeu et à l'espace s'est installée empruntant largement au fonctionnement du chœur antique. Un bout d'humanité joue le miroir face au « chœur public». La forme et le sens du chœur permettent de mettre en jeu un groupe important d'acteurs ou d'élèves. Le chœur est aussi une dynamique théâtrale collective et esthétique à part entière. Il peut prendre en charge toutes les fonctions et les outils de la représentation théâtrale. Ce stage comprend une préparation physique au fonctionnement d'un chœur : constitution et éclatement, rythmique, dynamique des «choreutes» et des «choryphées» et chorégraphie d'ensemble. Une découverte et une mise en pratique de différentes fonctions du chœur, à partir d'extraits de textes d'auteurs contemporains.
Vendredi 28, samedi 29 et dimanche 30 mars 2014

RÉCIT & ACTION

avec Anne Contensou, metteur en scène

À partir d'outils et d'entrées de jeu variés, on explorera différentes façons de «représenter» le récit sur scène. De la transposition littérale au détour décalé, on explorera les multiples variations physiques (en mouvements ou en images) et orales (jeu muet, improvisations parlées doublant le récit, ajouts sonores…) pour «éclairer» la narration. Cette recherche aura donc spécifiquement trait à la question de la mise en scène et de la mise en jeu. Elle sera menée à partir de récits issus de textes dramatiques et romanesques.
Vendredi 11, samedi 12 et jeudi 13 avril 2014

INFOS PRATIQUES POUR CES TROIS RENDEZ-VOUS
Objectifs
Formation à l'encadrement de la pratique théâtrale en groupe
Suivi d'un parcours de spectateur

Public
Animateurs, amateurs, enseignants, étudiants, médiateurs
Les stages 1 et 3 sont complets. Il ne reste que quelques places sur le deuxième stage, Choralités.
Renseignements : rp@nta-angers.fr

LE CERCLE DES CURIEUX

Inauguré la saison dernière, le Cercle des Curieux* du NTA a repris du service. La première rencontre de la saison a eu lieu le 17 décembre, une dizaine de personnes ont répondu à l'appel malgré le froid et l'approche des fêtes de fin d'année. Certains sont déjà des « piliers » puisqu'ils ont participé aux 3 rendez-vous de l'an dernier, d'autres sont nouveaux (arrivant dans la région, nouveaux abonnés…). Presque 2 heures de discussion à bâton rompu sur les différentes approches artistiques.
Vous voulez en savoir plus ? Vous aussi vous êtes un spectateur curieux ? Rejoignez nous ! Les prochains rendez-vous ont lieu le **mardis 25 février et 20 mai à 19h.**
Seule condition : être abonné…
Renseignements : **rp@nta-angers.fr**

* Cercle des Curieux : apéro-rencontres trimestriels où les abonnés peuvent échanger, confronter, élargir leur réflexion par rapport aux spectacles du NTA vus pendant le trimestre.

LES RENCONTRES DU NTA

Pour la plupart des spectacles, une rencontre avec l'équipe artistique est programmée le mercredi, à l'issue de la représentation. Pour la saison 2013/2014, 10 rencontres sont programmées.

SOIRÉES ENFANTS - SAISON 7

Depuis 7 ans, le NTA et l'EPCC-Le Quai proposent des Soirées Enfants. Le concept est simple : nous accueillons les enfants de 3 à 11 ans pendant que les parents, les adultes assistent au spectacle. Jeux, dessins, lectures et aussi découverte du spectacle (visite des loges, essais de lumière, atelier musique ou théâtre…), ce service proposé aux familles est aussi un vrai temps de sensibilisation et de découverte du spectacle vivant et du théâtre en particulier.
Les deux premières soirées de la saison ont eu lieu pendant le spectacle *Perplexe*, nous avons accueilli 16 enfants à chaque fois. Nous avons visité l'espace des loges et pu voir un extrait du spectacle avec un retour vidéo puis nous sommes allés en scène de répétition pour s'essayer au théâtre et découvrir les jeux de lumière.
Prochaine soirée :
Mort d'un commis voyageur le 14 février.

3 € par enfant, réservations à la billetterie du Quai au 02 41 22 20 20

ANTIGONES

Conférence organisée par les Lyriades
en partenariat avec le Grand Théâtre d'Angers et le soutien du Nouveau Théâtre d'Angers
AntigoneS par Catherine Douzou, professeure à l'Université de Tours et Christine Lassalle, professeure agrégée. Cette conférence fait écho aux spectacles *Antigone* de Sophocle, mise en scène de Adel Hakim au NTA et *Antigone* de Jean Anouilh mise en scène Marc Paquien au Grand Théâtre le 17 mai.
19 février 2014 à 18h /
Foyer du Grand Théâtre

Journal12_NTA_220X320_Mise en page 1 28/01/14 09:37 Page48

Etudiants, universitaires, enseignants, associations étudiantes : présentations de la programmation, ateliers, stages, visites, rencontres, conférences ponctuent la saison du NTA en lien avec les spectacles créés et accueillis : n'hésitez pas à demander à en être informés et à rejoindre ces ponctuations !
Ces actions s'inventent avec les artistes présents au CDN et avec vous, n'hésitez pas à y participer et à en inventer de nouvelles avec nous !

LE NTA DES ÉTUDIANTS

BON PLAN !

L'abonnement étudiant est encore possible en groupe ou en individuel :
▪ **Le Bon Plan Etudiant** : à partir de 3 spectacles pris dont une création, la place est à 8 € (3 spectacles = 24 € ; 4 spectacles = 32 €…)
Devenez relais étudiant : réunissez 10 abonnements Bon Plan, nous vous offrons le 11e !

Et bonne nouvelle ! Nous n'avons pas oublié le personnel, qu'il soit enseignant ou administratif !
Ainsi, cher personnel, si vous n'avez encore jamais été abonné au Quai, vous bénéficiez, (sur présentation d'un document spécifique à demander par mail à jennifer.dodge@nta-angers.fr) d'un tarif privilégié réservé exclusivement aux jumelés. 5 spectacles dont 1 création x 11 € (au lieu de 15 € dans l'abonnement Tout public)

Le NTA est jumelé avec l'Université catholique de l'Ouest (UCO), l'Université d'Angers (Ua), l'Ecole Supérieure des Beaux-Arts (l'ESBA), l'Ecole Supérieure des Sciences Commerciales (ESSCA), le Centre Arts et Métiers (Paris Tech/ ENSAM), Agrocampus Ouest (INH) et l'Ecole Supérieure d'Agriculture (ESA).

Les étudiants de ces écoles et Universités peuvent participer aux ateliers et stages organisés dans le cadre de ce dispositif gratuitement (propositions accessibles avec un Bon Plan Etudiant).
Ces stages sont ouverts à tous, amateurs comme novices. L'idée est de découvrir activement les coulisses de la création théâtrale, de se sensibiliser aux spectacles du NTA comme aux pratiques amateurs. Ces stages sont dirigés par des professionnels (metteurs en scène, comédiens, auteur, régisseurs, maquilleuse…)

LES STAGES A VENIR

▪ **NOUVEAU Un stage d'écriture !**
Du réel à la fiction : écrire et dire du théâtre noir et rock
intervenante : Karin Serres (auteur de *Tag*, spectacle mis en scène par Anne Contensou, créé le 26 novembre 2013)
22 et 23 février, 13h30-19h30 et 10h-17h

▪ **LES STUDIANTAS #2**
Projet de création collective étudiante
Mené par Hélène Gay, metteur en scène, Elisa Lécuru, comédienne, et Jean-Christophe Bellier, régisseur général adjoint.

Accompagnés, guidés par nos comédiens, metteurs en scène et techniciens professionnels associés et permanents, il est proposé à un groupe d'étudiants une expérience originale : participer à un mini laboratoire de création théâtrale.
Sur un mode décliné des Curiositas, les participants sont répartis en metteurs en scènes, comédiens et régisseurs pour réaliser ensemble une forme théâtrale en 4 jours et présentée au public le 4e jour.
du 1er au 4 mars 2014 au château du Plessis-Macé
Restitution publique le 4 mars à 19h30

**Inscription aux stages et ateliers : gratuite avec une souscription de l'abonnement « Bon plan étudiant » et sur réservation au Quai, sur les kiosques dans les établissements,
réservée aux étudiants des établissements jumelés.
Caution de 10 €**

**Téléchargez la fiche d'inscription sur www.nta-angers.fr onglet « Le théâtre en partage »
Renseignements/inscriptions : Jennifer Dodge 02 44 01 22 46
jennifer.dodge@nta-angers.fr**

RETOURS ET IMPRESSIONS

Cette saison, nous avons déjà proposé :

- Un stage autour du jeu de l'acteur dirigé par Christophe Gravouil, comédien et metteur en scène qui a travaillé autour de la dramaturgie allemande, notamment *Visage de feu* de Marius von Mayenburg en écho à la création de Frédéric Bélier-Garcia, *Perplexe,* du même auteur.
- Un stage de lectures, mises en voix de textes contemporains, dirigé par Elisa Lécuru, comédienne et metteure en scène, collectif Platok en écho aux lectures programmées au Bar du Quai : « Quand lire c'est faire ! »
- Un atelier technique (son, lumières, plateau) en immersion dans *Perplexe* de Marius von Mayenburg, mise en scène de Frédéric Bélier-Garcia, dirigé par Jean-Christophe Bellier, régisseur général adjoint et l'équipe technique du NTA.
- Un atelier jeu en immersion dans *Henry VI* de William Shakespeare, mise en scène de Thomas Jolly, dirigé par Johann Abiola et Thomas Germaine, comédiens, La Piccola Familia.

Quelques mots des participants :
« Le stage permet une autre vision de la pièce. On se sent plus armé, moins amateur » Lauriane de l'UCO.
« Il permet de travailler de façon amusante et enrichissante » Camille d'Agrocampus.
« Contenu très intéressant, lié à un projet original. » Bélinda des Tréteaux de l'Université.
« Intervenant passionné et passionnant ! Retours toujours très pertinents ! » Sophie de l'ESSCA.
« Les exercices variés permettent d'aborder beaucoup d'entrées du thème. C'était aussi très sympa de retrouver des étudiants d'autres facs et associations » Fiona de l'UCO.
« On voit l'envers du décor, le processus de création… » Pierre d'Agrocampus.
« Excellents intervenants ! Ils nous ont fait partager avec sincérité leur vision du théâtre, leur conception du jeu, très enrichissant. » Elise des Tréteaux de l'Université.
« Très bonne ambiance. » Kévin de l'ESSCA et Camille de l'UCO.
« On a eu la chance d'aborder le théâtre sous de nombreux angles, aussi inattendus qu'intéressants » « Les qualités humaines et pédagogiques de l'intervenante ont vraiment fait de ce stage une expérience inoubliable. » Antoine de l'Université d'Angers.

Journal12_NTA_220X320_Mise en page 1 28/01/14 09:37 Page49

IL S'EST PASSÉ ÇA (ENTRE AUTRES) :

Suite à l'intervention passionnante de l'enseignant de philosophie Jean-Marie Frey lors des rencontres autour de *Perplexe*, Frédéric Bélier-Garcia a rencontré les étudiants d'hypokhâgne de la **classe préparatoire littéraire du lycée Henri Bergson** lors du cours de Lettres de Gaël Prigent. L'échange portait sur sa création *Perplexe* à laquelle les étudiants venaient d'assister et fut particulièrement riche !

Les Masters 1 Patrimoine, Spectacle Vivant et Action culturelle de l'UCO ont connu leurs premières journées d'immersion au NTA autour de *Perplexe* : ils ont pu notamment assister aux répétitions, aux rencontres mises en place autour de la création, et eux-mêmes œuvrer aux actions de relations avec les publics autour de ce spectacle et approcher, en mouvement, les fondamentaux de la création théâtrale et l'action culturelle avec un « Brûler les planches » spécialement concocté pour eux par Virginie Brochard, comédienne.

Le nouveau Master Theater and European Culture du département d'anglais de l'Université d'Angers et de University College Dublin a bénéficié d'un parcours au NTA et de rencontres privilégiées en immersion dans nos murs.
Les étudiants ont fait preuve de curiosité, d'enthousiasme et d'autonomie. Ils ont pu nous aider dans l'accueil des actions de découverte de la création à destination des scolaires, « Brûler les planches », à animer notre Cercle des curieux, à promouvoir les spectacles *Prélude à l'agonie, Henry VI* comme notre soirée spéciale autour d'*H6M2*… #ManyThanks&WellDone !
Le NTA est triste de les quitter mais souhaite un bon vent dublinois à Viki, Caroline, Morgane et Antoine ! #Best wishes to the four of you !

Les étudiants Viki, Caroline, Morgane et Antoine Master Theater and European Culture à la Bibliothèque anglophone d'Angers pour une présentation spéciale du spectacle *Henry VI* in English !

Partenaire avec le Quai du nouveau dispositif de l'**Université d'Angers, la Carte Culture**, nous sommes heureux d'avoir accueilli les étudiants venus par ce biais à une visite/atelier du Quai ainsi qu'à l'atelier jeu autour d'*Henry VI*.
Et, bien joué aux 73 étudiants qui ont flairé le Bon Plan en échangeant leur Carte Culture en Billetterie pour un abonnement Bon Plan Etudiant à 14 € ! On attend les autres, car oui, c'est encore possible !

LA SOIRÉE ÉTUDIANTE 2013 DU QUAI !

Le 6 novembre dernier : ateliers, visites insolites, spectacle, concert, présentation des programmations à venir étaient proposés aux étudiants afin de découvrir le Quai et d'y passer un moment festif !
Nous sommes très heureux du déroulé de cette soirée. Les propositions semblent avoir réjoui les étudiants présents. Le Quai n'a plus de secret pour eux, ou plutôt si, il en a encore beaucoup qu'ils pourront goûter sans hésitation. La fantaisie et l'originalité des deux représentations de *C'est un métier d'homme,* spectacle d'après un ouvrage collectif de l'Oulipo, par David Migeot et Denis Fouquereau, spécialement programmé par le NTA, ont rencontré un franc succès !
On aurait presque envie de reprendre ce spectacle…

ET ON CONTINUE AVEC :

L'Ecole Supérieurs des Beaux-arts avec qui nous accueillerons un Atelier de Recherche et de Création autour de la Bêtise en mai et proposons différentes passerelles.
Les étudiants de l'ARC ont notamment participé à l'atelier technique (son, lumières, plateau) autour de *Perplexe* et au stage autour de la création lumières.

ON DÉMARRE AVEC :

Le festival de la création Universitaire de l'Université d'Angers avec qui nous accueillerons un spectacle en salle de répétition du NTA le vendredi 18 avril au soir.
A l'heure de la rédaction de cet article, nous nous réjouissons de faire « la petite souris » aux répétitions des projets des Tréteaux de l'Université afin de choisir le projet qui sera présenté au CDN. Nous saluons l'enthousiasme et la passion des étudiants amateurs. À ce jour, on a pu entendre des extraits de Jean Cocteau, Eugène Ionesco, Sylvain Levey, Jean-Paul Sartre.
Merci à Elise, Hélène, Oriane, Benoît, Maxime, Martin et tous les autres et belle continuation !

Cours « Théâtre : du texte à la scène » UFR Lettres, Langues et Sciences humaines Université d'Angers
Afin d'assurer l'articulation avec le « à la scène », les étudiants du nouvel enseignement de la fac de Lettres profiteront d'un parcours 3 spectacles, d'une visite du Quai, d'une rencontre avec l'auteur du *Cas Jekyll* : Christine Montalbetti et d'un atelier avec Didier Lastère, metteur en scène et comédien du *Roi se meurt* de Eugène Ionesco.

ETUDIANTS :
devenez fan de la page facebook du NTA et laissez nous vos retours : NTA-Nouveau-Theatre-dAngers-Centre-dramatique-national-Pays-de-la-Loire/

Et désormais vous pouvez aussi nous suivre sur Twitter : NouveauThéâtreAngers @NTA_angers

Journal12_NTA_220X320_Mise en page 1 28/01/14 09:37 Page50

VOYAGE

Bucarest, c'est bien. Ce n'est ni Venise, ni Prague, ni Vienne, ce n'est pas encore une Tourist City ripolinée. Mais cela risque d'arriver vite… Depuis le 1er janvier 2014, les ressortissants roumains ont le droit de venir légalement travailler en Angleterre, en France, en Allemagne. Donnant-donnant : les voyages organisés des seniors argentés de la West Europa vont sans doute exploser dans cette ville méconnue au passé architectural riche, à la culture littéraire et musicale forte. Cette ville longtemps blessée par le long règne d'un autocrate rouge, mais qui depuis 25 ans se reconstitue avec dynamisme. Balades dans la ville, ses théâtres et ses fantômes.

DOUCEUR ROUMAINE

Oublieux que la Roumanie est intégrée depuis 2002 à la CEE, qu'il y aura 25 ans que le dictateur des Carpathes perdait le pouvoir, on a toujours un peu de mal dans l'hexagone à faire entendre que la Roumanie n'est pas seulement le pays des Roms. Faut-il se plaindre de cette surdité et faire brûler des cierges à la Biserica Domnita Balasa pour que le citoyen gaulois lambda, au fantasme encore si souvent négatif sur les ex-pays de l'Est et qui ne voit encore en ses ressortissants que voleurs de poules, call-girls cupides, ou trafiquants de roubles périmés, ne mettent pas les pieds à Bucarest ?

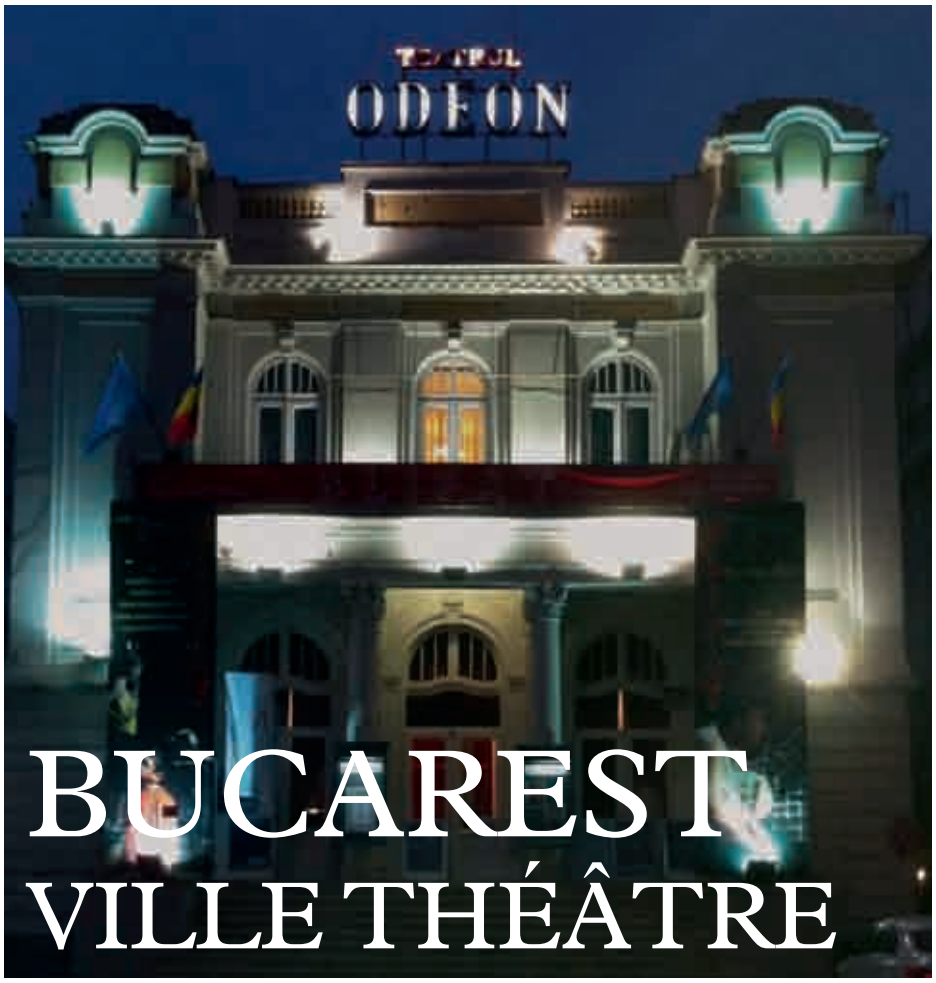
Ce premier week-end de novembre 2013, en tout cas, on baguenaude dans la ville sans croiser d'autres « touristes-Asterix », sans avoir à pousser du coude des Japonais *touropératorisés* pour voir les somptueuses collections du Musée national, Tintoretto, Le Greco et le Roumain Brancusi… et autre bonheur, alors qu'à Paris il pleut dru, c'est Toussaint au soleil à Bucarest…
La valise de vêtements hivernaux n'est pas ouverte, on marche en polo à manches courtes, on déjeune en terrasse. Est-ce cette lumière de printemps qui rend si heureuse la découverte de cette capitale de plus de deux millions d'habitants ? Ce ciel bleu d'acier est si loin des froidures grisonnantes auxquelles on s'attendait…
La Bucarest qu'on traverse, bigarrée, contrastée, en chantier, semble avoir effacé la trace de l'ère Ceaucescu (1965-1989). Et pourtant, en marchant dans la ville, ressurgissent les images de décembre 1989. Bucarest était l'un des derniers bastions totalitaires. RDA, Hongrie, Prague, les régimes communistes avaient sombré. Du haut du balcon du siège du parti, Place de la Révolution, le tyran avait essayé de rassembler ses partisans. Grondements, cris, protestations dans la foule. Malgré une répression féroce, la vague de la révolte est irrépressible. Nicolas Ceaucescu s'enfuit avec Elena en province. Ces clônes roumains de Macbeth et Lady Macbeth sont vite arrêtés et après un procès sommaire, condamnés et exécutés par balles, le jour de Noël. Coincidence, cet automne au Centre Pompidou, dans une rétrospective Chris Marker, était visible une surprenante vidéo où le créateur multimédia juxtaposait *cut* publicités TF1 et images des dernières heures du Dracula communiste. Plan sec sur les 2 corps fusillés / Pub pour lessive Ariel.
Au centre ville, sur la Calea Victoriei (avenue de la Victoire) où les premiers soulèvements furent sauvagement réprimés, les boutiques de luxe internationales ont remplacé les vitrines politiques vantant les réalisations glorieuses du régime. Un immeuble fin XIXe où était installée la Securitate (police politique), ravagé par le feu et criblé par les balles en 1989, est devenu le siège de l'union des architectes. Un superbe cube de verre coiffe la ruine intacte. Dans la cave – celle ou la Securitate passait à tabac les opposants – est installé un bar contemporain-chic où d'immenses reproductions noir et blanc des événements cohabitent avec des sofas de cuir rouge. Mémoire de l'oppression ou victoire du soft-business ?

SCÉNOGRAPHIE DU POUVOIR

Au cimetière civil Ghencea, dans une zone excentrée de la ville, une femme en noir fleurit une tombe banale de granit, celle de Ceaucescu et de sa femme. À quelques pas, la sépulture de leur fils favori Nicu (1951-1996). Sépulture d'une famille modeste, rien d'un panthéon. Le grandiose, le monumentalisme, le tyran en a laissé la trace avec le Palatul Parlamentului inachevé de son vivant. C'est en effet l'un des plus vastes bâtiments du monde, le second après le Pentagone. Entrepris dans les années 1980, il a mobilisé pas moins de 400 architectes et 20 000 ouvriers. Sa vocation : être la Maison du peuple, qui abriterait les organes du pouvoir communiste. Beaucoup en Occident ont dénoncé ce qui était le symbole même de la folie des grandeurs de Ceaucescu et de la paupérisation extrême du peuple. Marbre pour le tyran et coupures d'électricité pour les petites gens.
Quand on visite aujourd'hui le Palatul Parlamentului, la démesure des espaces, le luxe des marbres, la sensation de vide impressionnent. On a beaucoup ironisé sur le monumentalisme architectural, mais si on ouvre honnêtement les yeux, on n'est pas très loin du style de certains Hôtels de Région bâtis en France à la même époque, à Nantes, à Montpellier. Celui des Pays de la Loire, inauguré par Olivier Guichard, a d'étranges ressemblances avec le colossal édifice de Bucarest. C'est un peu comme un modèle réduit, où s'impose une identique fausse grandeur néo-classique, une commune grandiloquence et boursouflure des salles de réception. Tyran roumain ou potentat ligérien, same taste ?
En tout cas, ces vastes salles de réception pourraient devenir des scènes où se jouerait tout Corneille, de *Britannicus* à *Sophonisbe*. Une Théâtralité de la grandeur, du fait acquis sous le masque de l'honneur, de l'écartelement entre vertu et force.

Journal12_NTA_220X320_Mise en page 1 28/01/14 09:37 Page51

THÉÂTRAL



BUCAREST VILLE THÉÂTRE

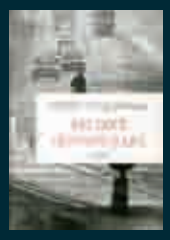
SOIF THÉÂTRALE

En ce début novembre, les théâtres publics affichaient complet à l'occasion du Festival National de Théâtre. Les compagnies les plus importantes du pays étaient accueillies dans les théâtres de Bucarest (Teatrul Odeon, Teatrul Act, ArCuB, Teatrul National, Teatrul Mic, Teatrul de Comédie, Teatrul Bulandra). Difficile d'avoir des tickets, le public est visiblement très friand de théâtre. A l'affiche, les auteurs les plus divers. Des classiques avec Euripide, Isaac Bashevis Singer, Plaute, Molière, Labiche, Shakespeare. Des contemporains, Tennessee Williams, Marius Von Mayenburg, Beckett, Ivan Viripaev, Matei Visniec avec *Paparazzi*. Présent au futur festival d'Avignon 2014, *Solitaritate* était présenté en avant-première. Rencontres, débats, spectacles complétaient le programme. Un autre festival alternatif, nommé Indépendent, allait suivre la semaine suivante : des jeunes compagnies en voie de reconnaissance se produiraient dans des clubs, cafés-théâtre, des petites salles avec des spectacles « radicaux » au titre souvent en anglais comme *Aggressive Mediocrity* ou *Dreaming Romania*.

Hors festival, j'ai la chance de voir au Studio du Théâtre de l'Odéon (une centaine de fauteuils), *Blifat* de Gabriel Pintilei, mis en scène par Alexandre Mihail. C'est un grand succès présenté en alternance depuis 2010. La pièce met en lumière conflits générationnels, consumérisme envahissant, violences domestiques dans la société actuelle. Le dispositif est trifrontal, les comédiens en grande proximité avec les spectateurs jouent cash, vrai, droit, direct. La salle rit jaune devant cette tragi-comédie d'appartement. L'auteur, dans le programme bilingue, se revendique proche des « angry young men », ces auteurs londoniens comme Arnold Wesker qui mirent le feu à la scène londonienne des années 60.
En guise de final, un concert dominical à l'Athénée roumain. Fleuron du « Petit Paris », c'est un bâtiment de facture néoclassique, coiffé d'une coupole impressionnante. Dédiée à l'origine aux lectures et récitals poétiques, la salle accueille aussi des concerts. Au programme de la soirée, des chants liturgiques de Rachmaninov par la chorale de 150 interprètes de l'orchestre philharmonique national réunie sous la direction de Iosif Ion Prunner. L'auditoire est clairsemé avec une majorité de personnes agées morosement vêtues (Jeunes sous le régime de Ceaucescu l'athée, ont-elles eu le droit d'écouter de la musique sacrée ?), des prêtres orthodoxes rondelets bien barbus et au milieu d'un rang vide une jeune bigote voilée qui se frappe nerveusement le corps et le front, un chapelet à la main. Une envoûtée de Dieu, qui dissonne avec la sereine splendeur du chœur de voix rassemblées.

Daniel Besnehard

LES CENT DERNIERS JOURS
Patrick McGuinness



Un jeune prof d'anglais est nommé en Roumanie. Guidé par un trafiquant au marché noir, il découvre un pays où tout est rare et rationné, où tout le monde espionne tout le monde.
Professeur de littérature française à Oxford, Patrick McGuinness a passé une année en Roumanie. Son premier roman nous fait vivre les trois derniers mois de la dictature de Ceaucescu. « Le regard mélange un sens symboliste de l'image, l'art vivant du portrait, l'humour concis et précis des Anglo-Saxons, le goût de la maxime appliquée aux situations. Le tout est fondu sans grumeaux dans un récit d'apprentissage et policier ». *(Libération)*

Extrait
Cilea n'est pas idiote. Elle regarde et fait son rapport, comme les autres. Elle traîne avec des enfants de dictateurs, va dans les magasins américains, fait son shopping dans les hôtels… Elle était avec Bélanger, tu l'as oublié? Vraiment, Léo, tu crois qu'elle n'est pas prête à se salir les mains pour protéger tout ça? Il n'y a pas de coïncidences. Les communistes les ont abolies. Je voulais en savoir plus sur Bélanger, mais Ioana m'interrompit d'un grand geste. Ils n'arrêtaient pas de mentionner son nom, pourtant, ils ne parlaient jamais de qui il était réellement.
– Taisez-vous, s'il vous plaît, intervint Ottilia. Personne n'est sûr de rien. Toutes ces spéculations et ces récriminations ne me rendent pas service. Ça ne le ramènera pas et ça ne m'aidera pas à le retrouver.
Le lendemain, les images de la démolition de Sainte-Parascève passaient aux informations allemandes. Puis elles firent le tour des pays occidentaux : Italie, Espagne, France, États-Unis, Angleterre. Il y avait une nouvelle télévision numérique avec un écran géant pour suivre le journal au pub de l'ambassade, et la destruction paraissait encore plus sinistre à cette échelle. On distinguait mieux les actions aussi : les prédateurs qui déchiquetaient le dôme à terre, la Securitate qui surveillait et filmait les manifestants. Eparpillés sur le site dévasté que Léo avait filmé en grand angle, les bulldozers et les boulets de démolition attendaient, immobiles, leur mission achevée.
Cela durait depuis des années, mais pour les médias, un événement débute à l'instant où ils s'y intéressent. Peut-être en raison des soulèvements à Prague, en Allemagne de l'Est et en Pologne, les reportages sur la Roumanie avaient désormais le vent en poupe. Lorsque le mois d'août arriva, les destructions faisaient la une. Sur la BBC, un jeune poseur zozotant, membre du Prince's Trust for Architecture, condamnait le vandalisme du régime. On montra quelques plans aériens de la Maison du peuple, avec des commentaires sur la vulgarité et le mauvais goût des bâtiments. En revanche, rien au sujet de la tragédie humaine.
Ceaucescu emprisonnait, affamait, brutalisait, trompait la population depuis presque deux décennies, la plupart du temps avec l'accord tacite de l'Ouest, mais son véritable crime était son mauvais goût.
L'ambassade était en effervescence. La Roumanie passait dans le journal ; nous faisions partie de la vague dissidente. Fini le royaume oublié, qui se situait quelque part entre l'Albanie et la Bulgarie sur l'échelle de l'insignifiance. À la BBC, on avait sorti le bureau roumain du placard à balais pour le placer sur le palier, clamait Léo. **Editions Grasset**

Journal12_NTA_220X320_Mise en page 1 28/01/14 09:37 Page52

DIASPORA FRANCO-ROUMAINE

Roumanie et France, les liens culturels sont forts entre les deux pays… Il y a une francophilie roumaine. À Bucarest, dans un quartier verdoyant et huppé de résidences chic et de consulats, du côté de l'arc de triomphe, de l'avenue Soseaua Kiseleff et du parc Herastrau, se trouve le « petit Paris ». Parsemée de villas art déco et d'immeubles orientaux-gothiques, la Strada Paris est le symbole d'un rêve français tout en luxe, culture et champagne.
L'alliance française de Bucarest était l'une des plus importantes ambassades culturelles des Pays de l'est durant la glaciation communiste. Depuis les années 30, la France était une terre d'attraction pour les intellectuels et artistes de Roumanie : Cioran, Eugène Ionesco. Ionesco, artiste d'avant garde, deviendra académicien français, Elvire Popesco, son accent roulant impérissable, qui jouait Roussin, est une reine du boulevard à Paris dans les années 60.
À partir de la fin des années 1980 et le durcissement du régime du Dracula des Carpathes, beaucoup d'artistes roumains choisissent de s'exiler en France. Souvent parfaitement francophones, ils s'intègrent vite ; ils mettent en scène, écrivent des pièces et des essais qui trouvent un public et des lecteurs en France. Focus sur quelques Roumains de l'hexagone, Georges Banu, l'essayiste, le dramaturge Matei Visniec, et les trois metteurs en scène Lucian Pintilié, Petrika Ionesco et Silviu Purcarete.

PINTILIE : IRRADIATION TCHÉKHOVIENNE

À la fin des années soixante-dix, Jean Mercure, directeur du Théâtre de la Ville à Paris a un coup de cœur pour Lucian Pintilié, un jeune metteur en scène roumain. En 1975, il l'invite à créer avec des comédiens français, *La Mouette*. Le spectacle renouvelle l'approche de Tchekhov en France et le public abonné du théâtre est conquis. Pintilié revient en 1979 pour mettre en scène *Les trois sœurs*. La distribution est cinq étoiles : Marthe Keller, Nathalie Baye, Nelly Borgeaud et Roland Bertin qui recevra pour le rôle du frère le Prix de la Critique 1979 de meilleur interprète théâtral. On est très loin des réalisations tchékhoviennes françaises au jeu réaliste psychologique dans des décors assez frustes présentées alors au Théâtre de l'Atelier.
Chez Pintilié, la banalité quotidienne et le convenu ennui doivent accoucher du fantastique ; atmosphère de fête, toute l'énergie contenue du temps du père explose. Pintilié veut provoquer « un traumatisme clef », révéler les abîmes de la psyché. Sa mise en scène s'inscrit dans un magnifique décor de Radu et Miruna Boruzescu. La maison des Prozorov est comme un palais aux murs opacifiés par la cendre. De grandes verrières devenues translucides dévoilent la forêt proche d'érables et de bouleaux. S'inscrivent aussi comme sur l'écran de la mémoire les figures tutélaires de la mère tyrannique, du père général. Pintilié quitte les terres du théâtre pour celles d'un romanesque cinématographique digne des films de Wajda. Frileuse et réservée se fait la critique parisienne : si génial soit-il, Pintilié a trouvé plus génial que lui : Tchekhov et qui lui résiste.
Dans le journal *Le Monde*, la journaliste attaque l'interprétation de Marthe Keller, qui tourne alors beaucoup au cinéma : « Elle n'a pas dû apprendre à jouer Tchekhov à Hollywood. »
Dans *Le Figaro*, « Sabine Haudepin, fragilité de l'enfance et innocence de chaton » s'en sort mieux. Près de 35 ans plus tard, ces deux mises en scène de Tchekhov restent un souvenir marquant dans ma mémoire… Souvenir irradiant pour moi, jeune dramaturge débutant, dont le modèle absolu en écriture, Tchekhov, se trouvait magnifié par la réalisation magnétique de Lucian Pintilié.

VISNIEC : DE LA DISSIDENCE AU SUCCÉS

Matei Visniec naît au nord de la Roumanie en 1956, sous le régime totalitaire. Jeune homme, il cherche un espace de liberté dans la littérature. Il aime les surréalistes, les dadaïstes, le théâtre de l'absurde et du grotesque, la poésie onirique et même le théâtre réaliste anglo-saxon ; bref, tout sauf le réalisme socialiste. Plus tard, parti à Bucarest pour étudier la philosophie, il croit en la résistance culturelle. À partir de 1977, il se lance dans l'écriture de pièces de théâtre qui circulent dans le milieu littéraire, mais qui restent interdites à la scène. En septembre 1987, il demande l'asile politique en France et se met à écrire en français. Après un premier succès, en 1991, aux Journées des Auteurs de Lyon avec sa pièce *Les Chevaux à la fenêtre*, Matéi Visniec est monté par de nombreuses compagnies hexagonales. Depuis 1993, il est parmi les auteurs favoris des compagnies du Festival d'Avignon (off) avec une quarantaine de créations. Mais il reste boudé par les grandes scènes institutionnelles françaises.
Depuis la chute du communisme, Matéi Visniec est également un auteur dramatique très joué en Roumanie. Le Théâtre National de Bucarest vient de mettre à son affiche *La Machine Tchekhov et L'histoire du communisme racontée aux malades mentaux*. La majorité de l'œuvre de Matei Visniec est publiée aux éditions Lansman. Ses pièces sont jouées aujourd'hui dans une trentaine de pays.

La femme comme champ de bataille de Matéi Visniec
avec Teresa Ovidio et Chantal Deruaz
mise en scène Guy Rétoré

PETRIKA IONESCO : UNE ÉTOILE COSMOPOLITE

De nationalité française depuis 1976, Petrika Ionesco s'est formé à l'Université de Bucarest où il décroche à 24 ans un diplôme de l'Institut d'art théâtral et cinématographique. Pendant ses cinq ans d'études, il crée une douzaine de spectacles dont l'un sera interdit par la censure. En 1969, il est accueilli au Festival mondial de théâtre de Nancy. Son travail est un choc, il est rapidement invité par de grandes institutions : il met en scène *L'Atlantide* au Théâtre National de Chaillot en 1974, *La Grand-mère française* (Claude Prey) au Festival d'Avignon en 1976, *Le Songe d'une nuit d'été* (Shakespeare) à la Maison de la Culture de Nanterre… À côté du théâtre, il collabore au Groupe de Recherches Théâtrales de l'Opéra de Paris dirigé par Carolyn Carlson pour *Wind, Water, Sand* (1975), *The Architects* (1980).
Petrika Ionesco fait preuve de talents multiples : auteur, metteur en scène de théâtre et d'opéra, scénographe, réalisateur ou décorateur. Il monte de nombreuses pièces de théâtre (Shakespeare, Kleist, Gozzi ou Ionesco) en France, Angleterre, Allemagne et Irlande. Il signe également des mises en scène et scénographies de nombreux opéras et comédies musicales sur les scènes internationales prestigieuses : Opéra Garnier à Paris, Scala de Milan, Fenice de Venise, Métropolitan à New York. Si la France est son pays d'adoption, Ionesco est citoyen du Monde ! Artiste voyageur sans

Cyrano de Bergerac
mise en scène et décor Petrika Ionesco

Journal12_NTA_220X320_Mise en page 1 28/01/14 09:37 Page53

préjugé, il traverse toutes les formes, les genres, les lieux. Il est capable de mettre en scène *Otello* de Verdi pour l'inauguration de l'Opéra Bastille et *Aïda* au Stade de France, pour plus de 80 000 personnes chaque soir. Depuis la chute du régime communiste, il retravaille dans le pays où il est né. Deux productions récentes : *Macbeth* de Verdi à l'Opéra National de Bucarest et au Théâtre National Ion Luca Caragiale et *Le Bourgeois gentilhomme* de Molière.

Cyrano de Bergerac
mise en scène et décor Petrika Ionesco

SILVIU PURCARETE :

Titus Andronicus de Shakespeare
mise en scène Silviu Purcarete

ENTRE THÉÂTRE ET OPÉRA

Silviu Purcarete s'impose comme la figure marquante du renouveau du théâtre roumain après la chute de Ceaucescu. Au début des années 1990, il travaille principalement pour le Théâtre National de Craiova. Rapidement ses fortes et concrètes mises en scènes *d'Ubu Roi* d'Alfred Jarry, de *Macbeth, Titus Andronicus, La Nuit des Rois, Mesure pour mesure* de William Shakespeare sont très remarquées.

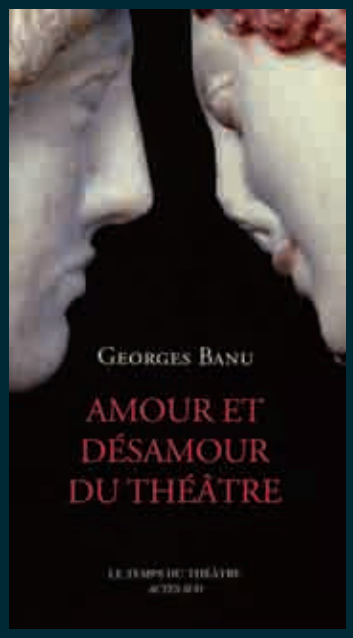
L'artiste est invité dans de nombreux festivals (Avignon, Édimbourg, Tokyo, Melbourne, Montréal, Glasgow, Bath, Varna, Gdansk, Sarajevo) et reçoit de nombreuses récompenses (Prix pour l'excellence artistique, Edinburgh International Festival ; Prix du meilleur spectacle étranger dans les Amériques, Festival de Montréal (1993), Prix de la critique au Festival de théâtre à Dublin (1996)…
En 1996, le ministre de la culture française le nomme à la tête du Centre dramatique de Limoges, ville phare de la francophonie. Il y met en scène *L'Orestie, Les trois sœurs* et *Dom Juan*. Ses spectacles en Limousin n'ont pas la force de ses productions roumaines, ils apparaissent lourds, encombrés, sans enracinement ; la greffe se fait mal avec les acteurs français. Les diffuseurs français boudent son travail.
Sans doute Purcarete est-il aussi trop happé par son travail sur le lyrique à travers le monde pour réussir son implantation comme directeur d'un CDN français. Il ne cesse pas alors de créer des opéras de Donizetti, Rameau, Prokofiev à Essen, au Scottish Opera, au Wiener Staatsoper, à Bonn. En 2001, Purcarete quitte le Théâtre de l'Union-CDN de Limoges où il avait créé une école d'acteurs. Depuis, avec une nouvelle compagnie indépendante, il travaille en Europe de l'Est, notamment en 2006 avec le Théâtre József Katona à Budapest. Purcarete se fait rare sur les scènes hexagonales.

LA RELÈVE : ALEXANDRA BADEA

Une jeune Roumaine de 33 ans, Alexandra Badea vient de remporter avec *Pulvérisés*, le Grand Prix de littérature dramatique organisé par le Centre national du Théâtre (CNT) en collaboration avec la SACD et le Ministère de la Culture. Elue parmi cinq finalistes par le jury qui s'est réuni le 18 novembre, cette auteure avait déjà publié en 2009 à l'Arche une série de trois pièces cinglantes *Burnout, Contrôle d'identité* et *Mode d'emploi*.
Pulvérisés est créée au TNS par Aurélia Guillet et Jacques Nichet. C'est l'histoire de quatre salariés de Bucarest, Dakar, Lyon et Shanghai, ouvrier à la chaîne, superviseur de call center, responsable qualité et ingénieur d'études et développement, tous soumis aux process de la mondialisation dans une société multi-connectée et obsédée par la rentabilité.
À Angers, la pièce sera lue par le collectif Platok le jeudi 20 mars (voir p. 45)

Daniel Besnehard

GEORGES BANU
AMOUR ET DÉSAMOUR DU THÉÂTRE



Arrivé de Bucarest en France, à la fin des années 60, Georges Banu étudie à l'université de la Sorbonne Nouvelle, sous la direction de Bernard Dort.
Devenu professeur il s'affirme très vite comme l'un des plus pertinents essayistes européens sur le monde du théâtre. Il consacre de nombreux travaux aux figures emblématiques de la mise en scène moderne, de Peter Brook à Antoine Vitez, de Jerzy Grotowski à Tadeusz Kantor ou Giorgio Strehler. Il s'est également penché dans ses ouvrages sur les rapports théâtre-peinture, le théâtre oriental , « l'acteur insoumis ».

Avec Claire David, Georges Banu dirige chez Actes Sud, la collection « Le temps du Théâtre » En France, il a reçu trois fois le Prix du meilleur livre sur le théâtre par le Syndicat de la critique. Au NTA, Georges Banu a donné des conférences sur Ariane Mnouchkine et sur les mises en scènes contemporaines de Tchekhov en Europe. Moments rares d'érudition gracieuse.

Dans *Amour et désamour du théâtre,* Georges Banu invite à se placer au cœur de ce qui taraude le théâtre : l'imaginaire et l'incarnation. Comment choisir ? Faut-il choisir ? Pourquoi quitter la chambre, comme le déplorait Pascal, pour aller au théâtre. Cet Art de l'écartèlement !

Editions Actes Sud. Le Temps du Théâtre

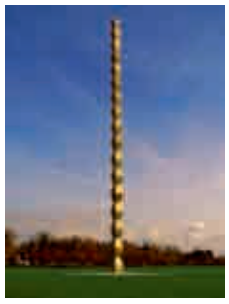
Journal12_NTA_220X320_Mise en page 1 28/01/14 09:37 Page54

QUELQUES ROUMAINS CÉLÈBRES

Citez un Roumain célèbre… Si la première réponse qui vient à l'esprit est Dracula, né de l'imagination de Bram Stoker à partir du personnage historique Vlad l'empaleur, les célébrités roumaines plus sympathiques reviennent vite en mémoire.

En musique ?
On évoquera bien sûr la virtuosité des grands pianistes Clara Haskill, Dinu Lipatti et Radu Lupu, tous trois d'origine roumaine et qui figurent toujours au Panthéon des interprètes légendaires. Le compositeur Georges Enesco qui vivait à Paris à qui l'on doit notamment une brillante *Rhapsodie Roumaine,* utilise volontiers les danses populaires de son pays. Son opéra *Œdipe* créé en 1936 au palais Garnier a été salué comme un chef-d'œuvre dès sa création. Sans oublier le grand compositeur de musique de film Vladimir Cosma à qui l'on doit plus de 300 partitions pour le grand et le petit écran (*Diva* de Jean-Jacques Beineix, *Le Bal* d'Ettore Scola, *Le Grand Blond avec une chaussure noire, Les Aventures de Rabbi Jacob, La Boum*…)

Quant à Constantin Brâncusi, mort à Paris en 1957, il fut l'un des sculpteurs les plus influents de l'avant-garde du 20e siècle. Ami de Marcel Duchamp, d'Erik Satie, de Fernand Léger, de Man Ray ou de Tristan Tzara. Il réalisa en Roumanie *La colonne sans fin*, pour honorer les jeunes Roumains morts lors de la Première Guerre mondiale.



En littérature ?
Fondateur du Cabaret Voltaire, Tristan Tzara est le chef de file du mouvement Dada entre 1916 et 1925. Son anticonformisme lui vaut d'être appelé à Paris pour s'affilier au groupe constitué par André Breton, Guillaume Apollinaire, Philippe Soupault et Louis Aragon.
La comtesse Anna-Élisabeth de Noailles, grande poétesse et romancière qui recevait le Tout-Paris des arts dans son salon, était née princesse Bibesco, d'origine roumaine.

Interdit de séjour dans son pays d'origine pendant le régime communiste, Emile Cioran n'a pourtant jamais demandé la nationalité française. Son œuvre (*De l'inconvénient d'être né, Précis de décomposition*) est marquée par le pessimisme et un refus de tout système philosophique, « Le scepticisme est presque le point central de mes interrogations.»
Ami de Ionesco et Cioran, Mircéa Eliade s'installe à Paris en 1945. On doit à ce spécialiste des mythes *Le Sacré et le Profane* et le *Traité d'histoire des religions*.

Au théâtre ?
Eugène Ionesco qui connut la consécration de son vivant, prit la nationalité française en 1950. Avec *La Leçon, Les Chaises, La cantatrice chauve, Rhinocéros, Délire à deux, Le roi se meurt*, il est considéré comme le père du théâtre de l'absurde. il fallait pour lui « sur un texte burlesque un jeu dramatique ; sur un texte dramatique, un jeu burlesque ».

Ses pièces étant interdites de scène en Roumanie, Matéi Visniec quitte son pays en septembre 1987 et demande l'asile politique en France. Après le succès de sa pièce *Les Chevaux à la fenêtre*, il est joué partout y compris en Roumanie mais aussi dans une trentaine d'autres pays.
Enfin sur scène, Elvire Popesco est d'abord Sociétaire du théâtre national de Bucarest avant de monter sur la scène parisienne où elle devient, dès 1924, un « monstre sacré » du théâtre de boulevard. Elle tourne dans de nombreux films et fait notamment le succès d'Au théâtre ce soir dans les pièces d'André Roussin (*La mamma, La voyante*…) Elle fut aussi Directrice du théâtre de Paris (1956-1965), puis du théâtre Marigny.

LES GÉNÉRIQUES DES SPECTACLES

▪ HENRY VI

de **William Shakespeare**
mise en scène **Thomas Jolly**
avec Johann Abiola, Jean Alibert, Damien Avice, Bruno Bayeux, Alexandre Dain, Geoffrey Carey, Eric Challier, Flora Diguet, Emeline Frémont, Damien Gabriac, Thomas Germaine, Thomas Jolly, Pier Lamandé, Martin Legros, Julie Lerat-Gersant, Charline Porrone, Jean-Marc Talbot, Manon Thorel - traduction Line Cottegnies, scénographie Thomas Jolly, assistant à la mise en scène Alexandre Dain, collaboration dramaturgique Julie Lerat-Gersant, création lumière Léry Chedemail, Thomas Jolly, musiques originales et création son Clément Mirguet, chef décoratrice et construction Christèle Lefèbvre assistée de Sandrine Gallot, construction Fabienne Collet, Olivier Leroy, Thomas Roquier, création costumes Sylvette Dequest, Marie Bramsen assistées de Emeline Frémont, régie générale Olivier Leroy, régie lumière Léry Chedemail assisté d'Antoine Travert, régie plateau Lee Armstrong, régie son Clément Mirguet, administration Elise Gluck - Production La Piccola Familia - Production déléguée Le Trident, Scène nationale de Cherbourg-Octeville - Coproduction Quai des Arts - Argentan, dans le cadre des Relais Culturels Régionaux. Théâtre d'Arras, Scène conventionnée musique et théâtre. Centre Dramatique Régional de Haute-Normandie - Théâtre des Deux Rives, Geiq-théâtre en Haute-Normandie, Ville de Rouen, Théâtre de l'Archipel - Scène nationale de Perpignan, Comédie de Béthune - Centre Dramatique Nord/Pas-de-Calais, avec le soutien de l'ODIA Normandie/Office de Diffusion et d'Information Artistique de Normandie
La Piccola Familia est conventionnée par la DRAC Haute-Normandie, la région Haute-Normandie, le département de Seine-Maritime et la ville de Rouen.

▪ H6M2 (HORS ABONNEMENT)

d'après **William Shakespeare**
Ecriture et mise en scène collective **Piccola Familia**
avec Damien Avice, Bruno Bayeux, Flora Diguet, Manon Thorel, sous l'œil de Thomas Jolly, avec la collaboration de Alexandre Dain - production La Piccola Familia - En partenariat avec le Centre des Monuments nationaux - Château d'Angers

▪ MORT D'UN COMMIS VOYAGEUR

d'**Arthur Miller** - mise en scène **Claudia Stavisky**
avec Fabien Albanese, Hélène Alexandridis, Jean-Claude Durand, Mathieu Gerin, Sava Lolov, Valérie Marinese, François Marthouret, Judith Rutkowski, Jules Sagot, Alexandre Zambeaux - texte français Claudia Stavisky, scénographie Alexandre de Dardel, lumières Franck Thévenon, costumes Agostino Cavalca, musique originale Jean-Marie Sénia, assistant à la mise en scène Mathieu Gerin - production Célestins, Théâtre de Lyon, avec le soutien du Département du Rhône.
La pièce *Mort d'un commis voyageur* d'Arthur Miller est représentée par l'agence Drama - Suzanne Sarquier, 24 rue Feydeau 75002 Paris www.dramaparis.com en accord avec l'agence ICM, Buddy Thomas à New York

▪ MISS KNIFE CHANTE OLIVIER PY

Musiques Stéphane Leach et Jean-Yves Rivaud, textes Olivier Py, lumières Bertrand Killy, costumes Pierre-André Weitz assisté de Nathalie Bègue avec Olivier Py chant, Julien Jolly batterie, Olivier Bernard saxophone, flûte, clarinette, Stéphane Leach piano, Sébastien Maire contrebasse - production Les Visiteurs du Soir - coproduction Odéon-Théâtre de l'Europe - coréalisation Athénée Théâtre Louis-Jouvet

▪ LE ROI SE MEURT

d'**Eugène Ionesco**
mise en scène **Didier Lastère et Jean-Louis Raynaud**
avec Claire Aveline, Margot Châron, Florian Guillot, Louise Kervella, Didier Lastère, Philippe Lebas - scénographie Jean-Louis Raynaud, lumières Stéphane Hulot, espace sonore Rodrigue Montebran, costumes Christine Vallée, peintures Eric Minette, plateau, accessoires Jean-Philippe Barrière et Yoann Chambonneau - production Théâtre de l'Ephémère, Compagnie et Scène conventionnée pour les écritures théâtrales contemporaines.
« Voisinages est un dispositif soutenu par la Région des Pays de la Loire pour encourager la diffusion des équipes artistiques »
Le roi se meurt est en tournée dans les Pays de la Loire à Cholet (49), Ancenis (44), La Flèche (72)

▪ TOUT SEMBLAIT IMMOBILE

mise en scène et scénographie **Nathalie Béasse**
avec Camille Trophème, Étienne Fague, Erik Gerken, lumières Natalie Gallard, musique Camille Trophème, construction décor Étienne Baillou, Laurent Carpentier, Jean-Charles Robin, Fabien Lamri - production EPCC Le Quai (Angers) ; Le Théâtre, scène nationale de Saint-Nazaire (Saint-Nazaire) ; Théâtre Louis Aragon, scène conventionnée pour la danse (Tremblay-en-France), avec le soutien de l'ADAMI la culture avec la copie privée, Le Manège, scène nationale de Maubeuge ; Nouveau Théâtre d'Angers - Centre Dramatique Régional Angers ; Centre national de la danse contemporaine - Angers

▪ VOYAGE AU BOUT DE LA NUIT

de **Louis-Ferdinand Céline** - mise en scène **Françoise Petit**
avec Jean-François Balmer, mise en scène et scénographie Françoise Petit, adaptation Nicolas Massadau, images Tristan Sebenne, lumières Nathalie Brun, son Thibault Hédoin - production Les Gémeaux - Sceaux, Scène Nationale et Théâtre de l'Œuvre.

Quizz : Connaissez-vous Shakespeare ?

1 - QUAND FÊTE-T-ON TRADITIONELLEMENT L'ANNIVERSAIRE DE SHAKESPEARE OUTRE-MANCHE ?
A : le 25 décembre
B : le 1er juillet
C : le 1er avril
D : le 23 avril

2 - AVEC LAQUELLE DE CES FEMMES SHAKESPEARE S'EST-IL MARIÉ ?
A : Anne de Clèves
B : Anne Boleyn
C : Anne Hathaway
D : Anne Bancroft

3 - SHAKESPEARE A ÉCRIT, MAIS QUOI EXACTEMENT ?
A : 1 pièce, 38 sonnets et 154 poèmes épiques
B : 54 pièces, 5 sonnets, et 38 poèmes épiques
C : 54 pièces, 38 sonnets and 5 poèmes épiques
D : 38 pièces, 154 sonnets, et 2 poèmes épiques

4 - QUELS ÉTAIENT LES PRÉNOMS DE SES ENFANTS ?
A : Adriana, Oliver et Beatrice
B : Susanna, Hamnet et Judith
C : Rosalind, Richard et Titania
D : Katherine, Ferdinand et Madonna

5 - À QUEL AGE EST-IL MORT ?
A : 49 ans
B : 51 ans
C : 52 ans
D : Shakespeare est éternel

6 - QUEL EST LE NOM DU FANTÔME DANS MACBETH
A : Banquo
B : Angelo
C : Bassanio
D : Malvolio

7 - QUEL INGRÉDIENT NE FIGURE PAS DANS LE CHAUDRON DES SORCIÈRES DE MACBETH ?
A : poils de chat
B : écailles de dragon
C : nez de Turc
D : aile de hibou

8 - QUELLE EST LA PLUS LONGUE PIÈCE DE SHAKESPEARE ?
A : Le conte d'hiver
B : Macbeth
C : Hamlet
D : Le Roi Lear

9 - SHAKESPEARE ÉTAIT LE PRINCIPAL DRAMATURGE DE QUELLE COMPAGNIE ?
A : The Chamberlain's Men
B : Prince Henry's Men
C : The Royal Shakespeare Company
D : Children of the Chapel

10 - DANS LAQUELLE DE SES PIÈCES JOUE-T-ON AUX ÉCHECS ?
A : Hamlet
B : La Tempête
C : Comme il vous plaira
D : Henry IV

11 - QUEL THÉÂTRE A PRIS FEU LORS D'UNE REPRÉSENTATION D'HENRY VIII ?
A : Hope Theatre
B : Swan Theatre
C : Fortune Theatre
D : Globe Theatre

12 - CASSIUS, PORCIA ET OCTAVIUS SONT DES PERSONNAGES DE QUELLE PIÈCE ?
A : Le Roi Lear
B : Beaucoup de bruit pour rien
C : Le marchand de Venise
D : Jules César

13 - SHAKESPEARE A ECRIT DES POÈMES NARRATIFS, NOTAMMENT
A : Le viol de Lucrèce
B : Roland furieux
C : Endymion
D : Queen Mab

14 - LEQUEL DE CES AUTEURS N'ÉTAIT PAS UN CONTEMPORAIN DE SHAKESPEARE ?
A : Ben Jonson
B : Samuel Johnson
C : Francis Beaumont
D : John Fletcher

15 - ON DIT QUE SHAKESPEARE N'A PAS ÉCRIT SES PIÈCES. LEQUEL DE CES «CANDIDATS» EST IMPOSSIBLE ?
A : Sir Francis Bacon
B : La reine Elizabeth I
C : Edward De Vere, earl of Oxford
D : William Blake

16 - LE ROI LEAR A TROIS FILLES. QUI EST L'INTRUSE ?
A : Cordelia
B : Perdita
C : Goneril
D : Regan

17 - ILS ONT TOUS JOUÉ HAMLET AU CINÉMA, SAUF…
A : Mel Gibson
B : Sarah Bernhardt
C : Kenneth Branagh
D : George Clooney

18 - SHAKESPEARE ÉTAIT AUSSI UN ACTEUR. IL A JOUÉ DEVANT…
A : La reine Elizabeth I
B : Le roi Henry VI
C : Le roi Richard III
D : Le Roi James I

Réponses ci-dessous

RÉPONSES
1 - D : On ignore le jour de naissance exact de Shakespeare mais on le fête le 23 avril, jour de la Saint-George, saint patron de l'Angleterre.
2 - C : A l'âge de 18 ans, Shakespeare a épousé Anne Hathaway. Elle avait 8 ans de plus que lui.
3 - D : 38 pièces, 154 sonnets et 2 poèmes épiques sont attribués à Shakespeare.
4 - B : ses enfants étaient Susanna et les jumeaux Hamnet et Judith
5 - C : Shakespeare est mort à l'âge de 52 ans
6 - A : Le fantôme de Banquo vient hanter Macbeth à l'acte III.
7 - A : la recette n'inclut pas de poils de chat
8 - C : la plus longue pièce est *Hamlet* avec 4042 lignes
9 - A : Shakespeare a travaillé comme acteur et auteur pour les Chamberlain's men
10 - B : à l'acte V de *La Tempête*, Ferdinand et Miranda jouent aux échecs.
11 - D : Le Globe Theatre prit feu suite à un coup de canon tiré durant la représentation.
12 - D : Ces trois personnages figurent dans la pièce *Jules César*.
13 - A : Shakespeare a écrit *Le viol de Lucrèce*, l'Arioste a écrit *Roland furieux*, Keats *Endymion* et Shelley *Queen Mab*.
14 - B : Samuel Johnson né en 1709, est notamment très connu pour ses commentaires sur Shakespeare
15 - D : il y a plus de 80 candidats à la paternité des œuvres de Shakespeare, mais pas William Blake, né en 1757
16 - B : Perdita n'est pas une fille du roi Lear, mais une héroïne du *Conte d'hiver*
17 - D : George Cloonay n'a jamais joué Hamlet au cinema… Les autres si.
18 - A et D : Shakespeare a joué devant Elizabeth I et James I

Journal12_NTA_220X320_Mise en page 1 28/01/14 09:37 Page56

LE QUAI-FORUM DES ARTS VIVANTS
c'est :

Le NTA Nouveau Théâtre d'Angers
Centre dramatique national
http://www.nta-angers.fr

le CNDC Centre national de danse
contemporaine-Angers
http://www.cndc.fr/

l'EPCC Le Quai
http://www.lequai-angers.eu/

Nouveau Théâtre d'Angers
Centre dramatique national Pays de la Loire
direction Frédéric Bélier-Garcia
Le Quai-forum des arts vivants - cale de la Savatte
Tél 02 44 01 22 44 - fax 02 44 01 22 05
www.nta-angers.fr contact@nta-angers.fr

Abonnement au Quai-forum des arts vivants
spectacles proposés par
Le NTA-Centre dramatique national Pays de la Loire
Le CNDC-Centre national de danse contemporaine-Angers
l'EPCC Le Quai
Renseignements 02 41 22 20 20 - www.lequai-angers.eu

NOUVEAU THÉÂTRE D'ANGERS
NTA